

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CAMPAGNE DE LIBÉRATION DE L'EUROPE DE L'OUEST (6 JUIN 1944 –
8 MAI 1945) À TRAVERS LES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES ET LES
ROMANS PUBLIÉS PAR DES COMBATTANTS QUÉBÉCOIS
FRANCOPHONES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
SÉBASTIEN VINCENT

AVRIL 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie M. Robert Comeau, mon directeur, pour sa ténacité face à l'étudiant sceptique que j'ai été par moments et pour ses encouragements lors des périodes creuses, moments inévitables mais combien éprouvants, pour le chercheur. J'ai apprécié les commentaires de M. Serge Bernier et de Madame Magda Fahrni. J'offre ces pages à ma petite Rosalie que j'adore, pour qu'elle s'intéresse un jour, je l'espère, à la Seconde Guerre mondiale et aux hommes qui l'ont traversée; à mon épouse, Marie-France, pour son soutien inconditionnel, ainsi qu'à mes parents.

AVANT-PROPOS

Entre 84 000 et 90 000 Québécois francophones se sont engagés volontairement dans l'armée canadienne au cours de la Seconde Guerre mondiale¹, composant plus de 19% de son effectif². Rappelons les façons de servir sous les drapeaux de l'Union Jack. L'armée de réserve canadienne, formée de mobilisés, assurait la défense du territoire national. La Loi sur la mobilisation des ressources nationales (LMRN) promulguée en juin 1940 rendait ce service obligatoire sur un territoire qui a pris de l'expansion tout au long de la guerre du côté atlantique (Terre-Neuve et les Bermudes) et du côté pacifique (îles aléoutiennes dont celle de Kiska). L'armée active, composée uniquement de volontaires, était la seule à envoyer des effectifs outre-mer³.

Au début de 1942, les Alliés doutent de l'issue de la guerre. Le 27 avril, le Premier ministre canadien William Lyon Mackenzie King impose un plébiscite national visant à le libérer de l'obligation morale de ne pas imposer la conscription pour le service militaire outre-mer. Au Québec, la majorité de la population s'oppose à la participation totale du Canada au conflit, penchant plutôt vers la neutralité, l'isolement ou, à la limite, une participation sans conscription. Les francophones se sentent peu concernés par l'institution militaire canadienne majoritairement anglophone, ils éprouvent un vif sentiment d'appartenance à l'Amérique davantage qu'à l'Europe de même qu'un sentiment nationaliste anti-britannique et anti-impérialiste puissant; enfin, ils vivent avec le sentiment de constituer

¹ Serge Bernier, « Participation des Canadiens français aux combats : évaluation et tentative de quantification », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 21.

² Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire (1939-1945) », in *Le Québec et la guerre*, Montréal, Boréal, coll. « Études d'histoire du Québec », no 7, 1974, p. 84.

³ *Ibid*, p. 85.

une société particulière à laquelle le gouvernement libéral fédéral s'est engagé à ne plus imposer de conscription comme cela a été le cas en 1917⁴. Ainsi, plus de 71% des Québécois, dont 85% des francophones répondent « non » à la question du plébiscite, ce qui fait dire à l'historien Jean-Yves Gravel :

Ce 'non' exprime aussi une ignorance maintes fois soulignée. Le Québec ne se rend pas compte que cette guerre est un conflit mondial, une guerre de survivance, une croisade moderne pour la justice et la liberté des peuples. Les gens ne connaissent pas vraiment les causes et les conséquences de cette guerre⁵.

La majorité anglophone du Canada ayant voté « oui » au plébiscite, King est libéré de sa promesse, ce qui ne signifie pas pour autant la conscription automatique pour le service outre-mer. Soucieux de préserver la paix nationale, King s'abstient de l'imposer jusqu'à la crise des renforts de l'armée de terre provoquée par les lourdes pertes lors des combats en Hollande à l'automne 1944. Dès lors, 16 000 conscrits canadiens anglophones et francophones en vertu de la LMRN doivent servir outre-mer. Seulement, 12 908 traversent en Angleterre, 2463 combattent, 232 sont blessés, 13 sont faits prisonniers de guerre et 69 meurent, sur un total de 42 042 pertes canadiennes pour l'ensemble de la guerre⁶.

Enrôlés le plus souvent par esprit d'aventure, par goût du voyage ou par nécessité financière, sans oublier la propagande, les promesses de promotion et de primes ainsi que les pressions de l'Armée canadienne⁷, les engagés volontaires québécois défendent l'Angleterre, l'Islande et l'île de Kiska. Ils combattent sur l'Atlantique, à Hong Kong, à Dieppe, en Sicile, en Italie et en Europe de l'Ouest, soit dans la marine, l'aviation, l'artillerie, mais surtout dans l'infanterie, au sein de régiments francophones ou, faute de place, dans des unités de langue anglaise. C'est d'ailleurs dans l'infanterie où l'on enregistre les plus lourdes pertes.

⁴ Serge Bernier, « Participation des Canadiens français aux combats », *op. cit.*, p. 21.

⁵ Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire », *op. cit.*, p. 82.

⁶ Serge Bernier, *Le patrimoine militaire canadien, D'hier à aujourd'hui (1872-2000)*, Montréal, Art Global, 2000, p 174 et Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991)*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 313.

⁷ C'est ce que soutient Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire », *op. cit.*, p. 87.

Longtemps, les historiens québécois francophones ont délaissé les engagés volontaires, privilégiant une analyse sociale et politique du conflit reposant surtout sur les échecs militaires, comme celui du raid de Dieppe, sur le faible degré de représentativité des francophones dans l'armée et sur le conflit ethno-politique national engendré par les deux crises de la conscription⁸. Marginalisés dans la mémoire collective au profit du déserteur, figure par excellence du résistant à une guerre jugée impérialiste par les nationalistes canadiens-français⁹, les volontaires ont souvent choisi de garder le silence. Certes, par nécessité devant le caractère incommunicable de leur expérience, mais aussi parce qu'à l'époque de la guerre et pour longtemps ensuite, « se porter volontaire pour servir outre-mer, [c'était] appuyer des valeurs anathèmes pour les Canadiens français, comme l'impérialisme britannique, les banquiers juifs, le communisme, le matérialisme américain et le protestantisme! »¹⁰. Comme l'a montré l'historienne Béatrice Richard, leur engagement n'a par ailleurs jamais vraiment cadré avec le discours nationaliste émancipateur québécois de la Révolution tranquille, ce discours rejetant clairement la portion canadienne de l'histoire du Québec, dont le passé militaire canadien et l'armée nationale, institution anglophone et anglicisante par excellence¹¹.

L'année 1994 marquait le cinquantième anniversaire du débarquement de Normandie, une date charnière célébrée en grande pompe un peu partout dans les pays ex-belligérants. Cette année-là éclate au Québec l'affaire Bernonville révélant la ferveur d'une partie de l'élite canadienne-française du temps de la guerre à l'égard du pétainisme et du

⁸ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe, Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeur, 2002, p. 31.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire », *op. cit.*, p. 86.

¹¹ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe, op. cit.*, p. 99 et suiv.

collaborationnisme français¹². Cette année correspond aussi à la tenue d'un important colloque consacré à la participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale¹³.

Depuis une décennie, l'histoire militaire canadienne/québécoise d'expression française connaît un véritable essor. On ne peut désormais plus parler du silence ou du désintérêt des historiens à son égard. Colloques annuels, publications, chroniques dans des revues, cours universitaires, création d'un axe de recherche portant sur les Canadiens français/Québécois face aux guerres à la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec de l'UQAM, thèses et mémoires désormais nombreux, tout concorde vers une institutionnalisation de l'histoire militaire canadienne/québécoise francophone, soutient l'historien Jean-Pierre Gagnon¹⁴. D'abord portée vers les deux guerres mondiales, l'attention s'étend maintenant aux conflits plus anciens¹⁵. Pour ce qui est de la Seconde Guerre mondiale, des chercheurs ont récemment étudié des sujets aussi variés que la presse, la radio, la censure, les relations entre Vichy, la France libre et le Canada-français, les impacts du conflit sur la société québécoise, le cinéma et la littérature de guerre ainsi que les camps de prisonniers allemands au Canada. Les sources se multiplient, les approches se complètent¹⁶.

¹² Yves Lavertu, *L'affaire Bernonville, le Québec face à Pétain et à la collaboration (1948-1953)*, Montréal, Vlb éditeur, 1994.

¹³ Le colloque s'est tenu à Saint-Jean. Les actes ont été publiés sous le titre « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995).

¹⁴ Jean-Pierre Gagnon, « Dix ans de recherche, Dix ans de travail en histoire militaire ! Que peut-on dire de ces dix ans ? », in Robert Comeau, Serge Bernier *et al.* (textes réunis par), *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec, Actes du 10^e colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeur, coll. « Histoire politique », 2005, p. 7.

¹⁵ Par exemple, Jean Lamarre, *Les Canadiens français et la Guerre de Sécession*, Montréal, Vlb, 2006.

¹⁶ Pour un survol de l'historiographie militaire canadienne francophone récente, voir Jean-Pierre Gagnon, « Dix ans de recherche, Dix ans de travail en histoire militaire ! Que peut-on dire de ces dix ans ? », *op. cit.*; Serge Bernier, « Se hâter lentement, L'historiographie militaire canadienne (1988-1999) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8 nos 2-3 (hiver-printemps 2000) et Jean-Pierre Gagnon, « Les historiens canadiens-français et la participation canadienne-française à la Deuxième Guerre mondiale », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *op. cit.*

L'institutionnalisation progressive de l'histoire militaire au Québec s'inscrit dans un contexte plus large de multiplication des commémorations liées aux deux guerres mondiales, commémorations qui s'inscrivent dans un vaste mouvement occidental que l'historienne Annette Wieviorka appelle « l'ère du témoin », dominée par l'injonction permanente du devoir de mémoire¹⁷. La passion envers le témoignage des victimes et des survivants de la Shoah, par exemple, correspond aussi à ce que Pierre Nora appelle les « revitalisations » de la mémoire : chaque groupe social cherche la reconnaissance afin de perdurer dans le temps et l'espace médiatique¹⁸.

Il est vrai que les atteintes corporelles induites par les guerres mondiales semblent être définitivement éloignées de notre monde contemporain alors que l'épreuve de la guerre a constitué une sorte de norme sociale pour une majorité de la population occidentale entre 1914 et 1945. Grâce au cinéma, aux documentaires audiovisuels, aux ouvrages historiques et aux œuvres littéraires pléthoriques en ce temps fort de commémoration, on imagine un peu mieux les conditions de combat lors des guerres mondiales, conditions situées à des années-lumières de la réalité contemporaine. On saisit la vie quotidienne des combattants et leur représentation de l'ennemi. L'état de guerre latent depuis les attentats du 11 Septembre 2001 n'est peut-être pas non plus étranger à l'intérêt et à la fascination grandissante du public envers les acteurs des guerres passées, car ces attaques et les événements qui les ont suivis ont eu pour effet de ramener le phénomène de la guerre dans la quotidienneté nord-américaine et européenne.

Des historiens des pays ex-belligérants, y compris au Canada, font désormais des militaires et des populations civiles soumises aux affres des combats un sujet d'étude en soi. À l'instar de l'historiographie française récente de la Grande Guerre, nous considérons les écrits de combattants québécois francophones, pourtant négligés par les historiens d'ici,

¹⁷ Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

¹⁸ Cité dans Élisabeth Nardout-Lafarge, « Mal d'Europe, mauvais règne et cratères de l'histoire », in Paul Bleton, (dir.), *Hostilités. Guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2001, p. 263.

comme des sources incontournables pour appréhender le quotidien et les représentations des soldats des guerres mondiales qui, avec les années, disparaissent inexorablement. En analysant la représentation de la violence déployée sur le champ de bataille, en se penchant sur la représentation de l'ennemi allemand, en scrutant la vie quotidienne de ces militaires et leur psychologie à travers l'étude de huit ouvrages publiés par des combattants québécois francophones ayant participé à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest entre le 6 juin 1944 et le 8 mai 1945, le présent mémoire s'inscrit dans la nouvelle mouvance historiographique que nous venons de présenter.

TABLES DES MATIÈRES

| | |
|-------------------|-----|
| AVANT-PROPOS..... | iii |
|-------------------|-----|

| | |
|-------------|----|
| RÉSUMÉ..... | xi |
|-------------|----|

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE

| | |
|--|----|
| 1.1. Les combattants : entre histoire et mémoire, entre témoin et historien..... | 1 |
| 1.2. Les combattants : objet d'histoire..... | 5 |
| 1.3. Les témoignages : <i>lieux de mémoire</i> de l'expérience combattante..... | 11 |
| 1.4. Trois ouvrages importants pour étudier les témoignages de combattant..... | 13 |
| 1.5. La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest dans l'historiographie canadienne..... | 18 |
| 1.6. Problématique..... | 25 |
| 1.7. Méthodologie et plan..... | 29 |
| 1.8. Sources..... | 30 |

CHAPITRE II

LES QUÉBÉCOIS FRANCOPHONES DANS LA CAMPAGNE DE LIBÉRATION DE L'EUROPE DE L'OUEST ET LEURS TÉMOIGNAGES

| | |
|-------------------------------------|----|
| 2.1. La campagne de Normandie..... | 35 |
| 2.2. La campagne de Belgique..... | 39 |
| 2.3. La campagne de Hollande..... | 40 |
| 2.4. La route vers l'Allemagne..... | 42 |
| 2.5. Les récits de guerre..... | 44 |
| 2.6. Les romans de guerre..... | 54 |

| | | |
|------|----------------------------|----|
| 2.7. | Le recueil de lettres..... | 62 |
| 2.8. | Conclusion..... | 65 |

CHAPITRE III

LE CHAMP DE BATAILLE

| | | |
|--------|---|----|
| 3.1. | La violence de guerre..... | 67 |
| 3.1.1. | L'armement..... | 69 |
| 3.1.2. | Les violences interpersonnelles entre belligérants..... | 79 |
| 3.1.3. | Les blessures et la mort..... | 82 |
| 3.2. | La représentation de l'ennemi..... | 88 |
| 3.3. | Conclusion..... | 95 |

CHAPITRE IV

VIE QUOTIDIENNE ET PSYCHOLOGIE DU COMBATTANT

| | | |
|------|---|-----|
| 4.1. | La vie quotidienne durant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest..... | 99 |
| 4.2. | Les attaques sensorielles..... | 109 |
| 4.3. | La peur et les séquelles de la guerre..... | 115 |
| 4.4. | Des moyens pour tenir : le moral, l'esprit de corps et la religion..... | 122 |
| 4.5. | Conclusion..... | 134 |

| | |
|------------------------|------------|
| CONCLUSION..... | 137 |
|------------------------|------------|

ANNEXE

| | |
|---|-----|
| Opérations et batailles présentées dans les ouvrages..... | 145 |
|---|-----|

| | |
|----------------------------|------------|
| BIBLIOGRAPHIE | 149 |
|----------------------------|------------|

RÉSUMÉ

Entre 84 000 et 90 000 Québécois francophones ont servi outre-mer dans l'Armée canadienne durant la Seconde Guerre mondiale. Ces hommes ont été pour la plupart des engagés volontaires longtemps négligés par les historiens et marginalisés dans la mémoire collective québécoise francophone. On assiste cependant au Québec à un renversement de perspective depuis environ une décennie.

L'étude des représentations de ces combattants constitue une avenue peu explorée par les historiens d'ici. Pourtant, il s'agit d'un domaine en pleine effervescence dans le monde anglo-saxon et en France, notamment. Nous avons voulu savoir comment les fantassins et les artilleurs québécois francophones se sont représentés le champ de bataille et le quotidien au front pendant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest (6 juin 1944-8 mai 1945). Nous avons retenu cinq récits, deux romans de guerre et un recueil de lettres évoquant cette campagne, la plus représentée parmi les témoignages publiés par des volontaires québécois francophones. Ces témoignages redonnent vie au conflit à partir de points de vue personnels qui permettent d'appréhender la dimension profondément humaine et intime de la guerre. En ce sens, ils constituent autant de « lieux de mémoire » de l'expérience de ces engagés volontaires.

Comme nous le verrons dans le chapitre initial, notre recherche opère un va-et-vient continu entre l'histoire et la mémoire, entre le témoin et l'historien. Notre démarche s'inspire des travaux de John Keegan, Paul Fussell, Frédéric Rousseau et de ceux de l'Historial de Péronne (Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker). Ces historiens proposent un changement de perspective dans l'étude de la guerre, appréhendée sous l'angle sociologique, culturel et anthropologique. Cette approche s'intéresse à la guerre vue « par le bas », ce qui permet l'exploration des représentations des combattants. Notre travail s'inspire aussi des lointains travaux de Jean Norton Cru qui a classé, trié et analysé des centaines de témoignages publiés par des combattants des tranchées dans un ouvrage intitulé *Témoins* (1929).

Après avoir présenté les assises historiographiques et les critères ayant servi à l'élaboration du corpus, nous résumons dans le second chapitre la contribution des Québécois francophones à la campagne, puis nous présentons les huit ouvrages. Le troisième chapitre aborde la violence de guerre, l'armement, les violences interpersonnelles entre belligérants, les blessures, la mort ainsi que la représentation de l'ennemi. Le dernier chapitre évoque la vie quotidienne au front ainsi que la psychologie du combattant soumis aux attaques sensorielles et à la peur. Enfin, nous analysons trois moyens évoqués pour tenir face à la violence et à l'incertitude, soit le moral, l'esprit de corps et la religion.

MOTS-CLÉS

GUERRE MONDIALE 1939-1945 – CANADA, ARMÉE CANADIENNE –
RÉCITS PERSONNELS – MILITAIRES VOLONTAIRES QUÉBÉCOIS
FRANCOPHONES – REPRÉSENTATIONS

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre s'ouvre sur une courte réflexion portant sur les liens unissant l'histoire et la mémoire, le témoin et l'historien. Il présente ensuite la place du combattant, témoin et acteur de toute guerre, dans l'historiographie depuis les années soixante-dix, époque où ce dernier est devenu objet d'histoire. Puis, nous voyons en quoi les huit témoignages composant le corpus de la présente étude constituent des *lieux de mémoire* de la participation des Québécois francophones à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest. Nous présentons ensuite trois ouvrages portant sur l'étude des témoignages de combattants. Ces œuvres d'historiens français ont guidé notre démarche méthodologique. Après avoir succinctement survolé l'historiographie canadienne de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, nous cernons comme il se doit la problématique, nous proposons le plan de l'analyse et nous amorçons la présentation des sources.

1.1. Les combattants : entre histoire et mémoire, entre témoin et historien

Jean Leduc soutient dans son essai intitulé *Les historiens et le temps* que :

Le dernier quart du XX^e siècle est, pour reprendre une expression de Pierre Nora, un « moment-mémoire ». Le soin redoublé avec lequel est traité le patrimoine et l'extension à l'infini de cette notion, la vogue des recherches généalogiques, la multiplication des commémorations, la floraison des reconstitutions et autres « sons et lumières » témoignent de l'ampleur d'un phénomène qui touche un très large public. Pour certains, il y a même nécessité à répondre à un devoir de mémoire.¹

¹ Jean Leduc, *Les historiens et le temps, Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Seuil, coll. « Point Seuil Histoire », 1999, p. 83.

À « l'ère de la commémoration », la recherche historique connaît d'importantes mutations. L'historien est invité à élaborer des projets patrimoniaux, à contribuer à des expositions, des publications et à des hommages officiels. À l'époque de la multiplication et de l'affirmation des mémoires de groupes sociaux sans cesse revendicateurs, il doit composer avec trois joueurs devenus incontournables : le témoin, le juge et le journaliste². Les frontières de la profession historique s'embrouillent, certains soutiennent qu'elle traverse même une « crise »³. Érudit et professeur, l'historien est longtemps demeuré le dépositaire privilégié de la connaissance historique et le garant de la transmission du passé. Il hésite aujourd'hui entre la voie de la mémoire, devenue une référence quasi obligée, et celle de l'expertise. Contre son gré, son rôle est souvent assimilé à celui d'un gardien de la mémoire, d'un policier, d'un juge, voire à celui d'un thérapeute du mal social contemporain.

La vague mémorielle menant les historiens à faire l'histoire immédiate ont conduit ces derniers à étudier les rapports qu'entretiennent histoire et mémoire à la lumière des lointaines réflexions du sociologue Maurice Halbwachs⁴. En schématisant l'objet de la présente étude, l'histoire, c'est celle de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, ses lieux, ses batailles, bref les événements et leur interprétation donnée par les historiens. Il s'agit d'une reconstruction savante de l'histoire, sa mise à distance objective. La mémoire s'inscrit plutôt dans le registre de l'identité individuelle et collective. Ici, les témoignages étudiés transmettent la mémoire de ceux ayant combattu, puis choisi d'écrire. Cette mémoire s'inscrit dans une temporalité multiple, celle de l'expérience passée, c'est-à-dire la guerre, et celle de l'expérience relatée, soit le temps de l'écriture. La mémoire est souvenirs, émotions, empreintes du passé dans le présent; elle est trace sensible, présence vivante et active, portée par un sujet, déterminée par le vécu. Du passé, elle constitue l'expression partielle, partielle et subjective.

² Voir Olivier Dumoulin, *Le rôle social de l'historien, De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003 et Jean-Noël Jeanneney, *Le passé dans le prétoire, L'historien, le juge et le journaliste*, Paris, Seuil, 1998.

³ Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2005.

⁴ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, [1925], Paris, Albin Michel, 1994.

Longtemps considérées comme étant antinomiques, histoire et mémoire sont aujourd'hui perçues comme étant des notions complémentaires partageant de nombreux points communs. Ainsi le fait remarquer Henry Rousso, historien du temps présent :

L'exercice qui consiste à énumérer leurs différences ou à insister sur leurs conflits d'interprétation trouve vite ses limites – même s'il est essentiel de les distinguer. Pas plus que l'on ne peut séparer mémoire individuelle et mémoire collective, on ne peut séparer, de manière nette, histoire et mémoire. [...] Mémoire et histoire sont également anachroniques par définition. Elles sont situées en dehors du temps dont elles sont supposées rendre compte. Le souvenir, individuel ou collectif, et la représentation savante de l'histoire s'expriment dans un contexte autre que celui du passé [...]. Les récits qu'ils proposent s'adressent tous deux à leurs contemporains, dans un langage et un système de représentations qui sont ceux du présent [...]. La mémoire comme l'histoire sont également deux manières de jeter un pont entre le passé, le présent et donc le futur. [...] De fait, mémoire et histoire se recourent. Pour une part, l'histoire savante est elle-même un vecteur de mémoire, qui ressortit à un processus ayant pour finalité d'appréhender le passé et de lui donner une intelligibilité, au même titre que d'autres vecteurs de mémoire, telles la commémoration, la création littéraire et artistique, ou encore les associations d'anciens combattants, de résistants, de déportés.⁵

Histoire et mémoire entretiennent une relation de promiscuité. Toutes deux peuvent être arbitraires, oublieuses, plurielles, interprétatives ou simplificatrices, en particulier dans le cas d'événements charnières comme les guerres, à cause notamment du poids des séquelles et des réminiscences qu'elles ont engendrées⁶. La nature de leurs liens pose l'éternelle question de l'articulation entre témoignage et discours historien. En résumant sommairement, on peut dire que le témoignage, lieu d'expression de la mémoire, s'avère irremplaçable, mais partiel, tandis que le discours historien, lieu de l'histoire savante, s'avère indispensable et incontournable pour expliquer et comprendre le passé.

Dans sa communication au colloque *Témoignage et écriture de l'histoire* tenu à Cerisy en 2001, Sonia Combe rappelle le caractère éminemment conflictuel, ou du moins la grande méfiance existant entre le témoin et l'historien concernant le statut de vérité des discours que

⁵ Henry Rousso, *La hantise du passé*, Paris, Seuil, 1998, p. 23-25.

⁶ *Ibid*, p. 12-27.

chacun produit⁷. Qui, en effet, paraît le mieux placé pour rendre compte d'un événement : le témoin qui vit le débarquement à chaud ou l'historien qui en fait l'analyse *a posteriori*? Comment lier le vécu du soldat, sa psychologie, ses représentations, bref sa subjectivité, à la connaissance produite par le savant soixante ans après les événements? Il y a là apparente contradiction sur laquelle Paul Ricoeur s'est penché dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli*⁸. Sonia Combe rappelle que le monde académique a longtemps opposé les termes fidélité et vérité : on assigne au témoin une mission de fidélité à la mémoire; on charge l'historien d'établir la vérité. De cette opposition apparemment inconciliable naissent des tensions. Certains historiens prétendent que le témoin et ses inévitables défaillances mémorielles créent un obstacle entre l'historien et l'événement. Ceux-ci remettent tout simplement en question la fiabilité du témoin qui parle de son passé avec des mots du présent dans un contexte différent de celui qu'il prétend restituer. Poussé à son extrême limite, ce raisonnement fait penser que l'historien devrait le moins possible recourir au témoin sous peine de renoncer aux plus élémentaires règles de l'analyse historique!

Quelle posture l'historien doit-il alors adopter face au témoin? Peut-il se contenter de le confronter, voire de l'ignorer? À l'instar de Sonia Combe citant l'historien Marc Ferro, on propose de :

mettre ensemble l'historien et le témoin, soit rassembler la connaissance et le vécu en sachant que la connaissance [peut] contredire le vécu et réciproquement. L'un et l'autre ont raison, et ce ne sont pas pour les mêmes raisons [...]. Condamnés à vivre ensemble, il leur reste donc à s'écouter l'un l'autre, à se reconnaître mutuellement et à rompre avec la prétention d'imposer son discours comme vérité totale et entière.⁹

⁷ Sonia Combe, « Témoins et historiens, Pour une réconciliation », in Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire, Décade de Cerisy*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 19-31.

⁸ Sur l'articulation entre témoignage et discours historique chez Paul Ricoeur, se référer à François Dosse, « Paul Ricoeur, Un abandon du devoir de mémoire », in Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire, op. cit.*, p. 67-88. Paul Ricoeur s'intéresse particulièrement au témoignage dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 201-208.

⁹ Sonia Combe, « Témoins et historiens, Pour une réconciliation », *op. cit.*, p. 31.

En d'autres mots, l'historien doit reconnaître l'existence d'une histoire personnelle, celle du témoin qui, à son tour, doit accepter celle d'une histoire collective élaborée par l'historien. Tous deux produisent des discours sur le passé : il n'y a ni vérité unique ni détenteur exclusif de la vérité. Il existe, entre historien et acteur, entre document et témoignage, une relation de complémentarité. On peut en effet lire en complémentarité *La destruction des Juifs d'Europe* de Raul Hilberg fondée sur des archives et visionner le film *Shoah* de Claude Lanzmann, reposant uniquement sur le point de vue des témoins. Il n'y a pas d'histoire sans document; il n'y a pas d'histoire sans témoin!

1.2. Les combattants : objet d'histoire

Depuis trois décennies, en France notamment, une approche en particulier connaît un véritable essor institutionnel, éditorial et populaire : l'histoire culturelle. Dans une synthèse consacrée aux enjeux de cette histoire, Philippe Poirrier souligne l'importance que cette approche accorde aux représentations, aux témoignages individuels des gens ordinaires. Il soutient que « l'un des domaines les plus profondément renouvelés par l'histoire des sensibilités est incontestablement celui de l'histoire de la guerre. La Première Guerre mondiale a été le principal laboratoire pour la mise en œuvre d'approches en terme de *culture de guerre* »¹⁰. L'auteur précise que « cette approche culturelle de la guerre constitue un renouvellement profond de l'historiographie de la Première Guerre mondiale et traduit le retour sur la scène historiographique d'une période qui était de moins en moins parcourue par les jeunes chercheurs »¹¹.

La *culture de guerre*, notion apparue au début des années 1990 à la suite de deux colloques organisés en France, l'un à Nanterre, l'autre à l'Historial de Péronne, se définit comme étant un « corpus de représentations du conflit cristallisé en un système donnant à la

¹⁰ Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2004, p. 193.

¹¹ *Ibid*, p. 196.

guerre sa signification profonde [...] »¹². Elle s'intéresse particulièrement à la commémoration ainsi qu'à « la formation de l'opinion publique et des imaginaires sociaux, à la construction de la figure de l'ennemi, à l'accommodation face à la violence, à la gestion individuelle et collective de la souffrance, de la mort et du deuil [...] »¹³. La *culture de guerre* analyse les sociétés européennes face à la guerre, en particulier l'Homme dans son rapport au conflit tant au front qu'à l'arrière. Elle se fonde sur une approche institutionnelle et muséale comparatiste (Allemagne, Grande-Bretagne, France, Italie et Russie). Cela conduit à brouiller les spécificités nationales, en devenant la seule culture commune aux belligérants. C'est là une critique formulée à l'égard de la notion de *culture de guerre*. En effet, ne devrait-on pas plutôt parler *des cultures de guerre* propres à chaque pays, considérant que chaque belligérant a défendu sa patrie en fonction de vision du monde et de vécu de guerre quelque peu différents?

Cela dit, les chercheurs explorent de nouvelles avenues offrant une lecture résolument culturelle du conflit. Comme le démontre l'*Encyclopédie de la Grande Guerre*¹⁴ chapeautée par les historiens de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne¹⁵, des sources encore inexploitées sont désormais mises à contribution telles le contrôle postal des régiments, les films, les chansons et les témoignages de combattants. De passionnantes avenues de recherche se développent : la question centrale du moral et du consentement des

¹² Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 122.

¹³ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Éditions Complexe/IHTP-CNRS, 2003, p. 13-14.

¹⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918), Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.

¹⁵ L'Historial de la Grande Guerre de Péronne est à la fois un musée d'histoire sociale et militaire, d'art et d'ethnographie. Quatre parcours y sont proposés : l'architecture, la vie quotidienne, l'imaginaire et le circuit du souvenir. Son centre international de recherche, fondé en 1989, est présidé par Jean-Jacques Becker. Ses co-directeurs sont Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau. La présence d'un comité scientifique élargi comprenant des dizaines d'historiens de langue française, allemande, anglaise, italienne et russe témoigne de l'ouverture internationale du centre qui propose des colloques, des publications et distribue des bourses : < www.historial.org/fr/home_b.htm > (vérification: 30 novembre 2006).

combattants¹⁶, les interventions humanitaires, le sort des prisonniers et celui des enfants, les pratiques religieuses des soldats, les formes de deuil et de commémoration ainsi que le domaine des imaginaires de guerre font l'objet de publications¹⁷.

Ces travaux reposent sur des assises historiographiques importantes. Ils s'inspirent plus ou moins directement des analyses produites durant les années soixante dix par Jean-Jacques Becker portant sur l'opinion publique¹⁸ et de ceux d'Antoine Prost sur les mentalités des anciens combattants français de la guerre 14-18 et le rôle de la commémoration¹⁹. Sur la psychologie des combattants à travers l'histoire, les travaux pionniers d'André Corvisier demeurent incontournables. Dans la longue durée, l'historien étudie entre autres la violence, la science et l'art militaire en temps de guerre ainsi que le rôle des conflits et des armées dans la formation de l'État, le moral des combattants et leur rapport à la mort²⁰.

Le changement de perspective historiographique insufflé par la notion de *culture de guerre* doit aussi beaucoup à l'historien anglo-saxon John Keegan qui, dans *The Face Of Battle* (1976), a remis en cause la rhétorique du récit de bataille traditionnel tirant ses origines

¹⁶ Pour schématiser la polémique entourant la question du consentement, deux camps s'opposent. « L'école du consentement national » (Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau) soutient que les combattants ont consenti à la guerre par patriotisme. Cette idée s'oppose aux tenants de « l'école de la contrainte » (Frédéric Rousseau) qui place au premier plan le rôle de l'appareil de répression. Ce débat « interroge la méthode même de l'investigation historique en reposant la question de la validité des témoignages », soutient Philippe Poirrier dans *Les enjeux de l'histoire culturelle*, op. cit., p. 196.

¹⁷ Pour l'ensemble des travaux récemment publiés, voir la bibliographie dans Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2004.

¹⁸ Jean-Jacques Becker, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre: Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presse de la FNSP, 1977.

¹⁹ Antoine Prost, *Les Anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 3 vol., 1977.

²⁰ Voir André Corvisier (dir.), *Histoire militaire de la France*, 4 tomes, Paris, PUF, 1992-1994 ainsi que les articles « La mort du soldat depuis la fin du Moyen âge », *Revue historique*, XCIX, 1975 et « Le moral des combattants, panique et enthousiasme », *Revue historique des armées*, 3, 1977. Pour une synthèse de ses travaux et une illustration de l'école française alliant l'histoire militaire, l'histoire sociale, l'histoire des relations internationales et l'histoire institutionnelle, voir *La guerre, Essais historiques*, [1995], Paris, Perrin, 2005.

des textes grecs. Répandu en histoire militaire depuis le XIX^e siècle, le récit de bataille traditionnel privilégie le point de vue opérationnel et stratégique en abordant les faits et gestes du haut commandement ainsi que les grands mouvements de bataillons. Sa principale caractéristique, rappelle Keegan, est de présenter la guerre « d'en haut » à partir de concepts abstraits tels la victoire et la défaite²¹. Cela a pour effet d'omettre les faits matériels et psychologiques des hommes au combat. En plaçant ces derniers au centre de son analyse de la bataille d'Azincourt, de Waterloo et de La Somme dans *The Face Of Battle*, l'historien montre combien le soldat lutte pour sa survie dans un environnement instable, irrationnel, dangereux et chaotique qui lui fait percevoir le champ de bataille « d'en bas », à une échelle réduite à sa guerre.

Victor Davis Hanson applique la pensée de Keegan à la bataille d'infanterie de la Grèce classique dans un ouvrage traduit en français en 1990²². Son analyse porte sur l'équipement, la formation, le moral et la violence vécue et infligée par le fantassin grec. Davis Hanson montre que les Grecs ont inventé le principe de la « bataille décisive », soit un face-à-face direct, intense et limité dans le temps entre deux groupes politiques distincts dont l'issue peut influencer la suite de la guerre, voire la destinée d'une civilisation²³. L'historien soutient que le mode de combat grec a traversé les époques, devenant le noyau du modèle occidental de la guerre. Les batailles demeurent cependant l'apanage d'individus dont l'historien doit tenir compte dans son analyse, plaide Davis Hanson.

Dans la foulée des travaux de Keegan et de Davis Hanson, s'inscrivent ceux de Paul Fussell, un vétéran américain de la Seconde Guerre mondiale devenu professeur de littérature à l'Université de Pennsylvanie. Dans *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la*

²¹ John Keegan, *The Face Of Battle*, traduit en français sous le titre *Anatomie de la bataille*, Paris, Presses Pocket, 1993. Lire particulièrement l'introduction, p.13-47.

²² Victor Davis Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

²³ Des batailles dites décisives ont ponctué l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, les tractations politiques, les manœuvres militaires, les souffrances quotidiennes des combattants et des civils lors de la bataille de Stalingrad sont analysées par Antony Beevor, *Stalingrad*, Paris, Éditions de Fallois, 1999. V. D. Hanson scrute la bataille de Midway de l'intérieur dans *Carnage et culture, Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002, p. 403-465.

*Seconde Guerre mondiale*²⁴, Fussell explore, à partir de témoignages publiés par des combattants, les stéréotypes liés aux ennemis rencontrés par l'Armée américaine et leur influence sur les troupes et les civils. Il se penche aussi sur l'entraînement, les blessures et les privations des soldats américains et des populations pendant la guerre. Plus récemment, il a étudié le quotidien des fantassins de l'Armée américaine durant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest²⁵.

D'autres travaux s'inspirent du concept de *brutalisation* développé par George Mosse²⁶. Le concept fait référence à la manière dont la Grande Guerre a rendu brutaux ceux qui y ont participé ou du moins une partie d'entre eux. Le concept ouvre la voie à l'analyse du déchaînement des nationalismes et de la tuerie de masse du XX^e siècle à travers ce que Mosse nomme le « mythe de la guerre » et celui du « soldat volontaire », sorte de héros issu du XIX^e siècle. Ces mythes s'expriment notamment dans la mémoire déformée et idéalisée du combat, le culte quasi-religieux du soldat viril, les représentations scatologiques mises en œuvre pour salir l'ennemi et les formes d'exorcisme de la défaite. George Mosse rappelle que l'expérience volontaire de la guerre a pu être idéalisée en une aventure extraordinaire et glorieuse de régénération individuelle et nationale. Le thème de l'engagé volontaire met notamment en valeur la fraternité entre soldats, l'aspiration à une vie constructive et la virilité dont les attributs physiques et moraux se résument à la force, le courage, le sang-froid et le sens de l'honneur²⁷.

S'inspirant des travaux de Mosse, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, co-directeurs de l'Historial de Péronne et auteurs de *14-18, Retrouver la guerre*, insistent sur la nécessité de considérer la violence infligée entre belligérants et subie par les populations

²⁴ Paul Fussell, *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, rééd., Paris, Seuil, coll. « Point Seuil Histoire », 2003.

²⁵ Paul Fussell, *The Boys' Crusade, The American Infantry In Northwestern Europe (1944-1945)*, New York, Modern Library, 2003.

²⁶ George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999.

²⁷ *Ibid.*, p. 29-43.

civiles. Selon eux, « négliger la violence de guerre, c'est écarter un peu vite de son chemin tous ceux qui -en nombre croissant aux XIX^e et XX^e siècles- ont traversé cette épreuve considérable »²⁸. La violence, dont les ondes se sont répercutées dans le second conflit mondial, constitue en effet une expérience marquante, voire traumatisante pour ceux l'ayant subie ou infligée. Le fait de l'aborder redonne la primauté à l'étude de la bataille prônée par John Keegan et ramène à une histoire du corps entamée récemment avec la parution du triptyque *Histoire du corps*²⁹. Par ailleurs, l'ouvrage *La violence de guerre (1914-1945)* propose une approche comparative de la violence entre les deux conflits mondiaux. Il analyse plus particulièrement « l'imaginaire de la violence et les systèmes de représentation et tente de mettre en évidence des temporalités spécifiques qui ne sont pas forcément celles de la guerre elle-même : la violence anticipée (par exemple les constructions réciproques de la figure de l'ennemi), la violence vécue ou infligée, la violence subie ou observée. Il se centre sur les acteurs de cette violence [...] »³⁰.

L'étude de la violence de guerre fondée sur les travaux de George Mosse trouve un écho à l'extérieur de la France. Dans *L'Armée d'Hitler*, l'historien israélien Omer Bartov s'intéresse à l'apprentissage collectif de la violence de masse des soldats de la Wehrmacht sur le front de l'Est. Plus spécifiquement, il veut savoir comment l'armée allemande est devenue l'armée d'Hitler; comment cette armée de masse est devenue une troupe militante et criminelle. Son approche porte sur la troupe plutôt que vers le commandement, elle analyse l'expérience vécue davantage que la conduite des opérations dans une perspective culturelle et sociale où s'entremêlent l'expérience militaire, les attitudes politiques et les motivations idéologiques³¹.

²⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, op. cit., p. 25.

²⁹ Voir particulièrement l'article de Stéphane Audoin-Rouzeau « Massacres, Le corps et la guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 281-320.

³⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao, Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre*, op. cit., p. 24.

³¹ Omer Bartov, *L'Armée d'Hitler, La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999.

Comme on le constate, les historiens délaissent progressivement depuis trois décennies l'approche strictement stratégique, politique et diplomatique de la Grande Guerre au profit d'une approche axée sur le social et le culturel. Leurs travaux abordent spécifiquement le vécu et les représentations des soldats, acteurs des champs de bataille, et de l'arrière. L'approche « par le bas » s'inspirant des travaux d'André Corvisier, de John Keegan, de Victor Davis Hanson, de Paul Fussell et de Georges Mosse pour ne nommer que ceux-là, propose de nouveaux modèles d'interprétation qui enrichissent l'histoire politique et sociale de tout conflit. Désormais, les chercheurs, qui ne sont pas nécessairement des spécialistes de l'histoire militaire, disposent d'outils facilitant l'exploration de l'affectif des soldats. Suivant ce sillon historiographique, la présente étude en constitue un exemple d'application.

1.3. Les témoignages : lieux de mémoire de l'expérience combattante

Dans *La nouvelle histoire* publiée en 1978, Pierre Nora précise l'idée de *lieu de mémoire* :

Il s'agirait de partir des lieux au sens précis du terme, où une société quelle qu'elle soit, nation, famille, ethnie, consigne volontairement ses souvenirs où les retrouve comme une partie nécessaire de sa personnalité : lieux topographiques [...]; lieux monumentaux [...]; lieux symboliques [...]; lieux fonctionnels comme les manuels, les autobiographies ou les associations.³²

Un *lieu de mémoire* constitue : « une unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes et le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté. [...] Il cristallise une vision du passé. [...] Il renvoie à un récit particulier, une interprétation de l'histoire, une vision de celle-ci »³³.

³² C'est nous qui soulignons. Pierre Nora, « Mémoire collective », in Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, 1978, p. 398.

³³ Henry Rousso, *Vichy, L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2001, p. 454.

Les témoignages de combattants incarnent à notre avis des *lieux de mémoire*. Ce sont des autobiographies. Dans *Le Pacte autobiographique*, Philippe Lejeune définit l'autobiographie comme étant : « le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle »³⁴. C'est le cas des journaux de guerre, des lettres et des récits de militaires. Les romans de guerre écrits par des combattants sont aussi en grande partie autobiographiques : ce sont des « textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir de ressemblances, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage »³⁵. La fiction peut témoigner, surtout qu'elle permet la transmission d'une vérité difficilement communicable, voire indicible, sans l'écran de la création littéraire.

Les témoignages publiés sous forme de livre constituent « une unité significative d'ordre matériel » de l'expérience d'une communauté, celle de combattants québécois francophones. La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest évoquée dans les ouvrages constituent une unité de temps et de lieu où un groupe social particulier a vécu une expérience éprouvante. Les auteurs étaient là ! Ils ont joué un rôle dans la tragédie : ils ont combattu, connu la fureur, le chaos et la peur. Par l'écriture, ils ont tenté de donner un sens à leur expérience, d'en fournir une interprétation, une vision. Leurs témoignages répondent à une volonté commune : conserver la trace des disparus et se souvenir de ceux qui ont survécu. Ils rendent par ailleurs imaginable le vécu des soldats, ces hommes au cœur de tout dispositif militaire. Ils font percevoir les modalités et les pratiques de la violence, la vie quotidienne au front, les privations et, parfois, les séquelles de la guerre.

On y retrouve aussi une atmosphère : un conflit militaire constitue un enchevêtrement de trajectoires individuelles où chaque acteur vit des émotions intenses dans l'univers angoissant du champ de bataille. Le point de vue se veut naturellement plus réduit, plus personnel et plus sensible que celui développé dans ce que l'école des Annales a appelé un peu péjorativement « l'histoire-bataille » centrée sur la conduite des opérations. Les témoignages permettent

³⁴ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais, 1996, p. 23-24.

³⁵ *Ibid*, p. 25.

d'appréhender la dimension individuelle de l'engagement et montrent que la guerre a constitué une expérience unique et profondément marquante. Bref, ces écrits ouvrent la voie à l'exploration de l'imaginaire des combattants, enrichissant du coup l'histoire sociale, politique, anthropologique et militaire de la participation des Québécois francophones au conflit. Appréhender les témoignages de combattants en tant que *lieux de mémoire* n'a donc rien d'une hypothèse farfelue. De fait, ce statut invite à considérer l'éclairage incomparable, voire irremplaçable, que les textes portent sur l'expérience combattante.

1.4. Trois ouvrages importants pour étudier les témoignages de combattants

Peu d'historiens ont spécifiquement analysé les témoignages de combattants des deux guerres mondiales. Dans ce quasi-désert historiographique, *Témoins* de Jean Norton Cru publié en 1929, réédité en 1993 demeure un ouvrage incontournable³⁶. Autodidacte minutieux et ancien combattant de l'armée française durant la Grande Guerre³⁷, l'auteur a trié et analysé 302 ouvrages de 252 frères d'armes publiés entre 1915 et 1928. Afin de s'assurer que les auteurs étaient qualifiés comme témoin, chaque ouvrage fait l'objet d'un commentaire précédé d'une biographie de l'auteur, sorte de critique de provenance préconisée par le positivisme historique, comprenant des indications numériques (durée du séjour au front, âge de l'auteur au moment des événements relatés, etc.).

Le nombre imposant d'ouvrages analysés répond au désir de l'auteur de recenser le maximum de témoignages possible afin de distinguer le vrai du faux, la vérité, des légendes. D'ailleurs, *Témoins* se termine avec un tableau récapitulatif proposant une hiérarchie des auteurs selon leur « ordre de valeur » du plus fiable au moins fiable d'entre eux en fonction de l'expérience personnelle du combat de Norton Cru. L'auteur souhaite ainsi « donner une image de la guerre d'après ceux qui l'ont vue de plus près et faire connaître les sentiments du

³⁶ Jean Norton Cru, *Témoins, Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, [1929], Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993.

³⁷ Sur son parcours, voir la notice biographique élaborée par Hélène Vogel, sa sœur, dans Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Paris, Allia, 1997.

soldat [...] qui sont sa réaction directe au contact de la guerre »³⁸. Le point de vue du combattant ayant directement subi les effets du combat devient ainsi objet d'histoire. En focalisant sur la peur, mais aussi sur les conditions matérielles, la dureté des combats, la solidarité, la révolte et l'obéissance des combattants, Norton Cru s'inscrit dans la foulée des travaux de Charles Ardant du Picq, un officier du Second Empire qui, le premier, a tenté d'analyser le moral des troupes au combat dans *Études sur le combat, Combat antique et combat moderne* publié en 1880.

Témoins, le titre de l'ouvrage, se veut lui-même novateur, souligne l'historien Frédéric Rousseau qui a récemment consacré un ouvrage à son auteur : « Jusqu'alors, dans sa quête de vérité, l'institution judiciaire était la seule à systématiser l'appel aux témoins. *Témoins* invente un statut nouveau : celui de témoin. Jean Norton Cru ne les cantonne plus aux prétoires. Il fait entrer le témoignage dans l'espace public. [...] Jamais les acteurs d'une catastrophe de masse n'avaient à ce point pris la parole sur leurs propres faits, gestes et sentiments »³⁹. Dans sa communication au colloque *Témoignage et écriture de l'histoire*, Carine Trevisan soutient que la démarche de Norton Cru a inauguré une nouvelle écriture de l'histoire qui proposait pour la première fois de délimiter un nouveau genre apparu au cours de la Grande Guerre : le témoignage émanant du témoin-acteur⁴⁰.

Avec une précision d'entomologiste, Norton Cru vérifie l'authenticité de chaque témoignage, sans égard aux qualités littéraires dont il se méfie d'ailleurs. Pour lui, un combattant est celui qui a fait directement face au danger : l'aumônier, le chauffeur d'ambulance autant que le fantassin. Bien avant John Keegan, Victor Davis Hanson et Paul Fussell dont il préfigure en quelque sorte la démarche, Norton Cru délaisse le récit militaire émanant de l'état-major qu'il estime dénué de ce qui fait l'essentiel de la guerre :

³⁸ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 13.

³⁹ Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, p. 61.

⁴⁰ Carine Trevisan, « Jean Norton Cru, Anatomie du témoignage », in Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 48.

l'expérience personnelle du combattant. Il considère que le discours explicatif donne une idée fautive de la guerre en atténuant l'effet de choc de l'expérience⁴¹. Norton Cru propose un changement radical de perspective : il passe du fait tactique, cher à l'histoire militaire traditionnelle, au fait psychologique, à la façon dont le combattant perçoit sa propre participation à l'événement. Selon cette approche, la guerre n'est désormais plus une succession de concepts abstraits comme les « batailles », la « victoire » ou la « défaite » ; elle devient l'histoire des témoins, des individus particuliers qui ont vécu une expérience concrète et unique.

Pour qu'un témoignage aspire au statut de document historique, il doit répondre à des critères spécifiques. Il doit rendre compte des faits et de leurs échos psychologiques, il doit être écrit au « je » qui fait référence à une subjectivité assumée par l'auteur et contenir des repérages précis dans le temps et l'espace, ce qui permet de juger de son authenticité. Idéalement, le texte devrait s'alimenter à des notes prises quotidiennement afin de demeurer au plus proche de l'émotion brute. Cette écriture de l'impression, Norton Cru demeure conscient qu'elle est extrêmement rare étant donné la difficulté de transcrire fidèlement des impressions spontanées durant un combat. Elle demeure pourtant souhaitable afin de tendre vers une parfaite adéquation entre l'expérience sensible de la guerre et la mise en écriture de cette expérience. La difficulté d'en arriver à un tel degré d'authenticité entraîne deux risques : celui de renoncer à écrire la violence de guerre, c'est à dire de succomber à la « pulsion de silence », car les mots demeurent impuissants à traduire l'intraduisible ; et celui de tomber dans le piège de l'évocation de légendes de guerre. Ici, Norton Cru souligne à grands traits la limite du langage à désigner les choses, à traduire la guerre et ses effets.

Jean Norton Cru exécute le récit strictement factuel qu'il estime impersonnel et sans signification pour le lecteur. Il n'apprécie guère non plus les récits trop élaborés qui font perdre de vue l'événement, la valeur littéraire annulant la valeur documentaire. Mais surtout, l'auteur de *Témoins* refuse la tentation du silence, le refus de témoigner qu'il considère comme étant un crime, une trahison envers les frères d'armes disparus au champ d'honneur.

⁴¹ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 24.

Il inaugure le « devoir de témoigner » qu'il juge incontournable afin de perpétuer le souvenir des amis. Et surtout nécessaire pour ne pas laisser le champ libre à la création de légendes.

Tout au long de sa démarche, Norton Cru pourchasse les faux témoignages et les pseudo-souvenirs de soldats plus ou moins fictifs. Il rejette le caractère excessif de certains écrits qui ont la propension à répéter des légendes comme s'il s'agissait de faits vécus. Il condamne sans appel les récits héroïsant ou blâmant la guerre, ceux qui vantent le patriotisme, l'enthousiasme et le courage sans limite des poilus avant l'assaut ou qui dénoncent les mares de sang et les monceaux de cadavres. Norton Cru condamne aussi la fascination que ces légendes suscitent chez les combattants eux-mêmes.

Aussi novateur soit-il, son travail connaît ses limites. Premièrement, l'auteur ne s'interroge pas sur le rôle des légendes dans le processus de deuil. Deuxièmement, il néglige de se questionner sur les limites du témoin-acteur : il ne considère ni son angoisse morale ni son état probable d'hébétéité durant un combat ni les troubles engendrés par l'expérience permanente de la peur. Troisièmement, il a tendance à croire que le simple fait de présenter les événements tels qu'ils ont été vécus suffit à créer chez le lecteur un sentiment de répulsion face à la guerre. Les faits parlent par eux-mêmes et quand ils ne sont pas embellis par la rhétorique, ils devraient conduire inévitablement à la haine de la guerre, estime Norton Cru. Comme le récit doit conserver toute l'horreur de l'événement, « il s'agit moins de rendre la guerre intelligible que haïssable »⁴². Il n'y a qu'un pas à franchir avant le réquisitoire contre la guerre, ce qui tient plutôt du pamphlet que de la véritable démarche scientifique pourtant si chère à Norton Cru! Carine Trevisan souligne que la notion de peur devient ainsi l'étalon de vérité du témoignage : celui qui évoque la peur constitue un bon témoin, celui qui n'en fait pas mention ne l'est pas⁴³. En résumé, sa méthode impose de nombreuses contraintes aux témoins : ceux-ci doivent relater des faits sans recourir à des thèses ni aux légendes ni à la littérature qui, pourtant, peut transmettre une expérience en frappant l'imaginaire. Mais leur témoignage doit être suffisamment percutant pour abolir à jamais le

⁴² *Ibid*, p. 61.

⁴³ *Ibid*, p. 62.

goût de la guerre! Il s'agit là d'un pari apparemment intenable pour un témoin. La corporation historique ne s'est pas laissée séduire par la rigueur scientifique de *Témoins* : de nombreux détracteurs ont condamné l'hypercriticisme de son auteur⁴⁴.

Peu importe les limites de sa méthode, le travail de Norton Cru demeure d'actualité. Pour Frédéric Rousseau, *Témoins* est devenu un héritage scientifique légué aux générations suivantes d'historiens confrontés aux témoignages⁴⁵. Mais peu importe le degré de scientificité de la méthode employée, il ne faut pas se leurrer, rappelle Jean Norton Cru lui-même : on ne peut comprendre la guerre tant qu'on n'en a pas vécu les expériences limites⁴⁶. Les écrits de combattants permettent seulement de les appréhender un peu mieux.

Un second ouvrage, publié en 1986, s'inscrit dans le sillon de *Témoins*. Dans *14-18 À travers leurs journaux. Les combattants des tranchées*, Stéphane Audoin-Rouzeau part à la rencontre du poilu « dans la banalité de sa guerre quotidienne »⁴⁷. L'auteur veut notamment comprendre les représentations mentales des catégories de combattants les plus nombreuses, mais méconnues de l'historiographie contemporaine en dépouillant pour la première fois la presse des tranchées. Il s'attarde à la vie de tous les jours sur le front, à la mort, à l'arrière à la fois détesté et fascinant pour les poilus. Plus spécifiquement, il s'attarde à la question du moral, aux rigueurs de la vie au front, au combat, aux blessés et aux tués, à l'hostilité envers l'ennemi et au patriotisme des soldats⁴⁸.

⁴⁴ Sur les polémiques autour de la parution de *Témoins*, voir Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, op. cit., p. 137-251.

⁴⁵ *Ibid*, p. 17.

⁴⁶ Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 225.

⁴⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, *À travers leurs journaux 14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 5.

⁴⁸ L'historiographie allemande a emboîté le pas depuis la publication du livre de S. Audoin-Rouzeau. L'historienne allemande Anne Lipp est partie à la découverte du langage des soldats en étudiant leurs correspondances et des journaux des tranchées dans *Meinungslenkung im Krieg. Kriegserfahrungen deutscher Soldaten und ihre Deutung. 1914-1918*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003 (cité dans Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre*, op. cit., p. 136).

Enfin, un dernier ouvrage inspire grandement notre démarche : *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18* de Frédéric Rousseau. À partir notamment de 68 témoignages de combattants européens tirés de genres variés (journaux intimes, correspondances, écrits littéraires), l'historien veut expliquer la nature du consentement des mobilisés, la spécificité des mutineries françaises et cerner les éléments constitutifs du moral des troupes⁴⁹. La guerre qu'il présente, inspiré directement de la démarche de Jean Norton Cru, est vue de l'intérieur, c'est la « guerre des petites gens, soldats, sous-officiers et officiers de tranchées. Tous nos combattants ont les pieds englués dans la boue, l'uniforme crotté, délavé, déchiré »⁵⁰. L'historien souhaite ainsi montrer que l'homme ne s'efface pas sous le soldat. Le recours aux témoignages permet de situer le propos au plus près de la guerre telle qu'elle a été vécue. Cependant, l'auteur omet de présenter les critères de sélection des témoignages et il demeure discret sur la question de l'usage des témoignages en histoire. On lui a reproché cette négligence méthodologique sur laquelle il est revenu dans son ouvrage récent portant sur Jean Norton Cru. Cela dit, le travail de Rousseau, non sans soulever la polémique, offre une vision renouvelée de la guerre et de la violence à mille lieux des stéréotypes longtemps dominants.

1.5. La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest dans l'historiographie canadienne

Les ouvrages étudiés en ces pages traitent de cette importante campagne militaire. Pour connaître l'apport de la Première Armée canadienne aux opérations durant les 333 jours séparant le débarquement et la chute du Reich, nous référons à ce que l'historien Henry Rousso appelle les *vecteurs* de la mémoire. Ceux-ci constituent en fait les lieux d'élaboration et de diffusion des représentations du passé. Il y a les *vecteurs officiels*, qui relèvent de l'État et de ses institutions, les *vecteurs associatifs*, constitués par les groupes sociaux partageant

⁴⁹ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, 412 p, « coll. Point Seuil Histoire », 2003.

⁵⁰ *Ibid*, p. 308.

une expérience commune, *les vecteurs savants* regroupant les études universitaires ainsi que *les vecteurs culturels*⁵¹.

Les vecteurs officiels réfèrent aux ouvrages produits par la Défense nationale et le Ministère des Anciens Combattants du Canada. La référence obligée, mais un peu datée dans son approche, demeure *La Campagne de la Victoire*, le troisième volume de l'*Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Seconde Guerre mondiale* de C. P. Stacey, chef de la Section historique de l'état-major de l'armée canadienne⁵². Dans la plus pure tradition du récit de bataille traditionnel, l'ouvrage aborde les opérations vues « d'en haut ». S'appuyant sur de nombreuses cartes et croquis, il décrit les décisions du haut commandement et les grands mouvements de bataillons. Utile pour ses données factuelles, l'ouvrage contient aussi quelques pages portant sur l'entraînement des troupes, la topographie des champs de batailles, le soldat allemand, la vie de combat, ainsi que sur le moral des troupes en mai 1945 et le rapatriement des soldats canadiens.

Plus succinctes, deux synthèses abordent la campagne. Les ouvrages du lieutenant-colonel D. J. Goodspeed⁵³ et de Patricia Giesler⁵⁴ présentent la campagne de façon positive – il s'agit d'histoire officielle, rappelons-le, sans porter de jugement concernant, par exemple, l'efficacité et la motivation des forces canadiennes. On peut aussi lire *Débarquement et offensives des Canadiens en Normandie* de Reginald H. Roy, initialement paru en anglais sous l'égide du Musée canadien de la guerre et du Musée canadien des civilisations⁵⁵.

⁵¹ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe, Radioscopie d'un mythe*, Montréal, Vlb éditeur, 2002, p. 25.

⁵² C. P. Stacey, *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960.

⁵³ D. J. Goodspeed, *Les Forces armées du Canada (1867-1967)*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1967.

⁵⁴ Patricia Giesler, *Souvenirs de vaillance, La participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale*, Ottawa, Affaires des Anciens combattants, 1981.

⁵⁵ R. H. Roy, *Débarquement et offensive des Canadiens en Normandie*, Saint-Laurent, Éditions du Trécarré, 1986.

L'ouvrage relate en détail les combats des Canadiens menés entre le 6 juin 1944 et la fermeture de la poche de Falaise à la fin du mois d'août. Ses annexes contiennent des informations portant sur l'organisation des divisions, les armes, les véhicules et les chars utilisés lors de la campagne.

Ces quatre livres n'opèrent aucune distinction entre la participation des Canadiens français et celle des Canadiens anglais. Il faut attendre les travaux de Jean Pariseau et de Serge Bernier publiés en 1987 pour mieux connaître l'apport de ces derniers au conflit. Leur étude présente entre autres les unités francophones ayant servi outre-mer et fournit des précisions concernant les officiers supérieurs francophones, la problématique de la conscription pour le service outre-mer et son impact sur la société canadienne, l'instruction militaire ainsi que la place du français et des francophones au sein de l'armée canadienne⁵⁶. C'est un livre important, car il est le premier à se pencher sur la minorité francophone dans l'armée canadienne.

Dans un autre ordre d'idée, deux livres commémoratifs produits par la Direction - Histoire et Patrimoine de la Défense nationale sont parus pour le cinquantième anniversaire de la campagne. S'inspirant du courant de l'histoire sociale et culturelle de la guerre, *Normandie 1944, l'été canadien*⁵⁷ et *La Libération, les Canadiens en Europe*⁵⁸ mettent en valeur l'histoire et le patrimoine artistique militaire canadien. Fondés principalement sur des documents tirés de la collection du Service historique du ministère de la Défense et des Archives du Canada, ces livres regroupent des photographies, de la correspondance de soldats, des extraits de journaux de militaires et des reproductions de toiles de peintres du front. Sans que les francophones y occupent une place spécifique, on peut y lire l'histoire de certains d'entre eux, comme celle de Jacques Dextraze ou de Léo Gariépy.

⁵⁶ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, 2 tomes, Ottawa, Service historique de la Défense nationale, 1987.

⁵⁷ Bill McAndrew, Donald E. Graves et Michael Whitby, *Normandie 1944, L'été canadien*, Montréal, Art Global, 1994.

⁵⁸ Bill McAndrew, Bill Rawling et Michael J. Whitby, *La libération, Les Canadiens en Europe*, Montréal, Art Global, 1995.

Enfin, *Chefs guerriers, Perspectives concernant les militaires canadiens de haut niveau*, un recueil d'articles plus ou moins habilement traduits relate l'expérience d'anciens leaders militaires canadiens. Sans qu'elle ne soit directement reliée à notre propos, soulignons la contribution de Dean F. Oliver portant sur H.D.G. Crerar, le commandant de la Première armée canadienne durant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, et celle de Roman Johann Jarymowycz traitant du général Guy Simonds, commandant du 2^e Corps d'armée canadien qui a fermé la brèche de Falaise⁵⁹. Enfin, les sites web du Ministère des Anciens Combattants et celui du Musée canadien de la Guerre présentent de nombreuses pages relatives à l'histoire de la campagne ainsi qu'une foule de fiches d'informations concernant différents aspects du conflit⁶⁰.

Les *vecteurs associatifs* concernent les regroupements de combattants partageant l'expérience commune de la guerre, au premier chef, les régiments. Un seul régiment d'artillerie de langue française, le 4^e Régiment d'artillerie moyenne, trois unités du Service de santé et quatre régiments d'infanterie francophones ont combattu en Europe de l'Ouest en 1944-45. Fait à noter, les quatre bataillons d'infanterie ont été répartis dans quatre différentes brigades, obligeant chacun d'entre eux à communiquer en anglais avec leur QG respectif. Le 4^e Régiment d'artillerie, le Royal 22^e Régiment, le Régiment de Maisonneuve, les Fusiliers Mont-Royal et le Régiment de la Chaudière possèdent leur histoire régimentaire écrite par d'anciens membres⁶¹. Une nouvelle histoire du R22^eR faisant une part belle au quotidien des

⁵⁹ Dean F. Oliver, « À l'ombre du corps d'armée, historiographie, les qualités de général et Harry Crerar », in Bernd Horn et Stephen Harris (dir.), *Chefs guerriers, Perspectives concernant les militaires canadiens de haut niveau*, Toronto, Dundurn Press, 2002, p. 103-120 et Roman Johann Jarymowycz, « Le général Guy Simonds, commandant et héros tragique », *ibid*, p. 122-161.

⁶⁰ Site du ministère des Anciens Combattants : < [www.vac acc.gc.ca/ general f/sub.cfm?source=history/secondwar/fact_sheets](http://www.vac.acc.gc.ca/general/f/sub.cfm?source=history/secondwar/fact_sheets) >. Site du Musée canadien de la guerre : < www.museedelaguerre.ca/cwm/cwmf.asp > (vérification: 30 novembre 2006).

⁶¹ Comité d'officiers du Royal 22^e Régiment, *Histoire du Royal 22^e Régiment*, Québec, Éditions du Pélican, 1964; Jacques Gouin, *Par la bouche de nos canons, Histoire du 4^e régiment d'artillerie moyenne/4th Canadian Medium Regt (1941-1945)*, Hull, Gasparo, 1970; Les Fusiliers Mont-Royal, *Cent ans d'histoire d'un régiment canadien-français (1869-1969)*, Montréal, Éditions du Jour, 1971 et Jacques Gouin, *Bon cœur et bons bras, Histoire du Régiment de Maisonneuve (1880-1980)*, Montréal, Cercle des officiers de Régiment de Maisonneuve, 1980.

soldats est parue en 1999⁶² alors que 2004 a vu la réédition de l'histoire du Régiment de la Chaudière⁶³. Ces livres offrent un point de vue complémentaire sur les opérations et ils permettent de suivre précisément le trajet emprunté par les régiments francophones, ce qui n'est pas chose aisée avec *La campagne de la victoire* de C. P. Stacey. Mais surtout, ils constituent un outil aidant à la validation des témoignages en ce qui a trait aux lieux et aux dates. On peut parfois les trouver un peu « aseptisés », pour reprendre l'expression de l'historien Jean-Pierre Gagnon⁶⁴. De fait, ils nous présentent parfois les hommes comme des héros infaillibles, en tout temps disciplinés et ignorant souvent la peur !

Il faut par ailleurs souligner la pertinence du site web du Centre Juno Beach, un organisme sans but lucratif situé à Courseulles-sur-Mer auquel ont adhéré de nombreux vétérans canadiens. Ce musée mettant en valeur l'effort de guerre des Canadiens offre de nombreuses informations concernant les opérations menées en Europe de l'Ouest, aux tactiques de combat, à l'organisation des bataillons d'infanterie, à la formation des militaires, aux armes et au quotidien des soldats⁶⁵.

Les *vecteurs savants* regroupent les travaux d'universitaires et d'historiens. Le tome XLI de l'*Histoire de la province de Québec* de Robert Rumilly évoque la campagne, sans toutefois rien apporter à la connaissance de la participation des francophones. Tout au plus y trouve-t-on la mention de certaines unités et de certaines opérations⁶⁶. Il faut attendre l'excellent article de Jean-Yves Gravel pour tracer en détails le portrait des francophones au

⁶² Serge Bernier, *Le Royal 22^e régiment (1914-1999)*, Montréal, Art global, 1999.

⁶³ Jacques Castonguay, Armand Ross et Michel Litalien, *Le régiment de la Chaudière (1869-2004)*, Lévis, Le Régiment de la Chaudière, 2005.

⁶⁴ Jean-Pierre Gagnon, « Les historiens canadiens-français et la participation canadienne-française à la Deuxième Guerre mondiale », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 30.

⁶⁵ < www.junobeach.org/main_french.html > (vérification: 30 novembre 2006).

⁶⁶ Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, tome XLI, Montréal, Fides, 1969.

sein des trois corps d'armée, leurs sentiments face à la guerre, les événements liés à la crise de la conscription de 1942 et à celle des renforts de 1944⁶⁷. Desmond Morton et J. L. Granatstein ont consacré deux ouvrages abordant la campagne sous l'angle socio-militaire. Le premier, *A Nation Forged In Fire*⁶⁸, contient deux chapitres résumant la campagne. Accompagné de cartes et de photographies, l'essai vise à commémorer l'implication du Canada dans le conflit. Le second est consacré à la campagne de Normandie et à plusieurs de ses héros dont plusieurs Canadiens français⁶⁹. Dans *Une histoire militaire au Canada*, Desmond Morton présente la dimension économique, politique et sociale du conflit sans s'attarder spécifiquement à la campagne. Cette synthèse met cependant en perspective la place des francophones au sein de l'armée, la répercussion de la guerre sur l'identité canadienne et l'évolution de l'aviation et de la marine⁷⁰. Par ailleurs, le mémoire de maîtrise de Bruno Neveu s'avère éclairant sur la perception de la presse régionale normande à l'égard de la participation des Canadiens aux opérations en Europe de l'Ouest⁷¹.

Trois communications présentées au colloque tenu à Saint-Jean-sur-Richelieu en 1994 retiennent notre attention. Edwige Munn s'attarde sur les troupes d'occupation canadiennes en Allemagne entre juillet 1945 et juin 1946 en insistant sur les raisons politiques ayant incité le Canada à participer à cette opération et sur les relations entretenues par les 25 000 militaires avec les vaincus⁷²; Serge Laroche évoque pour sa part les relations entre les

⁶⁷ Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire (1939-1945) », in *Le Québec et la guerre*, Montréal, Boréal, coll. « Études d'histoire du Québec », no 7, 1974, p. 78-108.

⁶⁸ J. L. Granatstein et Desmond Morton, *A Nation Forged In Fire, Canadians And The Second World War*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1989.

⁶⁹ J. L. Granatstein et Desmond Morton, *Bloody Victory, Canadians And The D-Day Campaign*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1994.

⁷⁰ Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991)*, Sillery, Septentrion, 1992.

⁷¹ Bruno Neveu, *Perceptions et représentations de la participation des Canadiens aux campagnes militaires de 1944 et 1945 dans la presse régionale normande*, mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQAM, 2002.

⁷² Edwige Munn, « Les troupes d'occupation canadiennes en Allemagne (juillet 1945-juin 1946) », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *op. cit.*, p. 47-55.

Français et les soldats canadiens en 1944⁷³ tandis que Serge Jaumain revient sur le rôle des Canadiens dans la libération de la Belgique⁷⁴.

La plus récente contribution canadienne à l'étude de la campagne de Normandie demeure celle de Terry Copp. Dans *Fields Of Fire*, l'historien s'inscrit en faux contre la perception longtemps acceptée de la faillite des Canadiens et de leur soi-disant incompetence lors de la bataille de Normandie. Son analyse porte sur le soldat lors de chaque opération menée par l'Armée canadienne. Il conclut que l'apport des Canadiens en Normandie a longtemps été sous-estimé alors que la supériorité numérique et matérielle alliée ainsi que l'efficacité de l'armée allemande ont largement été exagérées. Copp soutient plutôt que les Canadiens ont trouvé des solutions tactiques et opérationnelles flexibles et innovatrices qui ont accéléré la défaite de l'ennemi⁷⁵.

Les *vecteurs culturels* regroupent notamment le cinéma et la culture. Dans son mémoire de maîtrise publié sous le titre *Le cinéma d'une guerre oubliée*, Louis Brosseau démontre que la Seconde Guerre mondiale occupe peu de place dans l'espace cinématographique québécois (neuf films en tout alors qu'ils se comptent par centaines aux États-Unis et en Europe). Un seul film, *Je suis loin de toi mignonne* de Claude Fournier, évoque le débarquement dans une séquence de 69 secondes⁷⁶. Par ailleurs, les deux romans de guerre de notre corpus ont retenu l'attention des chercheurs, des littéraires pour la plupart. Nous y reviendrons au chapitre suivant. Fait à retenir, les récits et mémoires de guerre n'ont toujours pas fait l'objet de recherche.

⁷³ Serge Laroche, « Les Français et les soldats canadiens en France, 1944 », *ibid*, p. 73-85.

⁷⁴ Serge Jaumain, « La présence des soldats canadiens en Belgique (1944-1945) », *ibid*, p. 86-99.

⁷⁵ Terry Copp, *Fields Of Fire, The Canadians In Normandy*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 13-14.

⁷⁶ Louis Brosseau, *Le cinéma d'une guerre oubliée*, Montréal, Vlb éditeur, 1998, p. 30-31.

Il reste à souligner la parution d'ouvrages destinés au grand public québécois francophone. En 1993, Marjolaine Saint-Pierre consacrait une courte biographie à *Léo Gariépy, un héros récupéré célébré en France ignoré ici*. Tombé dans l'anonymat à son retour au Canada, l'homme s'était pourtant illustré dans son char d'assaut à Courseulles-sur-Mer à l'aube du 6 juin⁷⁷. Pierre Vennat a consacré le dernier tome de sa trilogie *Les Héros oubliés* à la période comprise entre le Jour J et la démobilisation. On en apprend sur le quotidien des soldats canadiens-français à partir des nombreuses citations colligées dans le quotidien *La Presse*⁷⁸. Sans index ni références autres que celles du journal, l'ouvrage perd en valeur. Notons au passage que le thème de l'oubli traverse les titres de ces deux livres, signe d'un malaise historiographique caractéristique de l'époque de leur publication. En 2000 paraissait le dernier tome de la trilogie *Le patrimoine militaire, d'hier à aujourd'hui (1872-2000)*. Un chapitre aborde plus particulièrement le théâtre d'opérations de l'Europe de l'Ouest. On y suit les troupes canadiennes à l'aide de croquis et de photographies⁷⁹.

1.6. Problématique

Les travaux de Jean Norton Cru, de Stéphane Audoin-Rouzeau et de Frédéric Rousseau ont inspiré notre démarche et nos questions. Plus spécifiquement, nous avons voulu savoir comment les fantassins et les artilleurs québécois francophones ont vécu le quotidien au front lors de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest à partir des ouvrages publiés par huit d'entre eux. Quel rapport ces hommes ont-ils entretenu avec la violence déployée sur le champ de bataille en Europe de l'Ouest? Comment se représentaient-ils l'ennemi allemand? Quelles séquelles psychologiques les attaques sensorielles et la peur ont-elles laissé chez ces soldats? Par quels moyens ont-ils pu tenir face à la violence, à l'incertitude du lendemain?

⁷⁷ Marjolaine Saint-Pierre, *Léo Gariépy, un héros récupéré célébré en France, ignoré ici*, Varennes, Éditions de Varennes, 1993.

⁷⁸ Pierre Vennat, *Les héros oubliés, L'histoire inédite des militaires canadiens-français de la Deuxième Guerre mondiale*, tome 3, *Du jour J à la démobilisation*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999.

⁷⁹ Serge Bernier, *Le patrimoine militaire canadien, D'hier à aujourd'hui (1872-2000)*, Montréal, Art Global, 2000.

L'historiographie française récente traitant de la Grande Guerre l'a démontré, les recueils de lettres, les récits et les romans de guerre publiés par des combattants permettent de répondre aux interrogations soulevées par le présent mémoire, du moins de se faire une idée limitée au point de vue de leurs auteurs. Ces écrits constituent en effet une source incontournable pour aborder le conflit dans une perspective sociologique, culturelle ou anthropologique. Pour ce qui est de la Seconde Guerre mondiale, une quarantaine de témoignages ont été publiés au Québec entre 1946 et 2003 alors qu'en Europe, aux États-Unis et au Canada anglais, ils se comptent par milliers. Au Québec, ces ouvrages sont parus chez des maisons d'édition souvent marginales, sauf ces dernières années, signe d'un renouveau d'intérêt envers les guerres un peu partout en Occident, y compris au Québec.

Les objections les plus courantes portant sur l'utilisation des témoignages en histoire concernent l'instabilité de la mémoire des témoins et leur subjectivité. Les récits, les romans et les lettres de guerre reposent sur des traces du passé. Paul Ricoeur distingue deux phases d'élaboration des souvenirs : la perception/rétention et la déclaration/narration⁸⁰. La phase de perception/rétention correspond au moment où le témoin enregistre la scène. La phase de déclaration/narration constitue la mise en écriture du témoignage. Évidemment, un décalage plus moins long selon les auteurs sépare les deux phases.

Plusieurs facteurs entrent en considération lors de la perception/rétention : la personnalité du témoin, sa sensibilité et sa position sur le terrain influencent l'inscription initiale des souvenirs dans sa mémoire⁸¹. Le même événement laisse donc des traces différentes selon les individus. Lors de la phase de déclaration/narration, le témoignage, véritable travail de mémoire, se situe dans l'ordre du discours : ce ne sont pas les faits réels, bruts, auxquels on accède, mais à leur mise en récit. Celle-ci risque de créer des distorsions, surtout si elle repose sur la remémoration uniquement. L'auteur peut, volontairement ou non, donner des

⁸⁰ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 201-208.

⁸¹ Sur l'acquisition des souvenirs, voir Jean-Yves et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 101-130.

dates ou des faits erronés ou encore sélectionner, occulter, simplifier, embellir, taire, déformer ou ajouter des détails afin de polir l'image qu'il souhaite donner de lui-même.

Dans tout témoignage, il y a nécessairement restructuration du passé soit par effet de censure ou d'autocensure, soit par tri et ordonnancement des souvenirs. Le témoin peut aussi contaminer son discours par ce qu'il a lu, vu et entendu après les faits. Les témoignages, surtout ceux écrits après la guerre, peuvent ainsi avoir une propension à travestir les représentations du passé par celles du présent. Dans ce cas, il est possible, voire probable, que des bribes de discours social, voire des stéréotypes, parasitent le témoignage. Aucun témoignage n'est donc complètement « pur » : il n'y a que des individus qui (se) racontent. Primo Levi, rescapé d'Auschwitz et auteur de *Si c'est un homme*, soutient que « la mémoire humaine est un instrument merveilleux, mais trompeur »⁸².

Ces précisions ramènent à la question de la fidélité du témoignage pour l'historien en quête de vérité dans sa reconstruction du passé. Comment ce dernier doit-il aborder des récits, des romans et des lettres qui restituent non seulement les faits, mais aussi leur signification pour ceux qui les ont vécus? Comment doit-il les considérer autrement que ce qu'ils sont, c'est-à-dire des traces du passé transformées par le travail du temps et de l'écriture? Les risques inhérents au genre autobiographique ne doivent ni décourager l'historien ni le repousser. Les « irritants » précédemment décrits ne devraient en aucun cas être associés au mensonge, mais plutôt être considérés comme faisant partie intégrante de l'œuvre de témoignage, lui-même situé dans l'ordre du discours.

Certes, l'historien doit être conscient des limites de la mémoire des témoins et des effets diluants du temps. Il doit aussi avoir à l'esprit les traumatismes de guerre ayant pu influencer l'enregistrement des souvenirs ou leur mise en écriture. En effet, les auteurs ont vécu l'expérience paroxystique des champs de bataille. Dans un entretien paru dans la revue *L'Histoire*, le psychiatre militaire Louis Crocq rappelle l'état psychique des hommes vivant sous le feu. Confrontés à la mort, ils ont connu « l'hypnose des batailles »; ils ont

⁸² Cité dans Georges Kantin et Gilles Manceron, *Les échos de la mémoire, Tabous et enseignement de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Le Monde-Éditions, 1991, p. 303.

probablement subi des états confus de stupeur attribués à la violence des explosions. Mais surtout, ils ont vécu dans l'ennui, la peur, l'angoisse, l'isolement et à l'incertitude du lendemain⁸³. Cela dit, l'historien doit éviter un obstacle méthodologique d'importance « bien connu des historiens des paroxysmes : celui de l'empathie avec le sujet traité, avec les acteurs des violences qu'il se propose d'examiner »⁸⁴.

Bref, les récits, les romans et les lettres de guerre rédigés sous l'effet de la censure et de l'auto-censure ou encore longtemps après les événements, de mémoire ou à partir de notes prises durant la guerre, reposent sur l'expérience personnelle des auteurs. Ce ne sont donc pas les meilleures sources pour écrire l'histoire de la participation des Canadiens français à la libération de l'Europe de l'Ouest. Par contre, ces textes véhiculent un discours sur les différents aspects de la vie du soldat au front, lequel reste encore à disséquer.

Dans le cadre de ce mémoire, notre investigation se limite à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, entamée le mardi 6 juin 1944 avec le débarquement de Normandie (D-Day) et achevée le 8 mai 1945 avec la reddition de l'Allemagne nazie. Selon l'historien militaire C.P. Stacey, auteur de *L'Histoire officielle de l'Armée canadienne dans la Seconde Guerre mondiale*, il s'agit d'une des :

opérations les plus décisives de l'histoire militaire des temps modernes. L'invasion du nord-ouest de l'Europe marque le début de la phase finale de la guerre contre les Allemands et aboutit, moins d'un an plus tard, à l'effondrement de l'Allemagne. Les Canadiens ont joué un rôle de premier plan dans cette opération compliquée et de grande envergure.⁸⁵

⁸³ Louis Crocq, « Et puis, c'est vous qui montez à l'assaut, Entretiens » (propos recueillis par Bruno Cabanes), *L'Histoire*, no 267 (juillet/août 2002), p. 68-69.

⁸⁴ Stéphane Audoin Rouzeau, « Au cœur de la guerre, la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao, Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre*, op. cit. p. 76.

⁸⁵ C.P. Stacey, *Introduction à l'étude de l'histoire militaire à l'intention des étudiants canadiens*, Ottawa, Direction de l'instruction militaire, 1964, p. 133.

Il faut cependant rappeler que l'essentiel des pertes encourues durant le conflit a été enregistré sur le front de l'Est, de loin le plus violent avec celui du Pacifique. Cela dit, la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest a fait l'objet depuis 1994 d'importantes commémorations au cours desquelles les aspects historiques, mémoriels, politiques, éditoriaux et télévisuels se sont cumulés, contredits et fortifiés au Québec, comme aux États-Unis et en Europe. D'ailleurs, la campagne résonne encore fortement dans la mémoire collective occidentale : des films (*Saving Private Ryan*), des docu-fictions (*The Band Of Brothers*), des jeux vidéos⁸⁶, des romans et des ouvrages historiques la mettent en scène, souvent du point de vue américain et pas toujours avec la plus grande objectivité. Enfin, nous avons choisi de traiter de cette campagne, car c'est le théâtre d'opérations le plus représenté dans les ouvrages de combattants québécois francophones (huit livres sur une quarantaine).

Les auteurs du recueil de lettres, des deux romans et des cinq récits de guerre qui composent notre corpus ont été des acteurs et des témoins directs de la guerre. Leurs textes présentent le conflit sous l'angle humain et proposent une interprétation des événements auxquels ils ont pris part. Malgré leurs limites intrinsèques, ces témoignages s'intègrent tout à fait au patrimoine mémoriel de la province dont la devise est « Je me souviens ». Pour reprendre l'expression de Pierre Nora, il s'agit de *lieux de mémoire* de la participation des francophones du Québec au conflit. En parcourant l'historiographie québécoise des soixante dernières années, on constate pourtant que ces témoignages ont peu intéressé les historiens d'ici. Le présent mémoire aspire humblement à faire découvrir des ouvrages qui méritent notre attention.

1.7. Méthodologie et plan

Le prochain chapitre propose un survol rapide de la participation des Québécois francophones à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest fondé principalement sur l'*Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Seconde Guerre*

⁸⁶ Les jeux *Call of Duty*, *Brothers In Arms*, *Battlefields 1942*, *Day Of Defeat* et *Medal Of Honor* mettent en scène des soldats alliés et allemands durant cette campagne.

mondiale, La campagne de la Victoire, de l'historien C. P. Stacey. Bien qu'un peu daté dans certaines de ses conclusions et que peu de place soit spécifiquement accordée aux régiments canadiens-français, l'ouvrage de Stacey s'avère extrêmement précis quant aux dates et aux lieux, ce qui en fait un outil indispensable pour établir la chronologie des événements. Pour éclairer le lecteur, nous avons placé en annexe un tableau intitulé *Les événements de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest représentés dans les huit ouvrages de combattants*. Celui-ci présente les opérations évoquées dans les huit oeuvres étudiées.

Le second chapitre présente les sources ainsi que leurs auteurs selon la méthode de Jean Norton Cru dans *Témoins*. Chaque auteur fait l'objet d'une courte biographie. Pour ce faire, nous avons recouru aux témoignages, aux informations contenues dans le paratexte de chaque ouvrage ainsi qu'à des dictionnaires et à des sites internet consacrés à la littérature québécoise. Chaque biographie est suivie d'une description de chaque œuvre.

Les troisième et quatrième chapitres s'inspirent directement de l'historiographie récente de la Grande Guerre ainsi que de la lecture des témoignages de poilus accomplie par Jean Norton Cru dans *Témoins*. En faisant un aller-retour constant entre le discours des historiens et les sources étudiées, nous traitons spécifiquement dans le troisième chapitre de la représentation de la violence de guerre déployée par l'armement moderne, des blessures, de la mort et de la représentation de l'ennemi. Le quatrième chapitre s'attarde à la vie quotidienne des fantassins et des artilleurs québécois francophones durant la campagne telle que présentée dans les témoignages analysés. Plus particulièrement, nous abordons l'équipement des fantassins, leur alimentation ainsi que l'influence de la topographie et du climat sur les hommes, la psychologie du soldat au front, la peur et les séquelles psychologiques causées par l'exposition au feu. Le chapitre se termine par la présentation de trois moyens de faire face à la violence, c'est-à-dire le moral, l'esprit de corps et la religion.

1.8. Sources

Ce mémoire ne considère pas les témoignages de civils, ceux de militaires français ayant élu domicile au Québec pendant ou après le conflit, ceux d'Anglo-Québécois ou de

Canadiens français nés hors du Québec ainsi que les témoignages trop anecdotiques ou imprécis quant aux dates⁸⁷. Nous avons aussi mis de côté le roman *Deux portes...une adresse*, né de la plume de Bertrand Vac, pseudonyme littéraire d'Aimé Pelletier. Ce roman s'inspire de l'époque des années 1944-1945, mais les combats et la vie des soldats n'occupent pas une place centrale dans l'intrigue. Le personnage principal, le militaire Jacques Grenon, a participé à la bataille de Caen et continue la poursuite des Allemands avec son régiment. Il fait la rencontre d'une Française davantage cultivée que son épouse Berthe, restée au Canada avec les enfants. Tout sépare désormais Berthe et Grenon. Pourtant, ce dernier renonce au divorce, il rentre à Montréal et s'enfonce dans la médiocrité à mesure qu'il constate sa difficulté à se réadapter à la banalité de la vie civile. Madeleine Ducrocq-Poirier affirme qu'avec ce roman : « le problème de la désadaptation est ici posé dans l'incidence d'un Québec d'avant la Révolution tranquille, ce qui lui confère une résonance spécifique »⁸⁸. Malgré sa grande valeur, le roman de Vac offre peu d'éclairage sur la vie du soldat au front.

Pour faire écho à John Keegan, nous avons également délaissé les études de commandement et celles des grands mouvements de bataillon ainsi que les mémoires de hauts gradés tel le général Jean Victor Allard. Celui-ci, après avoir commandé le Royal 22^e Régiment en Italie, a reçu le grade de brigadier. Il a participé à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest en tant que commandant de la 6^e brigade de la deuxième division du corps d'infanterie canadien composée des Fusiliers Mont-Royal, du South Saskatchewan Regiment et du Queen's Own Cameron Highlanders of Canada. Ses mémoires accordent une vingtaine de pages aux opérations ayant mené à la prise de Beilen, les 11 et 12 avril 1945, en Hollande, à la reddition de la garnison allemande de Groningen, le 15 avril 1945, et aux

⁸⁷ Sur la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, voir Ludger Houde, *1939-45, Ma guerre, mon implication personnelle et générale, Récit anecdotique*, Boucherville, Éditions Sans Âge, 1997 ainsi que Charles Laforce, *Un soldat de cœur, Mémoires de la guerre 1939-1945*, Montréal, MFR éditeur, 2003 et *Retour à la vie civile*, Montréal, MFR, 2004.

⁸⁸ Madeleine Ducrocq-Poirier, « Deux portes... une adresse », in Maurice Lemire et al., *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 283.

combats dans le secteur de Oldenbourg juste avant le cessez le feu ordonné le 5 mai dans cette région⁸⁹.

Nous avons enfin omis la correspondance privée non publiée de soldats et les témoignages publiés à compte d'auteur, puisque ceux-ci demeurent épars et souvent confidentiels⁹⁰. Les biographies de militaires, les ouvrages commémoratifs, les histoires régimentaires, les recueils de témoignages, les documents audio-visuels et électroniques ainsi que les chroniques des correspondants de guerre ne font pas non plus partie du corpus, car les combattants s'y expriment à travers un intermédiaire.

Notre corpus se limite à huit textes répondant à un ensemble de critères communs. Ils ont été rédigés, souvent à partir de notes prises durant la guerre ou de correspondances personnelles, par des combattants québécois francophones dont le grade le plus élevé durant la guerre a été celui de capitaine. Tous ont combattu au front au sein d'unités de l'Armée canadienne pendant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest. Écrits au « je » sauf dans le cas des romans de guerre, ils souscrivent à la définition du terme « écrits de combattants » élaborée par Jean Norton Cru, c'est-à-dire :

Tout carnet de route, journal de campagne, souvenirs de guerre, lettres du front, pensées, réflexions ou méditations sur la guerre, récits fictifs, mais seulement lorsque la fiction n'est qu'un léger voile sous lequel on peut distinguer la personne de l'auteur, son expérience de la guerre, son unité, les secteurs qu'il a occupés, en un mot les faits réels de sa propre campagne.⁹¹

Les huit ouvrages ont été écrits en français et publiés sous forme de livres par un éditeur autre que l'auteur et ils sont répertoriés à la Bibliothèque nationale du Québec. Enfin, comme ils contiennent plusieurs dates et lieux repérables, leur contenu s'avère vérifiable à l'aide de

⁸⁹ Jean V. Allard, *Mémoires*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 1985.

⁹⁰ Jean-Paul Gagnon, *Mon journal de guerre*, Sainte-Foy, 1968 et J. S. Benoît Cadieux, *Mémoires de campagne d'un officier d'artillerie, Ma guerre, 1944-1945*. Montréal, Coups de plume, 1994, tous deux du 4^e Régiment d'artillerie moyenne ayant pris part à la campagne qui nous intéresse.

⁹¹ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 10-11.

manuels d'histoire militaire. Jean-Pierre Gagnon et Gilbert Drolet ont établi un premier inventaire de ces écrits parus avant 1994⁹². Nous avons complété cette liste à l'aide d'ouvrages de référence et de suggestions de collègues⁹³. Cela dit, l'exhaustivité ne s'avère pas nécessairement définitive. Les témoignages retenus constituent des sources qui ont très peu retenu l'attention des historiens, sauf les romans de guerre qui ont surtout fait l'objet d'études littéraires, comme nous le verrons au chapitre suivant.

⁹² Jean-Pierre Gagnon, « Les historiens canadiens-français et la participation militaire canadienne-française à la Deuxième Guerre mondiale », et Gilbert Drolet, « La littérature de guerre du Canada français », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), *La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités*, *op. cit.*

⁹³ Je remercie Béatrice Richard et Michel Litalien.

CHAPITRE II

LES QUÉBÉCOIS FRANCOPHONES DANS LA CAMPAGNE DE LIBÉRATION DE L'EUROPE DE L'OUËST ET LEURS TÉMOIGNAGES

Ce chapitre présente succinctement la campagne canadienne de libération de l'Europe de l'Ouest, puis il définit ce qu'on entend par récits, romans et recueil de lettres de guerre. Pour chaque genre, nous présentons le ou les ouvrages du corpus ainsi qu'une courte biographie des auteurs¹. Comme on le verra, les deux romans de guerre ont attiré l'attention des littéraires surtout, alors que les récits et le recueil de lettres de guerre ont jusqu'ici été peu utilisés par les historiens, malgré leur valeur indéniable en tant que « lieux de mémoire » de l'expérience combattante des Québécois francophones lors de la Seconde Guerre mondiale.

Dans *Fields Of Fire*, l'historien Terry Copp trace à grands traits le portrait des Canadiens, toute langue confondue, ayant participé à cette campagne². Près de 100 000 hommes rattachés à la Première Armée canadienne se sont préparés à l'invasion de la France en juin 1944, mais moins du tiers d'entre eux sera impliqué dans des combats rapprochés. Il s'agit tous de volontaires assez jeunes : plus du deux tiers sont âgés entre 18 et 25 ans, soit la

¹ Pour ce faire, nous utilisons les textes de quatrième de couverture, les éléments du paratexte de chaque ouvrage, les témoignages eux-mêmes, les histoires régimentaires ainsi que des sites internet dont nous avons recoupé les informations avec d'autres sources. Nous avons aussi consulter le *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, le *Dictionnaire des auteurs québécois de langue française en Amérique du Nord* et l'essai d'Yvan Lamonde intitulé *Je me souviens, La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*. Il nous a été impossible d'avoir accès aux dossiers militaires personnels des auteurs, car ceux-ci demeurent inaccessibles sans l'autorisation écrite des combattants ou de leurs descendants.

² Terry Copp, *Fields Of Fire, The Canadians In Normandy*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 15-16.

différence entre soldats et officiers ne réside pas tant au niveau de l'âge, mais de l'éducation. Tous les officiers, sauf de rares exceptions, possèdent un diplôme d'étude secondaire au minimum; plusieurs sont des universitaires. Par contre, plus du tiers des soldats n'ont pas complété leur primaire et un autre tiers a terminé sa septième année. Seulement un huitième d'entre eux a terminé leurs études secondaires. Le soldat moyen mesure 5 pieds et 7 pouces et son poids avoisine les 160 livres. Copp prétend qu'une grande majorité des enrôlés en 1944 comprenait les enjeux de la guerre, à savoir qu'Adolf Hitler constituait une menace pour le monde et les valeurs démocratiques, et elle éprouvait un vif attachement à la Grande-Bretagne. Pour ce faire, il se base sur les centaines de fiches réponses à un questionnaire administré en 1944 aux enrôlés abordant notamment la question de la motivation. Par contre, sur cet aspect, Copp n'opère aucune nuance concernant les Québécois francophones.

Les Québécois francophones ayant combattu en Europe de l'Ouest l'ont fait, pour la plupart, dans les quatre unités d'infanterie francophones de l'Armée canadienne ou dans le régiment d'artillerie de langue française de l'Armée canadienne. Pour la majorité de ces hommes, il s'agit du premier contact direct avec l'Europe et ses populations. Dans ces unités francophones, l'instruction militaire, la vie sociale et les ordres se donnent en français. Toute communication sur le plan opérationnel avec des formations supérieures s'effectue cependant en anglais, puisque les bataillons francophones qui combattent en Europe sont répartis dans quatre différentes brigades de sorte que les communications entre chacun des postes de commandement et leur quartier-général respectif de brigade se font en anglais³.

2.1. La campagne de Normandie

Face aux Canadiens se dresse l'ennemi allemand, arrivé en France en 1940. Il occupe l'ensemble du territoire français depuis 1942. Aux yeux d'Adolf Hitler et de son haut commandement, l'Europe de l'Ouest constitue un front défensif requérant des effectifs

³ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, tome 1 (1763-1969), Ottawa, Service historique de la Défense nationale, 1987, p. 117.

réduits alors que la guerre, la vraie, se joue sur le front de l'Est, contre les Russes, attaqués en juin 1941, lors de l'opération *Barbarossa*.

En mars 1942, Hitler expose pour la première fois le principe de fortifications du front de l'Ouest élaborées contre les attaques maritimes. Le fùhrer craint en effet un débarquement allié en France afin d'atténuer la pression exercée sur la Russie. Commence alors l'édification du « Mur de l'Atlantique », une imposante fortification composée de batteries côtières, de casemates, de canons, de bunkers, de barbelés et de mines qui, une fois achevée, s'étendra le long du littoral de l'Atlantique, du Danemark à la frontière franco-espagnole. L'aménagement du Mur progresse péniblement, sa structure impose un cadre rigide de défense, empêchant les troupes de fantassins d'exploiter le terrain en cas d'attaque. De plus, elle mobilise une grande quantité d'équipement.

La responsabilité de défendre le littoral incombe au feld-maréchal Gerd von Rundstedt, 67 ans, commandant en chef du front de l'Ouest et du groupe d'armées D entre mars 1942 et mars 1945. Il doit compter sur des troupes inexpérimentées et constamment réquisitionnées pour le front de l'Est. La pénurie de ressources le contraint à renoncer à l'édification d'une seconde ligne de défense à l'arrière du « Mur ». Bref, les fortifications en Normandie demeurent à l'état de cordon, renforcé de quelques nœuds, dépourvues de toute profondeur.

Alors que le débarquement se prépare du côté allié, Rundstedt dispose de divisions rassemblant des hommes venus de l'Est, des centres d'instruction et de remplacement et du personnel excédentaire de l'aviation. Ces hommes viennent de partout où des soldats, plus ou moins enthousiastes, étaient disponibles. La 15^e Armée et l'aile droite de la 7^e Armée occupent le littoral de la Manche, entre la Hollande et la péninsule de Cherbourg. Cinq divisions blindées *Panzer* rejoignent le nord de la France. En avril, la 12^e Division SS *Panzer*, formée de membres des Jeunesses hitlériennes et commandée par Kurt Meyer, est envoyée en Normandie, la division *Panzer Lehr* se trouve dans le triangle formé par Orléans, Chartes et Le Mans et la 21^e division *Panzer* est cantonnée dans la région de Caen⁴.

⁴ C. P. Stacey, *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960, p. 65.

Rundstedt dispose de 58 divisions de toutes catégories et onze en voie de formation ou de réorganisation. Les Allemands ignorent la date et le point exact de l'attaque à venir, bien qu'ils se doutent de la possibilité d'une attaque du côté du Pas-de-Calais, la partie française la plus rapprochée de l'Angleterre.

Le matin du 6 juin 1944, le choc principal de l'attaque alliée arrive sur trois divisions d'infanterie allemandes (352^e, 709^e et 716^e) dans une zone insuffisamment renforcée et dont les forces sont disséminées sur un territoire jugé peu favorable à des débarquements importants. La défense des plages normandes s'avère incomplète et discontinue. Des tranchées, des nids de mitrailleuses et des canons de 37 mm à 88 mm couvrent le secteur. Différents obstacles ainsi que des mines disposées à l'intérieur des terres, mais aucune sur les plages mêmes, complètent le système de défense. C'est toutefois le mortier de 8.1 cm qui occasionne le plus de pertes sur le front canadien⁵.

Demeuré en Angleterre jusqu'au débarquement de Normandie (opération *Overlord*), le Régiment de la Chaudière de Lévis, pour lequel combattent deux des auteurs étudiés, le soldat Émilien Dufresne et le capitaine Pierre Vallée, fait partie de la 8^e brigade de la 3^e division d'infanterie de l'Armée canadienne⁶. Le Queen's Own Rifles of Canada et le North Shore Regiment (Nouveau-Brunswick) complètent la brigade. Le Régiment de la Chaudière est le seul bataillon canadien-français à débarquer dans le secteur de *Juno Beach*, le 6 juin. Sa tâche consiste, avec la 3^e division d'infanterie et la 2^e brigade blindée, à établir une tête de pont sur une distance de cinq milles entre Courseulles-sur-Mer et Saint-Aubin, puis, en passant entre Bayeux et Caen, de pénétrer jusqu'à Carpiquet, situé à onze milles à l'intérieur des terres, où il se heurte les 7 et 8 juillet à la 12^e division SS *Panzer*. Entre le 7 juin et le 1^{er} octobre 1944, le régiment combat entre Colomby-sur-Thaon et Calais.

⁵ *Ibid*, p. 67.

⁶ Jacques Castonguay, Armand Ross et Michel Litalien, *Le régiment de la Chaudière (1869-2004)*, Lévis, Le Régiment de la Chaudière, 2005. Voir particulièrement les chapitres 12 à 16.

Arrivé en Normandie un mois exactement après le débarquement, le Régiment de Maisonneuve de Montréal, auquel appartiennent deux autres auteurs étudiés, soit le lieutenant Charly Forbes et l'aumônier Gérard Marchand, forme la 5^e brigade de la 2^e division d'infanterie. Le Black Watch of Canada, régiment pour lequel combat un autre auteur, Jean-Jules Richard, et le Calgary Highlanders complètent la brigade. Le Maisonneuve entre en action lors de l'opération *Atlantic* et de l'opération *Spring* dans la région d'Authie, de Vaucelles, de Fleury-sur-Orne et de Saint-André. Il prend ensuite part à l'opération *Totalize* menant de Caen à Falaise. Il combat notamment à Clair-Tizon et à Versainville. Il libère la ville de Rouen, le 30 août 1944.

Une seule unité d'artillerie de langue française figurait dans l'organigramme de l'Armée canadienne : le 4^e Régiment d'artillerie moyenne pour lequel servent le capitaine Pierre Sévigny et le lieutenant Jacques Gouin dont les témoignages sont ici étudiés. Intégré au 2^e groupe des troupes de la Première armée canadienne, le régiment arrive à Courseulles-sur-Mer le 9 juillet 1944. Il combat à Vaucelles, tout comme le Maisonneuve, lors de l'opération *Spring*, puis, auprès de la 10^e brigade de cavalerie blindée polonaise, il contribue à la fermeture de la poche de Falaise, lors de l'opération *Totalize*. Il participe ensuite à la prise de Boulogne et de Calais.

Quant au Régiment des Fusiliers Mont-Royal pour lequel nous ne disposons d'aucun témoignage pour cette campagne, mentionnons qu'il appartient à la 6^e brigade de la 2^e division d'infanterie et qu'il participe à la campagne de Normandie, à Beauvoir et à Troteval. Il libère symboliquement la ville de Dieppe, le 1^{er} septembre 1944, soit près de deux ans après le raid meurtrier, puis il se dirige vers la Belgique. Enfin, un mot sur le Royal 22^e Régiment pour lequel nous ne disposons d'aucun témoignage. Ce régiment a essentiellement servi en Italie entre juillet 1943 et mars 1945. Sa contribution se limite à la campagne de Hollande.

En Normandie, les combats se déroulent au milieu de la population civile durement éprouvée. Les troupes canadiennes progressent difficilement. Elles demeurent parfois sur place ou elles reculent avant de reprendre leur avancée. Une fois la Seine franchie à compter

du 26 août, les Canadiens avancent rapidement vers la Belgique et la Hollande dans une poursuite engagée contre les Allemands qui refluent péniblement vers l'est, entre la Seine et la Loire. Des villes en ruines voient l'arrivée des Canadiens. Le Havre, un point fort du « Mur de l'Atlantique » où sont retranchés 11 000 Allemands, représente un élément capital pour la logistique alliée qui doit se déployer dans la région. Son port est libéré le 12 septembre (opération *Astoria*). Les bombardements ont détruit la ville à 90% et fait plus de 5000 victimes parmi les civils. Le 22, Boulogne est libéré, puis huit jours plus tard, c'est au tour de Calais de réserver un accueil enthousiaste aux Canadiens. Les Anglo-Canadiens peuvent ensuite partir vers l'Escaut.

Au terme de la campagne de Normandie à la fin septembre 1944, l'effectif combattant allemand se trouve largement entamé. C'est un désastre par rapport aux pertes alliées subies pour la même période⁷. L'historiographie militaire canadienne s'entend sur l'âpreté des combats s'y étant déroulé :

Le soldat allemand, tout comme le commandant en campagne qui le dirigeait, se révélèrent, comme si souvent auparavant, d'excellents praticiens de leur métier. Le combattant allemand se montra courageux, tenace et habile. Il fut parfois fanatique et, à l'occasion, se conduisit comme un voyou brutal; mais il fut presque toujours un adversaire formidable, se tirant d'affaires même dans des conditions aussi désavantageuses que l'étaient assurément celles de Normandie.⁸

2.2. La campagne de Belgique

La victoire en Normandie ne signifie pas pour autant la fin de la campagne en Europe de l'Ouest. La 1^{ère} armée canadienne, commandée par le général H. D. G. Crerar, devient opérationnelle le 31 juillet 1944. Elle compose l'aile gauche du dispositif allié. Les régiments

⁷ C. P. Stacey, *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, op. cit., p. 285-286.

⁸ *Ibid*, p. 289. Voir aussi R. H. Roy, *Débarquement et offensive des Canadiens en Normandie*, Saint-Laurent, Éditions du Trécaré, 1986, p. 426-427 ainsi que Terry Copp., *Fields of fire, The Canadians in Normandy*, op. cit., p. 255-267.

canadiens-français participent à la poursuite de l'ennemi le long des ports de la Manche et de la Mer du Nord jusqu'au mois de septembre. La conquête de ces ports a pour objectif de faciliter le ravitaillement des troupes alliées. Le 6 septembre, les premiers soldats canadiens arrivent à la frontière franco-belge. La progression s'avère rapide et la résistance allemande plutôt limitée. Jacques Gouin dans une lettre datée du 10 septembre 1944 note : « Nous poursuivons un ennemi épuisé, nu-pieds et démoralisé »⁹. Cependant, les Allemands concentrent leurs forces dans la « poche de Breskens ». Le Régiment de Maisonneuve arrive à Anvers le 18 septembre 1944. Il attaque Brecht avec le Black Watch. La ville est libérée le 1^{er} octobre. À la fin septembre, les Alliés ont libéré la côte et détruit nombre de rampes servant au lancement des bombes volantes V-1. Les troupes canadiennes doivent ensuite participer à l'ouverture du port d'Anvers relié à la mer par un estuaire dont les abords, y compris l'île de Walcheren, se trouvent sous contrôle allemand.

2.3. La campagne de Hollande

Les Allemands attendent les Alliés autour de l'Escaut. Les unités SS fanatisées se montrent déterminées à mener la lutte avec le courage du désespoir, et ce jusqu'à l'effondrement final. Par contre, les unités de la Wehrmacht, composées de soldats trouvés un peu partout, notamment des prisonniers de guerre venus des pays conquis à l'Est, présentent des troupes souvent résignées dont la loyauté s'avère parfois douteuse.

Le Régiment de Maisonneuve participe à l'opération *Vitality* en octobre 1944. Celle-ci vise à occuper la région au nord d'Anvers et à progresser vers le Beveland-Sud. La progression vers l'objectif est arrêtée à quelques kilomètres de Woensdrecht qui commande l'entrée dans le Beveland-Sud. Le Maisonneuve s'enlise dans les polders inondés et essuie le feu nourri de l'ennemi, mais les Canadiens libèrent Woensdrecht après dix jours de difficiles combats. Pendant ce temps, le Régiment de la Chaudière contribue au nettoyage de la « poche de Breskens » à compter du 6 octobre (opération *Switchback*). Les Canadiens doivent

⁹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, p. 232-233 (lettre du 10/09/44).

effectuer des opérations amphibies sans compter sur le soutien des blindés qui s'embourberaient fatalement. Finalement, Breskens tombe le 22 octobre, ouvrant le chemin du Beveland-Sud aux Canadiens : « La prise de Breskens [est] beaucoup plus longue et difficile que ne l'avait prévu le haut commandement allié, car les troupes allemandes [opposent] une farouche résistance aux Canadiens »¹⁰.

Après Woensdrecht, les fantassins du Maisonneuve, du Black Watch et du Calgary Highlanders (5^e brigade) montent à l'assaut de la longue bande de terre menant à l'île de Walcheren (opération *Infatuate*). L'affrontement débute le 31 octobre, dans la boue et la pluie. L'île commande l'embouchure de l'Escaut, c'est-à-dire l'accès au port d'Anvers jugé indispensable pour assurer le ravitaillement des troupes alliées. Elle est libérée le 8 novembre au terme de terribles combats. Ceux menés autour de Breskens et de Walcheren constituent l'essentiel de la Bataille de l'Escaut. Les abords du canal maintenant libérés, les premiers convois alliés arrivent au port d'Anvers à la fin du mois de novembre, ce qui accélère la libération de la Belgique jusqu'à la Meuse.

Une fois terminé l'éprouvant épisode de Walcheren, le Maisonneuve entreprend l'hiver sur la Meuse, près de Nimègue. Entre le 12 novembre 1944 et le 8 février 1945, le Régiment de la Chaudière se rend dans le saillant de Nimègue où il combat avec le 4^e Régiment d'artillerie moyenne. Les troupes sont épuisées et décimées. Les lourdes pertes encourues durant les combats de l'automne trouvent un écho au Canada. En novembre, le Premier ministre W. L. M. King se voit contraint d'imposer la conscription pour le service outre-mer, ce qu'il ne s'était pas encore résolu à faire depuis le début du conflit. Résultat, plus de 12 000 conscrits pour la défense du territoire national sont envoyés en Angleterre. De ce nombre, 2643 prennent part aux combats et 69 périssent sur le champ de bataille. C'est bien peu sur 42 042 pertes canadiennes enregistrées pour toute la durée de la guerre¹¹.

¹⁰ Serge Jaumain, « La présence des soldats canadiens en Belgique », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.). « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 90.

¹¹ Serge Bernier, *Le patrimoine militaire canadien, D'hier à aujourd'hui (1872-2000)*, Montréal, Art Global, 2000, p. 174.

2.4. La route vers l'Allemagne

L'hiver passé sur la Meuse permet de former une ligne de défense et de préparer les troupes à l'attaque qui repoussera les Allemands au-delà du Rhin. L'essence même de la guerre allait changer à partir du moment où les Allemands subissent l'attaque chez eux. Depuis la Normandie, l'ennemi avait retraité après une résistance raisonnable. Maintenant, il allait lutter pour défendre ses derniers retranchements.

Entre février et mars 1945, alors que les Russes se rapprochent de Berlin, la 1^{ère} Armée canadienne reçoit le mandat d'ouvrir le passage entre la Meuse et le Rhin en prenant la forêt de pins de la Reichswald, en perçant la ligne Siegfried, puis en défonçant les lignes de défense de la Hochwald. C'est la Bataille de la Rhénanie. Le Maisonneuve et le Régiment de la Chaudière prennent part à l'opération *Véritable*, entre le 8 au 21 février 1945, et à l'opération *Blockbuster* se déroulant dans la forêt de la Hochwald entre le 22 février et le 10 mars. Le Maisonneuve rejoint la région de Wyler et de Denheuvel en Hollande avant de se diriger vers Calcar, son premier objectif en territoire allemand. Sous la pression des troupes canadiennes, la ligne Siegfried tombe le 21 février 1945. Le 4^e Régiment d'artillerie moyenne prend aussi le chemin vers la victoire, en passant entre autres, par Clèves.

L'avancée sur des terres souvent inondées par l'ennemi se fait péniblement à cause du froid, de la neige, de la boue et des pluies diluviennes. À la mi-mars, une fois nettoyée la forêt de la Hochwald, les Canadiens contraignent les Allemands à se retrancher sur la rive gauche du Rhin, dernière ligne de défense significative pour l'armée allemande en Europe de l'Ouest. Les Canadiens traversent le Rhin en mars. La guerre s'essouffle, car les Allemands manquent d'hommes et de matériel pendant que leurs lignes de défense cèdent sous la pression des Alliés. Le mandat des Canadiens est de libérer la Hollande, de nettoyer les côtes allemandes jusqu'à Oldenbourg et d'ouvrir la route au ravitaillement au nord du Rhin. Le 12 avril, les Canadiens prennent Arnhem et le 16, Groningen. Le 4 mai 1945, les armes se taisent en Hollande et dans le nord-ouest de l'Allemagne. L'Allemagne signe sa reddition

sans condition le 7 mai. La guerre ayant définitivement pris fin en Europe de l'Ouest, le nazisme est éradiqué. Ainsi s'exprime Jacques Gouin dans une lettre datée du 17 mai 1945 :

Il me semble qu'il est irréel de se sentir si heureux, délivré des inquiétudes incessantes, et à l'épreuve du danger qui nous menaçait toujours impitoyablement pendant la guerre. Eh! Bien oui, il est donc vrai que c'est de l'histoire tout cela, et qu'il n'y a plus d'avions, ni de bombes volantes, ni d'obus, ni rien de tout ce bazar infernal qui a fait frémir l'univers pendant cinq ans. Il est naturel que nous nous réjouissons, car nous avons donné notre part de sacrifices.¹²

L'occupation de l'Allemagne doit consolider la victoire alliée. Son territoire est découpé en quatre zones d'occupation, l'une russe, l'autre britannique, l'une française et une américaine. Pour des raisons politiques et par nécessité opérationnelle, les Canadiens prennent part à l'occupation. L'historienne Edwige Munn rappelle qu'en mai 1945 :

le quartier-général de la 1^{ère} Armée canadienne crée donc une nouvelle 3^e division d'infanterie qui prendra officiellement le nom de 3^e division des troupes d'occupation canadiennes. Commandée par le général Christopher Vokes, la 3^e division compte, au moment de sa formation 16 983 soldats et sous-officiers et 853 officiers. L'effectif comprendra jusqu'à 22 000 hommes en octobre 1945. La division se compose principalement de volontaires tirés de l'armée canadienne outre-mer et de soldats dont le rapatriement n'est pas prioritaire. Elle est constituée d'unités issues de différents régiments parmi lesquels l'un est canadien-français : le Régiment de la Chaudière.¹³

La tâche de la 3^e division s'avère lourde. Elle doit contribuer au démantèlement de l'armée allemande et prendre part à la recherche et à l'arrestation de criminels de guerre. Elle doit aussi protéger et évacuer les prisonniers de guerre alliés, aider les déplacés, contrôler les services d'information et instaurer des mesures concrètes pour prévenir les épidémies et la famine. La politique de non-fraternisation avec l'Allemand plus ou moins respectée est

¹² Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 313 (lettre du 17/05/45).

¹³ Edwige Munn, « Les troupes d'occupation canadiennes en Allemagne (juillet 1945-juin 1946) », in « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », op. cit., p. 49.

révoquée en juillet 1945. En juin 1946, les Canadiens sont remplacés par les Britanniques de la 52^e division et quittent la zone d'occupation.

Au terme de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest en mai 1945, les pertes du Régiment de la Chaudière s'élèvent à 212 tués et à 793 blessés¹⁴, celles du Maisonneuve se chiffrent à 214 hommes et il compte au total 778 blessés. Quant au 4^e Régiment d'artillerie moyenne, il a enregistré 36 tués et 93 blessés.

Pour mieux connaître la participation des Canadiens français à la campagne de Normandie, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne ainsi que la vie sur le champ de bataille, on dispose d'un recueil de lettres, de cinq récits et de deux romans de guerre centrés sur les combats menés au front. Ces textes sont l'œuvre d'engagés volontaires, du soldat au capitaine. Ils relatent l'expérience du front au sein de l'infanterie et de l'artillerie. Aucun ne traite de l'aviation ou de la marine. Deux auteurs ont été blessés, deux autres ont été faits prisonniers. Un autre présente le point de vue d'un aumônier et un auteur a servi dans un régiment anglophone.

2.5. Les récits de guerre

Les récits de guerre constituent la catégorie la plus abondante du corpus. Écrits de mémoire ou à partir de lettres fragmentaires et de notes éparses, l'auteur y présente son parcours militaire, des anecdotes et, parfois, une critique de la guerre vue de l'intérieur. Les dates n'occupent pas nécessairement une fonction déterminante : elles sont parfois évoquées par des formulations vagues ou tout simplement omises. Cette liberté prise avec la chronologie, souvent pour compenser les trous de mémoire conséquence d'une composition tardive, peut rendre difficile la vérification des propos. Sans remettre en cause la bonne foi de l'auteur, il faut vérifier la chronologie à l'aide de l'historiographie militaire. Le besoin de justifier leur engagement dans une guerre impopulaire au Canada français et de soigner leur

¹⁴ Ces chiffres sont tirés de Jean-Yves Gravel, « Le Québec militaire (1939-1945) », in *Le Québec et la guerre*, Montréal, Boréal, coll. « Études d'histoire du Québec », no 7, 1974, p. 92.

image a peut-être incité les auteurs à recourir, volontairement ou non, à des mythes répondant au « besoin d'investir l'expérience de la guerre d'un sens supérieur, de trouver une justification aux sacrifices et aux pertes, surtout chez les anciens combattants déchirés entre leurs souvenirs d'horreur et de gloire »¹⁵. Aux mythes s'ajoute ce que Paul Fussell appelle la « pulsion de silence »¹⁶. Pour bien des combattants, la violence infligée constitue un lieu d'occultation, un tabou. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker pensent que bien des combattants ayant pris la plume ont souligné la brutalité anonyme et aveugle du champ de bataille tout en passant sous silence la violence infligée, l'évocation de la peur, les dégâts psychiques et la réadaptation à la vie civile. Ces éléments constituent de réelles sources de culpabilité¹⁷.

On dispose de cinq récits de guerre évoquant la campagne. Quatre d'entre eux concernent des régiments d'infanterie (Régiment de la Chaudière et Régiment de Maisonneuve) et un seul se rapporte au 4^e Régiment d'artillerie moyenne. Les témoignages du soldat Émilien Dufresne¹⁸ et du capitaine Pierre Vallée¹⁹, publiés à plus de 40 ans d'intervalle, relatent des parcours semblables : leurs auteurs ont tous deux participé au débarquement de Normandie le 6 juin 1944 avec le Régiment de la Chaudière et ils ont été faits prisonniers peu après.

Originaire de Pointe-à-la-Frégate, un village gaspésien, Émilien Dufresne a 18 ans et pratique le métier de bûcheron lorsqu'il s'enrôle le 26 juillet 1941 pour tromper l'ennui, la monotonie et parce que « j'ai toujours été assez volontaire pour des actions téméraires. Je suis jeune, en santé, avec toujours le goût d'être en avant et de bouger. Je me dis que j'irai

¹⁵ George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999, p. 10.

¹⁶ Paul Fussell, *À la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, (1989), coll. « Point Seuil Histoire », 2003, p. 186.

¹⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 53.

¹⁸ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Sillery, Septentrion, 2003.

¹⁹ Pierre Vallée, *Prisonnier à l'oflag 79*, Éditions de l'homme, Montréal, 1964.

combattre les Allemands puisque, si on les laisse faire, allons savoir ce qu'il adviendra de nous autres »²⁰. Il passe par Valcartier et le camp 55 de Rimouski. Du régiment des Voltigeurs de Québec, il est transféré au Régiment de la Chaudière. En avril 1942, il quitte Halifax pour l'Angleterre où il poursuit son entraînement et devient l'aide de camp du major Guy Savoie (régiment de la Chaudière), tué le 1^{er} novembre 1943 à Bournemouth lors d'un bombardement²¹.

Au début de 1944, le soldat Dufresne, matricule E-42446²², continue l'entraînement intensif à Southampton où l'on commence à parler de débarquement. Il participe au débarquement comme fantassin du peloton huit de la compagnie A du Régiment de la Chaudière. Il arrive sain et sauf à Bernières-sur-Mer, mais autour de minuit, les combats reprennent. Dufresne est capturé par une patrouille allemande vers deux heures du matin. S'ensuit une dizaine de mois de captivité en Allemagne où il est notamment utilisé comme main d'œuvre dans une usine de fabrication de sucre dans la ville de Malch. Il est libéré le 10 avril 1945 dans la région de Hanovre au terme d'une quarantaine de jours de marche. Il revient au Canada via l'Angleterre et New York. Il devient menuisier et demeure encore en Gaspésie.

Le récit de Dufresne, intitulé *Calepin d'espoir*, évoque la réaction de ses parents à la suite de son enrôlement, l'entraînement au Canada, les permissions, la traversée, l'adaptation à la vie en Angleterre, les préparatifs menant au débarquement de Normandie, son débarquement ainsi que les mois de captivité, la libération et le retour à la maison. L'auteur, qui livre ses sentiments et impressions avec clarté, a été secondé de sa fille, Danielle, qui a retravaillé le manuscrit de son père, âgé de 77 ans au moment de l'écriture. Celle-ci explique dans l'*Avant-propos* que son père a longtemps choisi de se murer dans le silence avant de coucher ses souvenirs sur papier à compter de 1998, inspiré de quelques notes prises durant la

²⁰ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, op. cit., p. 40.

²¹ D'après Jacques Castonguay, Armand Ross et Michel Litalien, *Le régiment de la Chaudière*, op. cit., p. 631.

²² Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, op. cit., p. 53.

guerre. Cet acte de mémoire, Émilien Dufresne l'a fait pour enrichir le patrimoine familial et il le dédie « à la jeune génération pour le donner le goût, la motivation d'apprendre l'histoire de leur pays [...]. D'apprendre aussi l'histoire de leurs grands-parents, afin de conserver ces souvenirs, parfois dramatiques, comme des messages d'espoir pour leur avenir »²³.

Le récit de Pierre Vallée *Prisonnier à l'Oflag 79* a été publié en 1964²⁴. Son auteur a vu le jour à Québec, le 11 juin 1916. Au terme d'études classiques menées au Séminaire de Québec, il obtient son baccalauréat ès arts en 1942. Il intègre le Corps École d'Officiers canadiens de l'Université Laval, puis les Voltigeurs de Québec où il devient officier. Il s'enrôle dans l'armée active avec le Régiment de la Chaudière en 1940. Avec le grade de capitaine, il participe au débarquement en qualité de commandant en second de la compagnie A. Il est capturé la nuit suivante, puis amené à Caen, à Paris, à Châlons-sur-Marne et à Reims. Au terme d'un éprouvant voyage de cinq jours, il arrive enfin à l'oflag 79, un camp d'officiers prisonniers situé près de Braunschweig, en Allemagne. Libéré en juin 1945, il est immédiatement démobilisé à son retour au pays. Il entame des études de droit à l'Université Laval. Il est reçu au barreau trois ans plus tard. En 1949, il participe à la Commission des Nations unies pour l'Inde et le Pakistan. Il séjourne cinq mois en Inde et au Cachemire. À son retour, il est nommé avocat à la Cour municipale de la ville de Québec, fonction qu'il occupe jusqu'en 1978. On ne sait s'il est encore vivant.

Vallée a reconstitué de mémoire son témoignage une vingtaine d'années après les événements relatés. Divisé en sept chapitres, le récit évoque le débarquement, la capture, le voyage à travers la France et l'Allemagne ainsi que la vie à l'oflag 79. La grande objectivité émanant du récit mise de l'avant au nom de la vérité laisse le lecteur un peu froid. Ce témoignage s'avère intéressant en ce qui a trait aux conditions de vie des prisonniers de guerre ayant subi la détention dans les oflag, ces camps destinés aux officiers alliés capturés.

²³ *Ibid*, p. 136.

²⁴ Pour une présentation du récit, voir Aurélien Boivin, « Prisonnier à l'oflag 79 », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome IV, Montréal, Fides, 1983, p. 789-790.

Pour cette étude, nous avons uniquement consulté le chapitre consacré au débarquement et celui traitant du peuple allemand.

Deux récits d'auteurs proviennent de membres d'un autre régiment d'infanterie, le Régiment de Maisonneuve. Il s'agit de l'autobiographie du lieutenant-colonel honoraire Charly Forbes et de celui de Gérard Marchand, aumônier du régiment entre 1943 et 1945. Le premier offre le point de vue d'un commandant de peloton et l'autre, fait assez rare au Québec, celui d'un religieux²⁵.

D'origine écossaise et bilingue, Jean-Charles (Charly) Forbes voit le jour à Matane le 19 mars 1921. Après des études secondaires en anglais au *Victoriaville Commercial College* de 1937 à 1940, il entame en septembre 1940 sa formation militaire au Collège militaire de Kingston avec la ferme intention de devenir aviateur et de participer à la guerre²⁶. Ayant finalement choisi l'artillerie, il se rend au camp Borden au printemps 1941, puis il s'engage comme volontaire avec le grade de lieutenant en septembre sous le matricule ZE-3307. Il suit la formation de trois mois avec l'artillerie à Brockville et à Petawawa, puis il se porte volontaire pour l'école de Vernon en Colombie-Britannique où l'on enseigne le *battle drill*, une formule inédite de combat venue d'Angleterre. Passionné par ce qu'il a vu, il demande aussitôt son transfert à l'infanterie. Il enseigne cette nouvelle forme de guerre de mouvement à Brockville, puis à Valcartier.

Le 2 décembre 1942, il quitte le Canada pour Liverpool (Angleterre), qu'il rejoint le 8 janvier 1943. Du camp canadien de Whitley destiné à héberger et à former les militaires canadiens en attente de partir au front, il joint le Régiment de Maisonneuve à Brighton. Le régiment arrive en Normandie le 6 juillet 1944. Forbes, en qualité de lieutenant, commande le peloton 18 de la compagnie D. Après l'opération *Totalize*, Forbes combat dans le nord de la

²⁵ À ce titre, il faut aussi souligner le journal d'Alphonse-Claude Laboissière, aumônier du Royal 22^e Régiment pendant plusieurs mois de la campagne d'Italie, *Journal d'un aumônier militaire canadien 1939-1945*, Montréal, Éditions franciscaines, 1948.

²⁶ Charly Forbes, *Fantassin, Pour mon pays, la gloire et ... des prunes*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 92-95.

France, à Bourbourg et à Bergues notamment, et il connaît à Spycker, le 15 septembre 1944, une éprouvante patrouille dont il sort indemne. Ensuite, il traverse la Belgique jusqu'en Hollande où il participe, avec son régiment venu appuyer le Calgary Highlander, à l'assaut de l'île de Walcheren. Blessé à l'œil par un éclat d'obus de 120 mm tombé près de sa jeep dans le secteur de Groesbeek en Hollande quelque temps après l'épisode de Walcheren, il séjourne à Gand dans un hôpital canadien, puis en Angleterre. Il y subit une chirurgie plastique en janvier 1945. Pour Forbes, la guerre est terminée. Il retrouve sa famille à Lévis le 14 août. Il quitte le service militaire pour se consacrer au commerce de bois de son père et il se marie en septembre 1945. À la suite de la faillite du moulin personnel, il joint les rangs du R22^eR dont on veut faire un bataillon de parachutistes en plus d'être une unité de combat. En février 1950, il quitte le Canada pour participer à la guerre de Corée (1950-1953). Nommé lieutenant-colonel honoraire du Régiment de Maisonneuve en 1985, Forbes habite toujours Saint-Ferréol-les-Neiges, près de Québec.

Charly Forbes a 70 ans lorsqu'il entreprend l'écriture de son récit intitulé *Fantassin pour mon pays, la gloire et... des prunes*, publié l'année du 50^e anniversaire du débarquement de Normandie. L'ouvrage est dédié aux ancêtres familiaux et à leurs descendants. L'auteur dédie la partie sur les armées « aux jeunes officiers et aux soldats qui font la guerre sans l'avoir déclarée ». Son témoignage s'avère éclairant sur la vie au Collège militaire de Kingston et dans les camps de Brockville, de Petawawa et de Valcartier. Il évoque avec détails la traversée en Angleterre, puis, en huit chapitres, sa campagne de libération de l'Europe de l'Ouest. Il décrit avec précision les combats auxquels il a participé, en insistant sur les conditions de vie quotidienne au front et ses sentiments de soldat présent sur le champ de bataille. Enfin, le récit développe largement la question de la réadaptation à la vie civile, ce qui est peu fréquent dans les témoignages de combattants.

L'aumônier Gérard Marchand, relate aussi sa campagne de libération de l'Europe de l'Ouest dans *Le Régiment de Maisonneuve vers la victoire (1944-1945)*²⁷ paru 14 ans avant l'ouvrage de Forbes. Marchand est né à Québec en 1904. Entre 1938 et 1940, il est aumônier

²⁷ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire (1944-45)*, Montréal, Les Presses Libres, 1980.

au Régiment de Montmagny basé à Valcartier durant l'été, puis celui du centre d'entraînement de l'Armée canadienne numéro 54 situé à Montmagny. Il intègre l'Armée canadienne en octobre 1940 « par goût de l'aventure et du risque avec la volonté ferme d'aider les siens où qu'ils soient »²⁸. En août 1942, il accompagne le régiment de Montmagny à Débert en Nouvelle-Écosse, puis il devient l'aumônier du régiment des Voltigeurs de Québec avec lequel il s'embarque en juillet 1943 pour Glasgow, en Écosse, à bord du paquebot *Queen Elisabeth*. À la fin du mois d'août, le Régiment des Voltigeurs est démembré. Plusieurs de ses membres vont rejoindre le R22^eR qui combat en Italie. Marchand rentre au camp canadien de Whitley en Angleterre, puis il rejoint le Régiment de Maisonneuve le 18 septembre 1943 à titre d'aumônier. Il suit le débarquement de Normandie du 6 juin depuis Folkstone, dans le sud-est de l'Angleterre où la 2^e division d'infanterie canadienne dont fait partie le Maisonneuve demeure stationnée. Il atteint Courseulles-sur-Mer un mois plus tard avec le Maisonneuve qu'il accompagne à travers l'Europe de l'Ouest. Ses actions lui valent le titre de membre de l'Ordre de l'Empire britannique. Revenu au Canada le 27 novembre 1945, il est démobilisé le 19 mars 1946 et reprend son ministère à Québec à titre de vicaire de la paroisse Saint-François-d'Assise et de curé fondateur de la paroisse Saint-Albert-le-Grand à Québec où il est demeuré pendant 27 ans, soit jusqu'à sa retraite en 1973. Marchand consacre une partie des sept dernières années de sa vie à la rédaction de son récit dont il ne verra pas la publication, puisqu'il s'éteint en 1980, une semaine après avoir remis le manuscrit final à l'éditeur.

Le récit de Marchand est préfacé par Monseigneur Charles Beaudry, aumônier des Fusiliers Mont-Royal, puis responsable des aumôniers de la 2^e division du corps d'infanterie canadien durant la guerre. Il est aussi précédé d'un bref témoignage de Charly Forbes qui a bien connu Marchand. Dans son *Avant-propos*, l'aumônier présente son livre comme « un récit, un témoignage authentique, souvent un document »²⁹ reposant sur des recherches historiques et sur quelque 1000 lettres écrites à sa famille et de photos prises entre août 1943 et juillet 1945. Que Marchand ait utilisé des lettres rédigées du temps de la guerre et qu'il ait

²⁸ *Ibid*, p. 17.

²⁹ *Ibid*, p. 14.

effectué des recherches confère fiabilité et précision à son récit, l'apparentant presque au journal, et cela malgré les 35 ans séparant les faits de leur mise en écriture. Il offre, pour une rare fois, le point de vue d'un religieux sous le feu. L'aumônier fait le récit de ce qu'il a vu, entendu et fait, dans les bons comme dans les mauvais jours, en rappelant les péripéties, trop vite oubliées insiste-t-il, vécus par les soldats du Maisonneuve en sol européen. Il veut par ailleurs éclairer les lecteurs sur le rôle de l'aumônier militaire à la guerre en consacrant plusieurs passages aux services religieux sur le champ de bataille, au moral des troupes et au rôle de l'aumônier auprès des victimes des combats. Un seul bémol à cet ouvrage : les trop nombreuses coquilles (*Pas-de-Callais*, *Fürher* au lieu de *Führer*; forêt de *Lalonde* plutôt que la *Londe*; île *Walkeren* ou *Waleheren* plutôt que *Walcheren*, forêt de la *Hockwald*, plutôt que *Hochwald*, etc.).

Il reste à présenter le récit de l'artilleur, Pierre Sévigny. Né à Québec le 12 septembre 1917, Pierre Sévigny était le fils d'Albert Sévigny, Juge en chef de la cour Supérieure de la Province de Québec, député conservateur à la Chambre des communes et membre du cabinet de guerre du Premier ministre Robert Borden en 1917. Les archives de Radio-Canada indiquent qu'à 22 ans, il s' enrôle dans l'armée en aspirant devenir pilote de chasse³⁰. Comme sa santé ne le lui permet pas, il se tourne vers la marine, mais le mal de mer le fait trop souffrir. Il penche alors vers l'artillerie. Après une formation d'officier à Brockville et à Petawawa, il est promu capitaine dans le 4^e Régiment d'artillerie moyenne. Le régiment arrive à Courseulles-sur-Mer, le 9 juillet 1944. Après les premiers combats près de Caen, de Louvigny et de Fleury-sur-Orne, Sévigny s'illustre lors des combats menés du 18 au 22 août 1944 sur les positions polonaises de la Côte 262 (Maczuga) à Coudehard-Mont-Ormel, en Normandie. L'objectif de la mission était de bloquer les deux routes de retraite à la 7^e armée allemande afin de resserrer l'étau sur cette dernière dans ce qui allait devenir la poche de Falaise. Après la Belgique et la Hollande, la guerre de Sévigny prend un virage tragique : il est grièvement blessé par des dizaines de shrapnells alors qu'il roule en Jeep sur le chemin de Clèves en Allemagne, le 24 février 1945. Cette blessure lui vaut l'amputation de sa jambe

³⁰ Site de Radio-Canada <http://archives.cbc.ca/IDC-0-17-1250-6933-10/politique_economie/souvenir_sevigny/> (vérification: 30 novembre 2006).

gauche. Pour ses faits d'armes, Pierre Sévigny reçoit le 4 avril 1945 la Croix d'Argent de l'Ordre Militaire Polonais *Virtuti Militari*, l'équivalent de la Croix Victoria britannique, avec la mention suivante :

Le capitaine Pierre Sévigny, officier observateur du 4^e Régiment d'artillerie moyenne, attaché aux escadrons de reconnaissance de la 10^e brigade de cavalerie blindée dirigea le tir de barrage de son régiment avec un courage admirable. Sans tenir compte de la cible qu'il offrait à l'ennemi sur la colline 262 appelée « Maczuga », c'est-à-dire « La masse », le capitaine Sévigny continua quand même à diriger par sans-fil le tir de son régiment. Il servait alors dans le secteur le plus exposé du front. Le capitaine Sévigny détruisit les formations de tanks allemands qui attaquaient cette colline 262 en communiquant ses ordres de feu à ses commandants de batteries de canons 5.5 alors que lui-même n'était qu'à 300 mètres des Panzers, soit la position exacte de l'ennemi. Le capitaine Sévigny, par son courage, sa bravoure et sa valeur militaire, est considéré comme l'un des principaux défenseurs de la colline « Maczuga». ³¹

Il revient du front avec le grade de lieutenant-colonel et il sera honoré de la Croix de guerre de France et de Belgique. Après sa carrière militaire, Sévigny devient candidat conservateur dans le comté des Iles-de-la-Madeleine en 1949, mais il est défait tout comme en 1957³². Il se porte à nouveau candidat conservateur à l'élection fédérale de 1958, cette fois dans la circonscription de Longueuil-Pierre-Boucher. Il est élu alors que le conservateur John Diefenbaker prend le pouvoir à Ottawa. Nommé vice-président de la Chambre des Communes en mai 1958, il devient ministre associé à la Défense en août 1959. Il démissionne en février 1963 à la suite d'un désaccord avec Diefenbaker sur les questions d'armes nucléaires et il est défait lors de l'élection générale tenue la même année. Il retourne à des fonctions d'administrateur d'entreprises privées et il publie ses mémoires politiques sous le titre *Le Grand jeu de la politique* (Éditions du Jour, 1965). En 1966, en pleine guerre froide, éclate l'affaire Gerda Munsiger, un scandale politico-sexuel auquel son nom est mêlé. Sévigny aurait fréquenté cette prostituée est-allemande et espionne soviétique vivant au Canada depuis 1958. La réputation de Sévigny est ternie, bien qu'une commission royale

³¹ Jacques Gouin, *Par la bouche de nos canons, Histoire du 4^e régiment d'artillerie moyenne/4th Canadian Medium Regt (1941-1945)*, Hull, Gasparo, 1970, p. 169.

³² Yvan Lamonde, *Je me souviens, La littérature personnelle au Québec, op. cit.*, p. 235.

d'enquête n'ait pu établir qu'il avait confié des secrets d'état à l'espionne. Un an après le scandale, il devient professeur de finances à l'Université Concordia où il enseigne jusqu'à son décès, le 20 mars 2004 à Montréal, à l'âge de 86 ans.

Après son retour du front le 16 avril 1945, alors qu'il poursuit sa convalescence à la suite de son amputation, Sévigny rédige ses souvenirs de guerre. Intitulés *Face à l'ennemi*, ils paraissent initialement en feuilleton dans le journal *La Presse*, puis en livre aux Éditions Beauchemin en 1946. Peu de temps après la commémoration du 50^e anniversaire de la bataille de la Côte 262, le livre est réédité dans une version revue et corrigée par l'auteur³³. Ce récit, dédié « à ceux et celles qui, comme moi, ont la passion de la liberté », a été couronné par le prix Ferrières de l'Académie française le 14 décembre 1950 avec la citation suivante :

Le prix Ferrières rend hommage à M. Pierre Sévigny qui, venu en 1940 du Canada, sa terre natale –où sa famille a un important rôle officiel- pour défendre, sur le sol de France, la liberté du monde, y a combattu vaillamment et en est reparti avec une double mutilation. Dans un livre fort émouvant, intitulé *Face à l'ennemi*, il nous dit les impressions ressenties parmi les paysages français, auprès de nos soldats en action dans la bataille. Il nous raconte sobrement ce qu'il a fait et, avec une plus généreuse abondance, ce qu'il a vu faire.³⁴

Le témoignage de Sévigny, bien que possédant quelques imprécisions au niveau des dates, fait état des paysages désolés de la Normandie en flammes, de la débâcle de l'armée allemande en Belgique, de la vie militaire quotidienne en Hollande et des âpres combats menés en Allemagne. Tout en relatant son parcours et sa fonction d'officier observateur avancé au fil des batailles, il s'attarde sur le sort des civils des pays libérés et de l'Allemagne occupée, sur les réceptions organisées en l'honneur des libérateurs, les dégâts matériels causés par les bombardements et surtout, il souligne la peur qu'il a éprouvée et la bravoure des soldats canadiens face aux SS.

³³ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, [1946], Saint-Lambert, Éditions Sedes, 1995.

³⁴ *Ibid*, p. 6.

2.6. Les romans de guerre

La thématique de la guerre vue de l'intérieur par des auteurs québécois francophones ayant combattu lors de la Seconde Guerre mondiale occupe une place très marginale dans la littérature québécoise. En fait, seuls Jean-Jules Richard et Jean Vaillancourt l'abordent spécifiquement alors que Bertrand Vac en fait la toile de fond de son roman mentionné au chapitre précédent. Ces trois œuvres représentent 1.26% de la production romanesque québécoise francophone entre 1945 et 1960, rappelle l'historienne Béatrice Richard³⁵. Et tous les trois évoquent la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest.

Les romans de guerre *Les Canadiens errants*³⁶ de Jean Vaillancourt et *Neuf jours de haine*³⁷ de Jean-Jules Richard se déroulent presque exclusivement sur la ligne de feu. Ils traitent aussi des répercussions de la guerre moderne sur la conscience des combattants. Ces romans réalistes ont pour noyau fictionnel l'univers militaire librement inspiré des souvenirs de guerre de leurs auteurs. Des lieux (Normandie, l'île de Walcheren, les Ardennes, la ligne Siegfried, etc.), des personnages de la campagne (H.D.G. Crerar, Montgomery, von Kluge, von Runstedt, Hitler, etc.) ainsi que des unités canadiennes (le régiment des Calgary Highlanders dans *Les Canadiens errants*, par exemple) y sont mentionnés, ce qui contribue à situer le contexte historique du récit. Présentant le point de vue de fantassins vivant la guerre « d'en bas », l'attention est portée sur le quotidien, sur le petit rôle que jouent les protagonistes dans la grande machine de guerre, qui engendre un sentiment croissant d'aliénation par rapport à la cause qu'ils défendent et à leur propre identité morale. Quant au roman psychologique *Deux portes... une adresse*³⁸ de Bertrand Vac, on a vu que la campagne militaire sert de décor à une intrigue amoureuse.

³⁵ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe*, Montréal, Vlb éditeur, 2002, p. 82.

³⁶ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954.

³⁷ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, [1948], Montréal, Éditions de l'Arbre, rééd. Bibliothèque Québécoise, 1999. Pour une présentation du roman, voir Bourque, P.-A., « Neuf jours de haine », in Maurice Lemire et al., *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 671-672.

³⁸ Bertrand Vac, *Deux portes... une adresse*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1952.

Cette production romanesque significative en terme de contenu, mais très marginale au niveau quantitatif, a obtenu une réception critique plutôt positive et a été couronnée par des prix littéraires. Elle n'a toutefois pas obtenu le succès populaire de certaines œuvres de l'époque comme *Les Plouffe* et *Bonheur d'occasion* qui présentent le point de vue de civils. Entre 1970 et 1995, les romans de Vaillancourt, de Vac et de Richard ont peu retenu l'attention des chercheurs. Cependant, la dernière décennie, traversée par les commémorations, a vu la réédition des romans de Richard et de Vaillancourt et la publication d'analyses littéraires axées sur l'étude du discours social et des représentations. Nous y reviendrons un peu plus loin dans le présent chapitre.

Jean Vaillancourt et Jean-Jules Richard ont servi dans l'infanterie, le premier avec le Régiment de Maisonneuve, le second avec le Black Watch, un régiment montréalais d'origine écossaise. Jean-Jules Richard est né d'une famille modeste, à Saint-Raphaël-de-Bellechasse, le 19 août 1911. Richard entame des études classiques à Ottawa qu'il abandonne afin de voyager en Amérique du Nord et en Europe. Il est chroniqueur littéraire dans divers journaux et revues; il rédige des poèmes et des contes. Il pratique divers métiers : voyageur de commerce et débardeur. En 1940, à 29 ans, il s'enrôle volontairement dans le Black Watch, un régiment écossais de Montréal, avec lequel il prend part aux combats en Europe de l'Ouest. Blessé, il est rapatrié en 1946 et publie son premier roman intitulé *Neuf jours de haine* deux ans plus tard. Il s'agit du premier roman québécois qui transpose en fiction l'expérience vécue d'une guerre à peine terminée. Bénéficiaire d'une pension d'invalidité, Richard se consacre à l'écriture et produit une dizaine d'œuvres s'inspirant largement de l'actualité et de l'histoire. Tout en poursuivant sa carrière littéraire, il est journaliste pigiste et il travaille à la télévision de Radio-Canada. Il reçoit le prix Jean-Béraud-Molson pour *Faites-leur boire le fleuve* en 1970. Il s'éteint à Montréal en mai 1975.

Le roman *Neuf jours de haine* paraît en 1948 aux Éditions de l'Arbre fondées par Robert Charbonneau et Claude Hurtubise à l'automne 1940. Il est ensuite réédité en 1968, puis en 1999 en format poche. Le roman est précédé d'un « Hommage aux victimes » et d'une dédicace de l'auteur à trois compagnons dont deux ont été tués au front. Ces éléments ne

figurent pas dans la plus récente réédition. Le récit constitue le journal de bord de la Compagnie C tenu pendant neuf jours, entre le 6 juin 1944 et le 6 juin 1945 lors de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest. Il met de l'avant le point de vue de jeunes soldats de cette unité fictive venus de partout au Canada comme Frisé, Noiraud, Martedale, Prairie Miller, Donshire, Kouska et Lerner. Ces hommes participent au débarquement, combattent dans les tranchées, capturent des prisonniers, libèrent des villages normands et occupent finalement l'Allemagne défaite. Ayant pour trame de fonds plusieurs événements de la campagne tels le débarquement de Normandie et l'assaut de l'île de Walcheren, le roman présente, dans un style direct, incisif et elliptique, un univers apocalyptique où fourmillent des hommes noirs de boue et de suie. Il met crûment en scène la violence et la haine de tous les belligérants du champ de bataille ainsi que l'absurdité de la guerre que les personnages s'empressent de dénoncer. *Neuf jours de haine* est aussi le récit du compagnonnage entre francophones et anglophones, catholiques et agnostiques, rappelle Élisabeth Nardout-Lafarge, professeur de littérature à l'Université de Montréal. De fait, la Compagnie C constitue un espace « incarnant le rêve d'un Canada réconcilié, uni et fort. Symptomatiquement, ce sont des personnages québécois, relativement peu représentés, qui font obstacle à ce projet »³⁹. Le roman est aussi celui de l'opposition entre l'amour et la haine, entre dominant et dominé.

Jean Vaillancourt voit le jour à Montréal le 23 août 1923. Il fréquente le Collège Sainte-Croix, puis ayant abandonné ses études, il exerce divers métiers, entre autres celui de commis dans un chantier de bûcherons situé près du lac des Quinze dans le Témiscamingue⁴⁰. Engagé volontaire en 1942, il joint les Fusiliers Mont-Royal, le jour de son dix-neuvième anniversaire. En février 1943, il quitte ce régiment pour rejoindre les Voltigeurs de Québec avec lequel il traverse en Angleterre. En 1943 toujours, il rejoint le Régiment de

³⁹ Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégies d'une mise à distance, La Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, no 2, 1991, p. 45.

⁴⁰ Jean Vaillancourt n'a jamais été bûcheron, contrairement à ce qu'indique la notice biographique de rédigée par Michel Lord, « Les Canadiens errants », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 151 reprise dans Robert Viau, *Le mal d'Europe, La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, Beauport, MNH, 2002, p. 49.

Maisonneuve stationné sur les côtes anglaises en attendant le jour de la grande invasion du continent européen.

Lors de la bataille de Normandie à laquelle il participe avec le Maisonneuve, il est blessé par balle. Une fois rétabli, il rentre dans la section médicale du régiment comme brancardier. Alors qu'il ramasse des blessés en Allemagne en février 1945, sa jeep saute sur une mine antichar. De retour sur le front allemand en avril, Vaillancourt est à nouveau blessé, au tibia cette fois, par une balle tirée à bout portant par un SS blessé qu'il tentait de secourir. Il revient au Canada en 1945.

Deux ans plus tard, il entre à l'École d'Arts graphiques de Montréal où il fréquente notamment le peintre Albert Dumouchel. Il est ensuite embauché comme porteur au Canadien National, ce qui lui permet de voir du pays. Installé à Sorel, il est engagé au quotidien *La Presse* comme traducteur pendant qu'il écrit ce qui sera son premier et unique roman, *Les Canadiens errants*, fortement inspiré de son expérience au front. En 1954, le manuscrit reçoit le « Goncourt canadien », c'est-à-dire le prix du Cercle du livre de France. Ce prix prestigieux a été créé en 1949 par l'éditeur Pierre Tisseyre. Accompagné d'une promesse de publication et d'une bourse de mille dollars, l'œuvre primée est assurée d'une grande visibilité dans la presse écrite et la radio. Vaillancourt publie ensuite des critiques de théâtre et de littérature dans *La Presse*. Titulaire d'une bourse du Conseil des arts du Canada, Vaillancourt quitte le Québec en 1960 pour terminer son second roman en Europe. Il passe par Malaga et Naples avant de s'installer dans un moulin en Bretagne où il se suicide, le 17 juillet 1961 à l'âge de 37 ans. Sa vie a récemment inspiré le personnage principal du récent roman de Richard Hétu, correspondant de *La Presse* à New York, qui dépeint le Québec d'après-guerre en pleine effervescence⁴¹.

Le roman *Les Canadiens errants* est dédié « À ceux qui ne sont pas revenus, et aux autres ». Il met en scène le Régiment du St-Laurent, un bataillon fictif essentiellement

⁴¹ Richard Hétu, *Rendez-vous à l'Étoile*, Montréal, Vlb éditeur, 2006. Certaines informations concernant la présente biographique de Jean Vaillancourt ont été validées par Richard Hétu qui a eu accès à la correspondance de l'auteur des *Canadiens errants*. Nous le remercions pour sa disponibilité.

québécois ayant probablement pour modèle le Régiment de Maisonneuve. Le roman comprend trois parties présentant la guerre du point de vue du soldat. La première décrit le baptême du feu du Régiment du St-Laurent lors de l'attaque d'un faubourg près de l'Orne en Normandie durant l'été 1944. Une attention particulière est portée aux bombardements et aux barrages de mortier auxquels les hommes sont soumis. La seconde partie se déroule en février 1945, en pleine opération *Véritable*, alors que le « St-Laurent » effectue une attaque dans la forêt de la Reichswald, près de la frontière allemande. La dernière partie évoque des événements survenus dans un hôpital militaire britannique et le retour à Montréal du caporal Richard Lanoue, le personnage principal. Dans les deux premières parties du roman, Lanoue se bat avec courage et intelligence, bien qu'il soit opposé à la conscription et à tout carriérisme militaire. Entré au pays boiteux et psychologiquement blessé par la guerre, il souhaite étudier la poésie à l'Université de Montréal; il échoue et trouve consolation dans les bras d'une prostituée. Après avoir parcouru l'Europe, il ne parvient pas à s'enraciner chez lui, dans son propre pays. Pour lui, l'expérience de la guerre aura été vaine.

Plusieurs universitaires, des littéraires pour la plupart, se sont penchés sur les romans de Vaillancourt et de Richard. En 1970, Gilbert Drolet consacrait sa thèse de doctorat en lettres au thème de l'identité nationale dans une trentaine de romans de guerre canadiens publiés entre 1935 et 1965⁴². Il constate que la thématique de la guerre a peu inspiré les romanciers canadiens en général. Drolet croit que les romanciers québécois francophones ont davantage développé la question de l'engagement que les anglophones. De plus, leurs personnages manifestent plus d'attachement au clergé et à la France qu'à leur propre pays contre lequel les personnages ressentent parfois une certaine animosité. Ainsi s'exprime Richard Lanoue, personnage principal du roman *Les Canadiens errants* :

Les civils du Canada, qui sont loin d'être comme ceux d'icitte, avaient peur de nous autres quand ils nous voyaient arriver dans une ville; c'qui les empêchait pas d'écrire dans leurs journaux qu'on allait se battre pour sauver la Chrétienté. Y'en a qui voulaient pas nous voère, malgré leur chrétienté en péril.⁴³

⁴² Gilbert Drolet, *The National Identities In Canada's English And French War Novels. 1935-1965*, Thèse de doctorat, Études françaises, Université de Montréal, 1970.

⁴³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 90.

Les auteurs francophones insistent particulièrement sur la difficile réinsertion sociale des personnages démobilisés. De fait, les personnages ayant parcouru l'Europe et connu la fraternité de l'armée reviennent dans une société traditionnelle restée inchangée à leurs yeux. Enfin, Drolet souligne combien les romanciers tant anglophones que francophones ont mis de l'avant le côté aventureux des personnages, soulignant le caractère résolument volontaire des combattants partis outre-mer.

En 1991, Élisabeth Nardout-Lafarge consacre un article à la représentation de la guerre dans la littérature québécoise écrite entre 1940 et 1960. Elle aborde les romans de Vaillancourt et de Richard en soulignant notamment que le personnage de Vaillancourt se bat en obéissant à un code moral extrêmement exigeant alors que ceux mise en scène par Richard répondent à des convictions idéologiques⁴⁴. L'expérience du front s'avère par ailleurs inutile au personnage principal du roman de Vaillancourt alors qu'elle constitue le lieu du partage d'un certain projet universaliste chez Richard. Nardout-Lafarge poursuit son exploration de la représentation de la guerre dans la littérature québécoise dans le collectif *Hostilités, Guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*. Au terme de son survol de la question, elle soutient avec raison que :

Si la guerre s'est écrite dans la littérature québécoise, c'est moins dans les rares romans de guerre que dans d'autres textes où le point de vue est toujours celui de civils. Il est significatif que ce récit se constitue à l'écart de toute culture de guerre [...], la guerre dont les auteurs ne cessent de désavouer l'absurdité, est radicalement désavouée : c'est le « mal d'Europe », le « mauvais règne », la Jérusalem dénaturée « où la paix n'apparaît pas »⁴⁵.

L'historienne Béatrice Richard, quant à elle, revient en 1995 sur les destins personnels de Jean Vaillancourt, de Jean-Jules Richard et de Bertrand Vac ainsi que sur la réception critique

⁴⁴ Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégies d'une mise à distance, La Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *op. cit.*, p. 47.

⁴⁵ Élisabeth Nardout-Lafarge, « Mal d'Europe, mauvais règne et cratères de l'histoire », in Paul Bleton (dir.), *Hostilités. Guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 273.

de leurs romans⁴⁶. La comparaison de leur existence met en relief des points communs dont certains aspects ressortent dans leurs romans : tous trois étaient des militaires engagés dans l'espoir de quitter un monde jugé étouffant; ils ont connu le front et en sont revenus profondément transformés, étrangers à leur contrée d'origine. L'historienne estime par ailleurs que la critique a globalement manifesté un mélange de compassion à l'égard des personnages, de répulsion et d'incompréhension, sans pour autant sembler saisir la problématique de la réadaptation des militaires de retour au pays. De plus, elle a paru déstabilisée par tout ce qui touchait la culture de guerre, c'est-à-dire l'évocation des combats, les références à la sexualité et la vulgarité langagière des personnages. Enfin, l'historienne conclut en affirmant que ces œuvres sont vite tombées dans l'oubli et ont été laissées en marge de notre patrimoine littéraire. À ses yeux, l'accueil mitigé et le désintéressement de la critique à leur égard montrent que ces romans n'ont jamais été considérés pour ce qu'ils sont : l'appel de combattants qui cherchaient à faire partager leur expérience de la guerre à la population civile québécoise.

Béatrice Richard poursuit son analyse dans *La mémoire de Dieppe*. Elle considère les romans de Vaillancourt, de Vac et de Jean-Jules Richard comme étant des vecteurs de contestation plutôt que de soumission :

La plupart des auteurs-vétérans présentent l'enrôlement pour le service outre-mer comme un geste positif de contestation, non comme un acte de lâcheté. Leurs romans mettent en scène des êtres de chair et de sang, débouchent sur une critique parfois acerbe, mais toujours lucide, de la guerre et de l'armée, les grands idéaux de départ se délitant inexorablement dans l'ironie et la dérision. En ce sens, ils constituent un trésor méconnu de la mémoire québécoise.⁴⁷

⁴⁶ Béatrice Richard, « Grandeur et misère de la littérature de guerre québécoise : trois vétérans, leurs romans et la critique », in *Le Canada français et les conflits contemporains. Actes du colloque tenu le 27 août 1995 à l'UQAM, Cahiers d'Histoire Politique*, no 2, 1995, p. 60-71.

⁴⁷ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe*, *op. cit.*, p. 83-84. Voir aussi Élisabeth Nardout-Lafarge, « Mal d'Europe, mauvais règne et cratères de l'histoire », *op. cit.*, p. 263. Lire également Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *op. cit.*, p. 43-60.

La création littéraire facilite la contestation et offre une liberté d'expression généralement censurée sous le poids de la pudeur, de l'orgueil et des conventions sociales. Elle est aussi un moyen d'extérioriser la révolte de certains personnages face à un Québec jugé aliéné et aliénant. Pour certains personnages, le passage par l'armée devait constituer un moyen idéalisé de s'ouvrir au monde. Les personnages se sentent trahis et deviennent des « Canadiens errants ». La plupart de ces romans s'achèvent d'ailleurs sur le thème de la trahison :

Dans la littérature de guerre canadienne-française, les hommes voient donc dans la guerre une issue inespérée à un milieu oppressant. [...] Seuls les auteurs qui ont connu les champs de bataille semblent en mesure d'exprimer la désillusion du retour. Pour eux, elle est totale. Dans leurs œuvres, l'irrésistible 'métamorphose par la guerre' oblitère la quête de 'salut par la guerre' manifestée au départ. Métamorphose tragique qui les rend irrémédiablement étrangers à leur société.⁴⁸

Les romanciers présentent généralement le conflit comme une expérience personnelle exempte ou presque de toute motivation patriotique. Animée du goût de l'aventure, de la quête d'idéal et du dépassement de soi, l'expérience se veut irréductible à toute mémoire officielle, soutient Richard.

Même son de cloche dans *Le Mal d'Europe. La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*⁴⁹, un essai publié après celui de Béatrice Richard par Robert Viau, professeur de littérature à l'Université du Nouveau-Brunswick, à Moncton. Il pose trois questions à un corpus d'œuvres littéraires écrites par des combattants et des civils : Pourquoi combattre? Comment combattre? Comment survivre à la paix? Viau laisse de côté les centaines de mémoires de guerre, témoignages et souvenirs de guerre écrits par des vétérans. Comment en arrive-t-il à un nombre aussi élevé d'écrits de « vétérans »? Il considère par exemple les œuvres de Pierre Tisseyre et de Paul de Martigny sans préciser que le premier combattait dans l'armée française et que le second était diplomate. Malgré le caractère exhaustif de l'ouvrage et une analyse inscrite dans la durée, il se dégage du livre une

⁴⁸ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe*, op. cit., p. 90-91.

⁴⁹ Robert Viau, *Le mal d'Europe. La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, op. cit.

impression de déjà-vu, notamment dans l'étude des romans de guerre de combattants. À peu de chose près, on revoit, sous un angle différent, les thèses et les conclusions de Drolet et de Richard :

Dans les romans qui portent sur les opérations militaires, le soldat, confronté à une mort violente, acquiert rapidement l'instinct de feu, découvre les vertus de la haine et connaît la fraternité d'armes. [...] La guerre et la présence quotidienne de la mort transforment les soldats, les révèlent à eux-mêmes. [...]. Dans ces romans, il ne s'agit pas d'une glorification de la guerre, mais plutôt d'une mise en accusation de la société à laquelle reviennent les vétérans, car celle-ci ne répond pas à leurs aspirations et marque le retour à l'hypocrisie et aux faux-semblants. [...] S'ils évoquent avec regret leur jeunesse à la guerre, ces retours-du-front le font avec amertume, en comparant ce qu'ils étaient à ce qu'ils sont devenus.⁵⁰

2.7. Le recueil de lettres

Le recueil de lettres possède l'exactitude des dates, des lieux et les raisons justifiant leur rédaction. Publiées dans leur état original ou corrigées et annotées *a posteriori*, les lettres donnent à penser que la version des faits rapportés et l'expression des sentiments correspond à celle de la date de leur rédaction. À cause de la censure militaire⁵¹, le lecteur de lettres perd en précision sur les manœuvres, mais gagne en spontanéité et en intimité. Comme avec le journal, il faut considérer l'autocensure des auteurs quant aux questions se rapportant par exemple à la sexualité ou aux réflexions susceptibles d'inquiéter les proches. Bien que riches, surtout dans le cas de la publication d'une correspondance assez complète et régulière qui bénéficierait de la cohérence inhérente à toute relation épistolaire inscrite dans la durée, les recueils de lettres de militaires québécois francophones sont rarissimes. Pourtant, en France, la publication des « Lettres de...(poilus, détenus, instituteurs et élèves, etc.) est devenue un genre éditorial à part entière. Avec la disparition des derniers survivants de la guerre, il semble que le phénomène s'intensifie, et l'approche de chaque 11 Novembre est d'ailleurs l'occasion de nouvelles publications. Ces livres s'inscrivent dans une entreprise de

⁵⁰ *Ibid*, p. 163-166.

⁵¹ Voir Claude Beaugard, *Guerre et censure au Canada*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 111 et suiv.

(re)découverte des témoignages de soldats et participe à l'effort de constitution d'une sorte de mémoire collective de la vie quotidienne au front⁵².

Publié il y a plus de trente ans aux Éditions du Jour, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*⁵³ de Jacques Gouin constitue le seul document du genre dans l'historiographie québécoise francophone. Les notes biographiques du Fonds Jacques-Gouin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa⁵⁴ fournissent les jalons de la vie de l'auteur. Né à Montréal le 2 janvier 1919, Gouin réussit le cours scientifique au Collège du Mont-Saint-Louis en 1937, puis il complète un baccalauréat à l'Université McGill en langues et littératures française et anglaise en 1941. Par goût de l'aventure et animé du désir de participer à ce qu'il appelle dans l'introduction de son recueil « une espèce de croisade contre l'hitlérisme », Gouin s'engage dans l'Armée canadienne le 15 juillet 1942. Il passe par l'École d'officiers de Saint-Jérôme réservée aux futurs officiers francophones, puis il obtient sa première étoile de sous-lieutenant après deux mois d'instruction à l'École d'officiers de Brockville. Ayant choisi l'artillerie, Gouin passe ensuite par l'École d'officiers de Petawawa pendant deux mois au terme desquels il reçoit sa seconde étoile de lieutenant. Il joint le 4^e Régiment d'artillerie moyenne.

À bord du *Queen Elizabeth*, il quitte le Canada pour l'Angleterre en mars 1943 afin d'y parfaire son instruction d'officier durant 15 mois. Ayant étudié la culture anglaise, le lieutenant Gouin apprécie son séjour chez les Anglais dont il admire le stoïcisme devant les épreuves subies durant la bataille d'Angleterre. Son régiment, débarqué à Courseulles-sur-Mer le 9 juillet 1944, participe activement aux combats pour la libération de la France, de la Belgique et de la Hollande avant d'être posté en Allemagne après le 8 mai 1945. Gouin combat durant 11 mois en France, en Belgique et en Hollande, puis il vit cinq mois d'attente

⁵² Parmi ces ouvrages, mentionnons notamment *Lettres du front et de l'arrière (1914-1918)*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2005 et Jean Nicot, *Les poilus ont la parole*, Paris, Éditions Complexe, 2003. Concernant la Seconde Guerre mondiale, voir Jean-Pierre Guéno et Jérôme Pecnard, *Paroles du Jour J. Lettres et carnets du débarquement. Été 44*, (s.l.), Éditions des Arènes / Mémorial de Caen, 2004.

⁵³ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit.

⁵⁴ < www.uottawa.ca/academic/crccf/fonds/P26.html > (vérification: 30 novembre 2006).

avant de rentrer au Canada. Après 39 mois de service militaire, Gouin est libéré de l'armée le 15 octobre 1945.

Dès son retour au pays, il entre dans la fonction publique fédérale à titre de traducteur. En 1952, il complète un diplôme en sciences politiques et en histoire à l'Université d'Ottawa, puis il intègre le ministère de la Défense en 1963 où il sera tour à tour premier réviseur, chef adjoint et chef du Bureau de la traduction. On lui doit notamment la traduction de *Armes, Hommes et Gouvernements, Les politiques de guerre au Canada (1939-1945)* de C. P. Stacey, de *Coutumes et Traditions des Forces armées canadiennes* et de plusieurs ouvrages commémoratifs produits par le ministère des Anciens Combattants et la Défense nationale. Il sera aussi traducteur au ministère des Affaires étrangères, au ministère des Postes, à la Chambre des Communes et au Sénat. Tout en poursuivant son travail de fonctionnaire fédéral, il est journaliste au quotidien *Le Droit* d'Ottawa et au journal *Le Jour* de Jean-Charles Harvey. Il collabore également à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, à la *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, au *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec* et il enseigne la traduction à l'Université d'Ottawa. Membre de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de nombreuses autres sociétés historiques et littéraires en lien avec la traduction, il a aussi fondé la Société historique de l'Ouest du Québec (Hull) et la Société d'histoire des Pays d'en haut (Saint-Sauveur-des-Monts). Il a en outre écrit des ouvrages historiques dont l'histoire du 4^e Régiment d'artillerie moyenne et celle du Régiment de Maisonneuve⁵⁵. Il s'est également intéressé à la généalogie dans *Les Panet de Québec, Histoire d'une lignée militaire*⁵⁶. Le Prix David-M. Stewart visant à souligner son apport à l'histoire lui est remis en 1980. Il s'éteint le 21 octobre 1987 à Hull.

Le général Jacques Dextraze souligne avec raison dans la préface du recueil combien la publication d'archives privées s'avère rare au Canada français. La parution de ce recueil constitue une contribution importante à notre histoire militaire, soutient-il. Dextraze termine

⁵⁵ Jacques Gouin, *Bon cœur et bons bras, Histoire du Régiment de Maisonneuve (1880-1980)*, Montréal, Cercle des officiers de Régiment de Maisonneuve, 1980.

⁵⁶ Jacques Gouin, *Les Panet de Québec, Histoire d'une lignée militaire*, Montréal, Bergeron éditeur, 1984.

sa préface par le souhait de voir l'initiative de Jacques Gouin suivie par bon nombre d'autres semblables. Avec l'absence de publications semblables à celle de Gouin au cours des trente dernières années, force est de constater que l'appel n'a rencontré aucun écho. Le recueil, dédié à l'épouse de Gouin, contient 222 lettres choisies écrites à sa famille et à sa conjointe entre le 20 juillet 1942 et le 14 octobre 1945. Ces lettres constituent environ la moitié de celles récupérées par l'auteur après la guerre, le reste étant déposé dans un fonds à son nom à l'Université d'Ottawa. L'auteur s'en confesse, les lettres adressées à sa femme étaient toujours imprégnées d'un optimisme de commande, le plus souvent contraire à la réalité, alors que celles adressées à son frère étaient beaucoup plus ouvertes et franches. Ces missives ont le grand mérite d'abordé le quotidien du lieutenant, ses pérégrinations dans une Europe dévastée par la guerre, mais surtout, ses inquiétudes et l'ennui qui le ronge, ayant laissé derrière lui une nouvelle épouse qui lui apprend peu de temps après son départ qu'elle est enceinte de leur premier enfant.

2.8. Conclusion

En s'inspirant des travaux de Jean Norton Cru présentés dans le chapitre précédent, nous avons regroupé les témoignages de combattants sous trois appellations : les récits de guerre, les romans de guerre et le recueil de lettres. Le recueil de lettres et les récits de guerre appartiennent à la littérature dite intime. Cette littérature explore la subjectivité de l'auteur, sa conscience individuelle et réflexive sur lui-même, ses expériences et celles du monde qui l'entoure. Les huit ouvrages retenus dans le cadre de ce mémoire ont été écrits par des volontaires québécois francophones, du soldat au capitaine. Le récit de Pierre Sévigny et les lettres de Jacques Gouin évoquent le parcours du 4^e Régiment d'artillerie moyenne. Les récits de Charly Forbes et de l'aumônier Gérard Marchand, ainsi que probablement le roman de Jean Vaillancourt, relatent l'odyssée du Maisonneuve en Europe de l'Ouest. Les récits de Pierre Vallée et d'Émilien Dufresne, tous deux du Régiment de la Chaudière, racontent surtout le parcours de prisonniers de leurs auteurs. Enfin, le roman de Jean-Jules Richard traite de la participation d'un régiment fictif à la campagne.

Ces livres ne s'avèrent pas la meilleure source disponible pour écrire l'histoire factuelle de la participation des Canadiens français à la campagne étudiée, bien qu'ils contiennent suffisamment de dates et de lieux pour suivre l'avancée de leurs régiments. L'intérêt se trouve plutôt dans le discours de ceux qui ont choisi de faire œuvre de témoignage pour approfondir l'intensité de l'expérience humaine de la guerre. Ces textes ouvrent la voie à l'exploration de différents thèmes comme la violence de guerre, la représentation de l'ennemi, la psychologie du combattant et ils permettent de mieux connaître la vie quotidienne au front. Ce sont des sources directes, des documents indispensables, renfermant l'expression affective d'une expérience traumatisante partagée par des milliers de Canadiens français. Ils portent la « mémoire vive » du conflit, une mémoire s'insérant dans le patrimoine mémoriel collectif québécois. En tant que *lieux de mémoire* de cette expérience, ils méritent qu'on s'y arrête.

CHAPITRE III

LE CHAMP DE BATAILLE

Ce chapitre traite de deux éléments centraux de l'homme-en-guerre. Le premier concerne la violence déployée sur le champ de bataille. Celle-ci est anonyme la plupart du temps : on ne sait pas qui l'on tue et qui nous tue. Les textes décrivent les menaces que l'armement moderne fait peser sur les soldats. Ils insistent surtout sur les tirs d'artillerie et de mortier ainsi que sur les bombardements aériens et leurs effets sur l'humain. Ils fournissent également des exemples d'actes de violence commis entre belligérants et ils abordent le rapport des hommes aux blessures et aux diverses formes de mises à mort présentes sur le champ de bataille. Le second élément central de l'homme-en-guerre concerne la représentation de l'ennemi, c'est-à-dire celui contre lequel on accepte de combattre en risquant sa vie. Les textes présentent l'ennemi allemand selon deux catégories bien distinctes ainsi que le comportement des hommes appartenant à chacune d'entre elles. Il en résulte une image à la fois juste et stéréotypée de la figure de l'ennemi.

3.1. La violence de guerre

Par commodité, on délaisse ici les civils et les prisonniers de guerre pour s'en tenir uniquement aux combattants de l'armée de terre, dont ont fait partie les auteurs. Comme on l'a précédemment indiqué, ces derniers ont servi dans l'artillerie, mais surtout dans l'infanterie, ce corps d'armée où les épreuves corporelles demeurent de loin les plus éprouvantes. Le choc du front n'a pas été un traumatisme passager pour ces combattants, mais une expérience ayant modifié fondamentalement leur existence. Charly Forbes se souvient, cinquante ans après les événements : « J'avais combattu, j'avais tué et j'avais

vaincu. Quelle merde. À 22 ans. [...] Je sortirai d'ici vivant, mais j'aurai changé. Je n'étais plus un enfant de cœur. Tant de destruction, tant de souffrance, l'enfer seul nourrit les guerres et les haines. Mon cœur s'était durci »¹. Il faut rappeler que les troupes alliées possédaient une forte proportion de militaires volontaires n'ayant jamais connu l'épreuve du feu alors que ceux ayant auparavant combattu l'avaient fait dans un contexte différent de celui du front de l'Europe de l'Ouest. Ces hommes avaient cependant la conscience de participer à une phase victorieuse de la guerre.

Lors du débarquement, étape initiale de la campagne, la violence du champ de bataille se déploie dès les premiers instants. Le fantassin Émilien Dufresne du Régiment de la Chaudière évoque *son* débarquement sur la plage devant Bernières-sur-Mer :

Jamais je n'aurai assez d'imagination pour créer une telle horreur. On peut bien voir des films sur le débarquement, on sait que c'est faux. Personne ne meurt et la douleur n'est qu'une piètre imitation à peine ressentie le temps d'une pose. Bout de criss! Ce matin du 6 juin 1944, je me rappelle avoir rencontré la mort, la vraie, celle qui est gluante et froide. Celle qui apparaît invincible malgré toutes nos théories de vainqueur. [...] Je suis dans l'eau jusqu'aux épaules avec mon fusil levé bien haut au bout de mes bras. Je sais que ce fusil doit être protégé à tout prix, ma vie en dépend. J'avance lentement, avec vigilance pour ne pas risquer de me faire exploser sur ces insinueuses mines sous-marines de plus en plus spécialisées dans l'art de tuer, comme plusieurs de mes compagnons qui virevoltent dans un dernier salut à la vie. J'essaie de me remémorer les consignes maintes fois entendues et répétées. J'ai les oreilles tellement remplies de bruits ahurissants que je souhaite devenir sourd pour ne plus jamais avoir à réagir à toutes ces barbaries. Le pire [...] est sans doute cette consigne du chacun pour soi. Sauver sa peau, fixer son but, avancer coûte que coûte, en ligne droite, devant, empressé, vigilant. [...] Pendant ce jour maudit, dans le feu de cette action infernale qui envahit mon être tout entier, il faut que je ne pense qu'à moi. [...] Mon Dieu que c'est bruyant, mouillé et tellement dangereux. J'entends ces ordres qui fusent de partout. Tout le monde crie comme des fous pour essayer de se faire entendre. [...] Les bombes explosent et le fracas de ces feux d'artifice, ne célébrant que l'absurdité des hommes, rejaillit autant dans nos têtes que sur ce qui reste de la plage. [...] J'entends des balles siffler et j'en mange de la terre imbibée pour ne pas me faire tuer.²

¹ Charly Forbes, *Fantassin, Pour mon pays, la gloire et ... des prunes*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 141 et 145.

² Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 59-63.

Ce long passage présente à lui seul la violence anonyme du champ de bataille durant la campagne. La mort, omniprésente, se fait menaçante. Les sens de l'individu laissé à lui-même se trouvent en alerte : l'ouïe absorbe le bruit assourdissant des explosions provenant du feu de l'armement moderne et elle saisit des bribes de conversation. Le corps entre en contact étroit avec son environnement, corps trempé par l'eau de mer, puis recroquevillé afin de réduire au maximum la surface exposée, la vue saisit l'ensemble du tableau. À la violence des armes, s'ajoute la violence visuelle. Au front, la violence passe par le corps et les sens. Le corps subit des assauts, voire des blessures; il en inflige à l'ennemi. Les belligérants se heurtent directement parfois, allant jusqu'à pratiquer des actes s'apparentant à la cruauté³.

3.1.1. L'armement

Les formes de violence de guerre s'avèrent nombreuses, rappelle le psychiatre Louis Crocq : ce sont « les bombardements intensifs, les pilonnages d'artillerie, les feux d'infanterie meurtriers, les attaques sous le feu ennemi, les embuscades, le combat rapproché en corps-à-corps [...] »⁴. Les atteintes corporelles infligées et subies passent nécessairement par les armes. En ce domaine prime l'artillerie, dont la puissance a été multipliée par dix entre le début du XIX^e siècle et la Seconde Guerre mondiale. Sa puissance provoque une mutation importante de l'intensité du feu, entraînant une nouvelle manière d'atteindre les corps à distance en provoquant, par exemple, des lésions internes, des démembrements, des éventrations, des décapitations, voire la volatilisation pure et simple des corps victimes des coups directs des obus. L'historien C. P. Stacey rappelle le respect manifesté par l'ennemi allemand à l'égard de l'artillerie alliée, l'arme principale d'une tactique d'usure et d'annihilation dont l'effort principal portait toujours sur la région où la pénétration devait

³ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Éditions Complexe/IHTP-CNRS, 2003, p. 73-97.

⁴ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 196.

avoir lieu⁵. En témoigne le personnage allemand du roman *Les Canadiens errants* : « Un petit bonhomme décoré, en passant près de Lanthier, le regarda avec un air perdu. Puis il se prit la tête à deux mains et dit en français : Terrible bombardement!... Terrible!... Toute la nuit!... Terrible guerre!... »⁶. L'artillerie a causé entre 70% à 80% des blessures durant les deux guerres mondiales, suivi de loin par les blessures par balle et, plus marginalement, les blessures par les mines, les gaz (inutilisés entre 1939 et 1945) et les écrasements par les chars, souligne l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau⁷. Les pertes infligées par les éclats d'obus dépassent, et de loin, celles provoquées par toute autre forme d'arme, mis à part la bombe atomique.

Le canon de 88 mm allemand retient l'attention de plusieurs auteurs. Présent en grand nombre sur le sol normand, le canon avait une double vocation, antiaérienne et antichar. Il a été l'une des pièces d'artillerie les plus connues et la plus efficace de l'armée allemande lors du conflit. Tirant des obus de 88 mm de diamètre (15 à la minute) pesant 9.5 kg à une vitesse de sortie de 820 mètres, la portée de ce canon était de près de 14 km. Sa capacité de perçage de blindage (105 mm pour un tir effectué à 1000 m) restait la même malgré la distance⁸. Le canon de 88 a constitué l'une de pièces d'artillerie les plus utilisées par les Allemands et la plus redoutée par les soldats alliés : « Ces canons ont une épouvantable réputation, rappelle Émilien Dufresne. Ils sont [...] capables de faire reculer n'importe quelle armée. Est-ce possible que nos supérieurs surestiment nos forces? Servirons-nous de chair à ces canons? »⁹.

⁵ C. P. Stacey, *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960, p. 290.

⁶ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, p. 101.

⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », *op. cit.*, p. 82.

⁸ Jacques et Catherine Legrand, *Chroniques de la Seconde Guerre mondiale*, sans lieu, Éditions Dargaud, 2002, p. 701, aussi < www.junobeach.org/f/4/can-tac-art-ger-f.htm > et < www.dday-overlord.com > (vérification: 30 novembre 2006).

⁹ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, *op. cit.*, p. 56.

L'aumônier Gérard Marchand rappelle l'énervement causé par les tirs de ce canon¹⁰ et Charly Forbes, sa précision : « La réplique de l'ennemi est froide, calculée et mortelle. Les coups de 88 mm claquent comme des éclairs. À chaque coup, un char »¹¹. Ils étaient souvent camouflés à l'intérieur d'édifices ou derrière des haies, se souvient l'artilleur Pierre Sévigny :

Ces canons allemands sont une des meilleures pièces d'artillerie au monde. [...] Leurs obus sont projetés avec une vélocité extraordinaire; leur puissance de pénétration est telle qu'à courte distance, ils entrent par un côté des chars d'assaut et sortent par l'autre, produisant deux orifices dont les parois semblent limées au ciseau. Leurs obus arrivent avec une vitesse qui rend impossible de se mettre à l'abri avant leur éclatement.¹²

Charly Forbes insiste aussi sur la terrifiante intensité des bombardements d'artillerie effectués lors de l'assaut de l'île de Walcheren auquel il a participé le 1^{er} novembre 1944 :

Le sifflement des obus au-dessus de nos têtes est terrifiant. Soixante-douze canons de campagne engagent une cible de soixante pieds de large. Tout est rouge devant nous. [...] Je criais [à mes hommes] « Gardez vos distances ». J'avais beau crier, je ne m'entendais même pas. La gueule ouverte pour amoindrir la douleur que les explosions faisaient à nos oreilles, nous approchions du barrage. Nous ralentissons. L'incroyable est devant nous. Je reconnais les casques de fer. Ce sont les nôtres. Je les vois sortir de la fournaise, en avant de moi, des soldats qui courent vers nous, silhouette sur le rideau de flammes et de fumée d'obus qui explosent.¹³

Le bombardement d'artillerie, qui paraît toujours plus imposant la nuit, s'inscrit dans une stratégie, un plan de bataille. Sa fonction est de protéger l'avancée des fantassins et des chars par un barrage nourri d'explosions visant à paralyser le plus possible le mouvement des troupes ennemies. Mais sur le terrain, ces considérations stratégiques pèsent peu. Ceux qui

¹⁰ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire (1944-45)*, Montréal, Les Presses Libres, 1980, 266 p. 79.

¹¹ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 143.

¹² Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, [1946], Saint-Lambert, Éditions Sedes, 1995, p. 55.

¹³ *Ibid.*, p. 149, p.177-178.

subissent un barrage d'obus absorbent la force du feu dans leur corps. La tête et les oreilles font mal; le fracas des obus empêche tout échange de parole. On ne peut éviter de penser à sa propre mort, imminente et sans échappatoire. Le récit de l'aumônier Marchand évoquant l'offensive alliée à Authie, en Normandie s'attarde aussi sur le bruit assourdissant :

C'est un bruit infernal. Des sifflements intenses et continuels, des éclatements dans l'air sous forme de pétards formidables, le feu qui sort de la bouche des canons sur notre gauche, les obus allemands qui tombent près de nous. J'avais plus que mon voyage. Je me suis mis à trembler de tous mes muscles. La peur s'empare de moi à cause du bruit de forte intensité qui tape sur les nerfs et bouleverse le cœur.¹⁴

Ces bruits, cette destruction, perturbent le corps et activent les sens. L'ouïe saisit les sons, le regard constate les ravages de l'armement moderne, exposant le combattant à une autre forme de violence, visuelle celle-là¹⁵. Le corps peut recevoir des éclats, comme ce soldat, « dont la tête dépasse le niveau du sol, [...] [il est] atteint par un éclat qui lui perfore le dessus du crâne »¹⁶. Le point de vue de l'artilleur Pierre Sévigny s'avère éclairant sur la question des ravages causés par les obus. L'artillerie, véritable vacarme infernal, ravage tout, hommes, bâtiments et paysages, note-t-il en évoquant le sort de la ville de Caen. Les bombes et les incendies ont en effet ravagé la ville entre le 6 juin et le 7 juillet. On estime qu'entre 3000 et 5000 civils ont péri parmi la population qui a partiellement répondu aux ordres d'évacuation¹⁷. La ville est finalement libérée par les obus alliés à partir du 9 juillet 1944 rappelle Pierre Sévigny : « Les obus pleuvaient toujours sur Caen. Ils défonçaient les murs des maisons, écrasaient les toits, déchiraient les rues, allumaient de gigantesques incendies,

¹⁴ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit. p. 47.

¹⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », op. cit., p. 81.

¹⁶ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit. p. 100.

¹⁷ Serge Laroche, « Les Français et les soldats canadiens en France, 1944 », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.). « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 80.

semaient la mort. Nous assistions à l'agonie d'une ville »¹⁸. Pour l'artilleur, l'intensité du bruit des explosions et le sifflement des obus, source de peur, font curieusement naître une « sensation de puissance, de force [...] pour combattre enfin l'ennemi sur son propre territoire »¹⁹ et un sentiment d'espoir en la victoire prochaine. Comme si le corps et l'esprit s'abandonnaient à la puissance du feu.

La violence engendrée par les bombardements aériens s'avère tout aussi traumatisante que celle déployée par les bombardements de l'artillerie. Charly Forbes se souvient d'un bombardement aérien subi entre Caen et Falaise, le 8 août 1944 :

À 23 h, on entend au loin le vrombissement sourd des moteurs des bombardiers lourds *Lancaster*. Ils approchent à 1200 pieds d'altitude. On ne s'entend plus parler. Ils couvrent le ciel gris et légèrement nuageux. On en discerne distinctivement les formes. Les soutes sont ouvertes. On entend le sifflement strident des bombes énormes qui sont larguées au-dessus de nos têtes. Elles se suivent en longs chapelets, décrivant une trajectoire parabolique en direction des positions ennemies. Et le vacarme épouvantable des explosions qui se succèdent, se multiplient, nous vident les poumons. On peut à peine respirer. La terre est secouée et tremble. Même les chars de 30 tonnes, sur lesquels nous nous cramponnons, frémissent sous la force des explosions et le grondement de leurs puissants moteurs.²⁰

Un bombardier anglais lourd de type *Lancaster* pouvait contenir plus de 6000 kg de bombes. Une fois lâchées, les bombes éclatent. Le bruit envahit l'espace, bouleverse le corps et donne le sentiment d'être complètement désarmé. Quelques jours plus tard, Forbes subit à nouveau un bombardement, près de Breteville cette fois : « S'il y avait des mots pour décrire ce que j'ai vu et ce que j'ai ressenti en suivant la trajectoire de ces énormes bombes de 500 livres et plus, il n'y aurait jamais plus de guerre. Je vois la ville. Elle est là, devant. Un instant plus tard, les toits sautent; des arbres, des pierres, des débris de toutes sortes sont projetés dans le ciel. Et les habitants? Il devait sûrement y avoir des habitants?²¹ ». En août 1944,

¹⁸ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 37.

¹⁹ *Ibid*, p. 156 et 76.

²⁰ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 141-142.

²¹ *Ibid*, p. 144.

Forbes assiste, de son point de vue de fantassin, à un bombardement nocturne de l'aviation américaine sur le chemin du hameau de Clair-Tizon en Normandie :

L'aviation arrive, comme elle était arrivée les jours précédents; le bruit est assourdissant. Mais, cette fois, ce sont les forteresses volantes, les B-17 américains. Les bombes commencent à tomber. Tellement près que nous vomissons nos rations que nous étions en train de dévorer. Le bruit est affolant. Le souffle des explosions près de nous est tel que les feuilles des arbres se retournent sur elles-mêmes. Dans le verger où nous sommes, les pommes tombent. Nous sommes obligés de nous coucher sur le ventre, face contre terre. Jamais, mais jamais je n'ai eu aussi peur. Alors, je prie et j'implore le ciel de me protéger.²²

La vision des monceaux de ruines accentue la violence visuelle. Par exemple, le village de Venoux en Normandie n'était plus que décombres après les bombardements, souligne le capitaine Sévigny :

Le bombardement de la nuit avait tout brisé, tout saccagé. Quelques ruines fumaient encore; une âcre odeur de poudre flottait dans l'atmosphère; la fumée me brûlait les yeux, me faisait tousser. La mort avait passé dans le village et avec elle, partout triomphait un silence terrifiant. Je me serais senti seul dans un désert.²³

Outre le canon de 88, le mortier constitue l'autre arme allemande qui retient l'attention des auteurs. Après l'artillerie et les bombardements aériens, il présente une menace supplémentaire venant du ciel. Lors de la Grande Guerre, le mortier s'avérait encombrant, mais les modèles de deux et trois pouces apparus plus tard étaient plus maniables. Le mortier est alors devenu l'artillerie du fantassin²⁴. L'armée allemande accorde une place prépondérante aux mortiers, particulièrement redoutables à cause de leur vitesse. Le mortier allemand de type *Nebelwerfer* était particulièrement employé en Normandie. Il s'agissait d'un mortier contenant de 5 à 10 canons. Les projectiles de 150 mm pesaient 35 kg et avaient

²² *Ibid*, p.146.

²³ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 44.

²⁴ Jacques Legrand et Catherine Legrand (dir.), *Chronique de la Seconde Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 704.

une portée de 6 700 mètres; ceux de 210 mm pesaient 112 kg et avaient une portée de 7 800 mètres. Le calibre de 300 mm recevait des projectiles de 25 kg et avait une portée de 4 500 mètres²⁵. En plus des dommages matériels qu'ils pouvaient causer, le *Nebelwerfer* exerçait un effet psychologique fort sur les soldats alliés, effet que les Allemands utilisaient à leur avantage. La menace de ce mortier était identifiable au son strident des obus tirés. Ce son était particulièrement éprouvant pour les nerfs des fantassins canadiens. L'aumônier Marchand note : « Les bombes de mortier allemandes font un bruit dans les airs qui ressemble à un beuglement continu. Les soldats ont baptisé la bombe *la vache*. Quand on dit 'c'est la vache', tout le monde comprend. [...] Au début, des soldats ont fait des crises de nerfs, mais ça n'a pas duré : ils se sont vite habitués »²⁶. On retrouve un passage semblable dans *Les Canadiens errants* :

C'étaient ces fameux mortiers [...] On les appelait 'Moaning Minnies', 'la vache', 'l'orgue de Staline'; les civils français disaient simplement : 'la machine infernale'. Ce n'étaient, sans doute que des mortiers. Mais les obus, lancés par paquets de six ou huit – souvent de douze ou seize, quand deux mortiers placés côte à côte tiraient de concert – annonçaient leur venue trente secondes à l'avance pour bien affoler leurs victimes, puis s'écrasaient enfin sur le sol à la manière d'un monstrueux sommier. Ils pouvaient labourer un champ en quelques minutes.²⁷

L'aumônier Marchand mentionne par ailleurs souvent les raids des avions de type *Messerschmitt Bf 109 G* partis à la recherche des pièces d'artillerie canadienne²⁸, les attaques menées par les bombes volantes de type V-1 (armes de représailles propulsées par un statoréacteur) larguées sur l'Angleterre et sur Anvers notamment, et par les fusées explosives

²⁵ < www.junobeach.org/f/4/can-tac-art-ger-f.htm > (vérification: 30 novembre 2006).

²⁶ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 71.

²⁷ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 21-22.

²⁸ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 51 et 53.

de type V-2²⁹. Ces engins rappellent aux hommes en permission l'omniprésence de la guerre, confie Jacques Gouin dans une lettre écrite à Nimègue le 17 novembre 1944³⁰.

Jörg Friedrich, un historien allemand, propose une analyse sensorielle des effets des bombardements sur l'humain³¹. Le bruit annonce le danger imminent. Une fois les bombes larguées ou les obus tirés, l'horreur commence, le temps se compresse. Les sens sont mis en alerte : l'ouïe, la vue, l'odorat enregistrent le souffle des explosions; le corps, asphyxié, rejette toute nourriture, se recroqueville sur le sol vacillant afin de réduire la surface du corps exposé aux éclats : « Je connus la drôle d'impression de voir éclater un obus ennemi à deux verges de moi. Comment j'y ai échappé, je me le demande encore! En le disant, j'étais à plat ventre et je ne pouvais jamais être assez collé à la terre », écrit Jacques Gouin³².

Au cours d'une attaque aux mortiers se déroulant dans la première partie des *Canadiens errants*, « Thivierge se colla la figure contre le macadam en se bouchant les oreilles, songeant à ceux du verger qui avaient au moins, eux, de la terre à mordre. Il en aurait mangé, en ce moment »³³. Le corps absorbe le choc dans ses viscères, commente le narrateur du roman *Neuf jours de haine*:

C'est strident. Durant la trajectoire et comme la trajectoire s'achève, les veines et les artères semblent en caoutchouc. La cadence et l'insistance du son tirent toujours les veines vers le cœur, crispent tous les muscles dans un réflexe. Puis les explosions détendent. L'élasticité des veines et des artères se contracte, se relâche avec l'éclatement. Et la crispation recommence. Tout cela plusieurs fois par minute.³⁴

²⁹ *Ibid*, p. 33, 139, 165.

³⁰ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, Éditions du Jour, 1975, p. 259 (lettre du 17/11/44).

³¹ Jörg Friedrich, *L'incendie, L'Allemagne sous les bombes (1940-1945)*, Paris, Éditions de Fallois, 2004, p. 453-464.

³² Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.* p. 246 (lettre du 14/10/44).

³³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 24.

³⁴ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, Montréal, Éditions de l'Arbre, [1948], rééd. Bibliothèque Québécoise, 1999, p. 29.

On ouvre souvent la bouche au moment de l'impact, petit geste sur lequel on peut se concentrer pour supporter et endurer : « L'avalanche arriva, dévastatrice. Lanoue se sentit soulevé et projeté contre le mur de pierre. Il lui sembla que le vent d'un ouragan s'engouffrait dans ses oreilles pour ressortir par sa bouche ouverte »³⁵. Les mots se perdent dans le chaos. L'action de s'accrocher à quelque chose, comme des chars d'assaut, relève de l'instinct de protection, mais n'assure aucune véritable protection, si ce n'est la présence d'un obstacle entre le corps et l'explosion. Les hommes doivent s'éloigner les uns des autres le plus possible afin de limiter les pertes. Pourtant, le réflexe de s'agglutiner par instinct de solidarité prend parfois le dessus, ultime assurance de ne pas perdre le contact humain³⁶.

Jörg Friedrich souligne qu'un bombardement s'avère plus terrible à entendre qu'à voir : d'où l'attention des auteurs portée au bruit. L'instant suivant la fin de l'attaque en est un, pour certains, d'ivresse et de rires inexplicables, provoqués par le stress intense et le soulagement d'en être sorti indemne. Certains, comme Pierre Sévigny, en ressortent avec un sentiment de puissance et la volonté de combattre. Des études allemandes menées après la guerre décrivent les réactions psychiques face aux attaques aériennes. Certaines personnes manifestent du calme, de la détermination et de l'endurance. Plusieurs restent impassibles, agissant à l'extérieur d'eux-mêmes. Se fermant aux émotions et aux sensations, ils deviennent insensibles psychologiquement. D'autres sombrent dans l'apathie, la passivité ou la prière, par besoin de confier son sort à une force supérieure. Dans son essai *La guerre censurée* consacré aux soldats de la Grande Guerre, l'historien Frédéric Rousseau souligne que « beaucoup de soldats apparaissent [...] littéralement assommés, dans un état semi-conscient. Le bruit infernal, le sentiment d'impuissance, celui de ne pouvoir échapper à cette loterie de la mort et de la mutilation, la hantise de l'ensevelissement, tout concourt à écraser les victimes de ce combat inégal avec l'artillerie »³⁷, les mortiers et l'aviation. Celui qui subit ou assiste à un bombardement prend conscience de sa propre vulnérabilité. Son souvenir

³⁵ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 23.

³⁶ *Ibid*, p. 22.

³⁷ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, p. 158.

demeure indélébile dans l'esprit. Chez certains, comme pour le personnage de Larose dans *Les Canadiens errants*, ils provoquent un effondrement nerveux :

Lanoué assista à un curieux spectacle : Larose, le lutteur, était debout au milieu de la route et se débattait comme un fou furieux, avec deux gars qui le tenaient par les bras et tentaient de l'emmener. Tout à coup, il s'échappa et se rua tête première contre un mur, puis il répéta le manège. D'autres gars sautèrent sur lui pour le maîtriser [...]. Larose n'avait pas reçu de blessure, mais la secousse nerveuse avait été trop forte pour son organisme brûlé par l'alcool. On ne devait pas le revoir au front.³⁸

Le lance-flamme compte aussi au nombre des armes largement répandues au cours de la campagne. Utilisé comme armement secondaire sur le char d'assaut *Churchill* entre autre, les effets visuels qu'il produit s'avèrent saisissants, souligne Charly Forbes, en rappelant une embuscade dans le bois de Groot-Meer :

[L'] énorme châssis de char *Churchill* traîne un réservoir de 400 gallons de napalm. Les paras allemands n'ont que leurs fusils et des grenades pour se défendre. La scène est épouvantable. La forêt s'embrase devant nous. De longs jets d'essence en feu sont projetés à 200 mètres. [...] À travers les arbres qui brûlent et les cadavres calcinés, nous chargeons à la baïonnette. Les paras se rendent. Appuyé à un arbre, je vomis mes sardines et ma gorge se remplit d'un liquide verdâtre et amer. Mes jambes se mettent à trembler. Je m'écroule.³⁹

Un passage des *Canadiens errants* met aussi en scène le lance-flamme :

La première maison sur la droite prit feu au moment où le plus avancé des tanks arrivait à sa hauteur. Il allait la dépasser pour s'occuper de la suivante, lorsqu'un Allemand, les bras au ciel, en surgit comme un diable. Il avait le feu à ses vêtements et à ses cheveux. Il hurlait en courant droit sur le tank, aveuglé par l'épouvante. Un long jet de flamme jaillit tout à coup du char, dans un grondement bref et terrible. L'Allemand, atteint, croula au sol comme un paquet de chiffons enflammés. –Sa-cra-ment!... murmura le premier gars de la file à droite.⁴⁰

³⁸ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 28.

³⁹ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 167.

⁴⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 147.

Son utilisation a un effet dissuasif sur l'ennemi : « Quand j'ai vu votre lance-flamme, j'ai pris la décision humanitaire de capituler avec mes hommes. On ne se bat pas contre le feu!..., dit le commandant allemand au capitaine Dumont dans *Les Canadiens errants*⁴¹.

Les mines anti-personnelles s'avèrent, quant à elles, extrêmement sournoises, car elles peuvent être dissimulées partout par l'ennemi. Surnommée *booby trap*, ces mines étaient piégées et sautaient à tout moment : en ouvrant une porte de chambre ou une porte d'armoire, en coupant une corde à linge ou en défaisant celle qui retenait un objet convoité, en ouvrant une boîte ou une boîte à lettres, etc., rappelle l'aumônier Marchand lors de son passage dans le région de Dolhens en Allemagne en avril 1945⁴². Il s'agissait d'un engin très meurtrier pouvant blesser, démembrer et même tuer. Enfin, les mines dissimulées dans le sol sont omniprésentes rappelle le personnage Xavier Gagnon dans *Les Canadiens errants* : « Ben sûr que la route est minée, toutes les routes sont minées. [...]. J'sais pas, dit le chauffeur avec beaucoup de réserve. Le champ est peut-être miné aussi... »⁴³

3.1.2. Les violences interpersonnelles entre belligérants

Les travaux des historiens Omer Bartov et Paul Fussell démontrent que les cas de mise à mort de prisonniers de guerre et/ou de blessés par les combattants sur les lieux de l'affrontement ou à proximité de ceux-ci ont été nombreux sur les fronts de l'Est, ainsi que sur le théâtre du Pacifique⁴⁴. Ces pratiques sont apparues de façon plus marginale en Europe de l'Ouest, car les belligérants se reconnaissaient comme appartenant à une origine ethnique semblable et respectaient généralement les normes admises lors des conventions de Genève

⁴¹ *Ibid*, p. 148.

⁴² Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 227.

⁴³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 162.

⁴⁴ Omer Bartov, *L'Armée d'Hitler, La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999 et Paul Fussell, *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1992.

(1864) et des conférences de La Haye (1899 et 1907)⁴⁵. Ainsi le démontre ce passage tiré d'une lettre écrite par le lieutenant Jacques Gouin datée du 16 août 1944 : « Notre médecin travailla toute la nuit à panser des Allemands effilochés par nos terribles bombardements »⁴⁶. Il importe de distinguer les termes violence et cruauté. Pour Stéphane Audoin-Rouzeau :

La violence, même extrême, s'exerce au combat pour des buts qui sont autre qu'elle-même; ainsi l'exécution de captifs, blessés ou non, constitue certes une violence radicale, mais qui s'exerce en fonction d'une menace (réelle ou imaginaire, peu importe) que ces derniers peuvent continuer de représenter pour les vainqueurs. Avec la cruauté, en revanche, la violence tend à devenir sa propre fin. Il ne s'agit plus de détruire l'ennemi pour la menace qu'il représente, mais d'infliger de la douleur, de profaner son humanité, de jouir éventuellement de l'infliction de cette douleur et/ou de cette profanation.⁴⁷

Certains passages tirés de récits et de romans de guerre relèvent des comportements de violence comme le fait de massacrer des prisonniers canadiens désarmés. Fait à noter, il n'en est aucunement question dans les lettres de Gouin, certainement soucieux d'épargner son épouse et ses proches des affres de la guerre. Dans le passage du roman *Neuf jours de haine* décrivant la capture de Noiraud, les Allemands sont représentés comme des êtres assez brutaux échangeant dans une langue inconnue et dépouillant les prisonniers de leurs maigres possessions. La cruauté des bourreaux se révèle quand Noiraud assiste à l'exécution sommaire d'une trentaine de prisonniers de guerre portant l'uniforme britannique ayant l'obligation de courir dans un verger avant d'être mitraillés. Ce passage fait probablement allusion à l'exécution sommaire de prisonniers canadiens commis à l'abbaye d'Ardenne en juillet 1944 par des membres de la 12^e Division *Panzer* SS, commandée par Kurt Meyer⁴⁸. La mise à mort de blessés a aussi été une pratique de violence entre belligérants. Lorsqu'il

⁴⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », *op. cit.*, p. 87.

⁴⁶ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 214 (lettre du 16/08/44).

⁴⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », *op. cit.*, p. 91.

⁴⁸ Gilbert Drolet, *The National Identities In Canada's English And French War Novels (1935-1965)*, Thèse de doctorat en lettres, Université de Montréal, 1970, p. 192.

évoque sa première rencontre avec l'ennemi allemand au village de Venoix, Pierre Sévigny indique que des SS ont mis à mort de sang froid des blessés du camp adverse :

À un carrefour, je vis s'avancer quelques hommes, des Allemands, reconnaissables à la couleur gris-vert de leurs uniformes. [...] Tous portaient une mitrailleuse et étaient coiffés d'un lourd casque d'acier. [...] Apercevant le blessé, les dix hommes s'immobilisèrent, étonnés. Le sous-officier contempla le malheureux puis, sans hésitation, proférant je ne sais quel juron, pointa son arme et le déchargea sur le soldat canadien. [...] J'étais pétrifié d'horreur. [...] Quant aux assassins, il regardèrent le cadavre et continuèrent paisiblement leur chemin.⁴⁹

La violence entre belligérants n'est pas seulement subie, elle est aussi imposée à l'ennemi. L'aumônier Marchand cite trois exemples démontrant l'esprit de vengeance qui animait parfois certains soldats pris dans le feu de l'action. Le lieutenant Boisvert qui, après avoir échappé dans la nuit du 27 au 28 novembre 1944 à l'enlèvement de deux soldats de la compagnie B du Maisonneuve par une patrouille allemande, a décidé d'organiser, sous le coup de la fureur, une riposte à coup de grenades et de mortiers⁵⁰. Le major Charlebois, toujours du Maisonneuve, voulait, durant l'attaque du 25 février autour du bois de Calcar (Allemagne), « retourner au combat pour prendre sa revanche. On a de la peine à le retenir et à le raisonner »⁵¹. Enfin, Marchand cite cet incident survenu en mars 1945 : « De retour au poste médical vers trois heures, je trouve le médecin le visage ensanglanté. Il amenait un Allemand blessé au dos quand une grenade enfouie dans le sac du prisonnier lui a éclaté en pleine face. Au lieu de soigner l'Allemand, le docteur voulait le tuer »⁵². Le personnage de Lanthier dans *Les Canadiens errants* est aussi animé de cet esprit de vengeance alors qu'il se trouve face à un Allemand :

⁴⁹ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 45.

⁵⁰ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 178.

⁵¹ *Ibid*, p. 197.

⁵² *Ibid*, p. 206.

Mais il y avait trop longtemps qu'il haïssait l'ennemi. Il y avait trop longtemps qu'il avait des raisons de le haïr, ayant trop vu de ses œuvres, trop de saloperies perfides; des soldats canadiens fusillés en Normandie après s'être constitués prisonniers, des brancardiers abattus délibérément dans l'exercice de leurs fonctions [...]. Ce sentiment le mordit au cœur. Il releva la tête et retrouva la face stoïque de son ennemi, attendant son sort. [...] Il fit un léger *han!* et lâcha son poing dans la face de son ennemi.⁵³

Plus loin dans le roman, Lanthier se trouve en face d'un SS qui lui crache au visage. Il rabat aussitôt sa Sten sur la tête du SS qui s'effondre. Lanthier vide ensuite son chargeur dans le ventre de l'Allemand⁵⁴. L'historien Frédéric Rousseau a relevé des comportements semblables dans certains témoignages de soldats de la Grande Guerre. Il soutient que de telles actions, présentes autant dans les récits autobiographiques que dans les romans de guerre témoignent d'un certain dérèglement nerveux prenant la forme d'une subite agressivité hors du commun à l'égard de l'ennemi⁵⁵.

3.1.3. Les blessures et la mort

Les blessures et la mort sont inhérentes au combat. Les blessures mutilantes constituent à la fois une agression et une menace, car elles atteignent l'enveloppe corporelle et amoindrissent le corps. Par les blessures, la vie peut à la fois continuer et s'échapper, souligne le psychiatre Louis Crocq⁵⁶. Les blessures des fantassins concernent les membres et le thorax, car celles reçues à la tête provoquent presque toujours la mort. La crainte des blessures constitue un autre élément hautement traumatogène, car celles-ci démontrent la fragilité de la vie et elles offrent un avenir inquiétant, empreint potentiellement de souffrance. Pour faire face au stress de la blessure, certains soldats développent une certitude relative d'être intouchable :

⁵³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 105.

⁵⁴ *Ibid*, p. 143.

⁵⁵ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, *op. cit.*, p. 168.

⁵⁶ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, *op. cit.*, p. 197.

Je ne tomberai pas. Je suis invulnérable. Je suis chanceux. Je vivrai. Je ne mourrai pas. Un obus. Je ne serai pas atteint. Je ne peux pas être blessé. C'est impossible. Chacun se le dit. Les lois de l'égoïsme se vautrent dans chaque pensée. Des balles. L'air est compact, mais plein de trous. Il suffit de passer dans les trous où il n'y a pas d'éclats d'acier, ni de balles, ni de morts.⁵⁷

Pourtant, plusieurs soldats ressentent leur fin prochaine. Ainsi, Pierre Sévigny, grièvement blessé à Clèves évoque le mauvais pressentiment de courir un danger avant d'être effectivement touché. Il s'agit d'une sorte de mélancolie qui préoccupe et accable ceux qui en sont atteints. « À la guerre, les soldats sentent d'instinct la présence du danger; une voix secrète les prévient, leur conseille de fuir tel endroit », souligne Sévigny⁵⁸. Certains se confient, d'autres, comme ce dernier, se referment sur leur tristesse et leur angoisse⁵⁹. L'impression est nette, Sévigny transpire malgré le froid, il sent son tour venir. L'inquiétude le ronge pendant trois jours, puis la prémonition se confirme sur le chemin menant vers Clèves : un obus atteint son véhicule en marche. Il est blessé à l'œil, à la poitrine, au coude droit et à la jambe gauche : « La panique me prend, car je saigne abondamment. [...] Comme un enfant, je crie, je pleure. [...] Je commence une prière »⁶⁰. Sévigny évoque la panique ressentie par le blessé, les souffrances endurées, le découragement devant la gravité des blessures et les bienfaits apaisants de la morphine sur le corps. Sévigny consacra plusieurs prières pour recouvrer la santé, écrit-il. Le fait de recourir à une autorité supérieure en qui le blessé place sa destinée était pratique courante. Charly Forbes, blessé à l'œil à Groesbeek, est envoyé à Gand, puis en Angleterre pour y subir une plastie. Après une courte période de joie passagère due au fait d'avoir quitté le front, il évoque la difficulté de vivre loin des hommes de son peloton : « J'étais humilié. Plus rien ne m'intéressait. Le vide que créait en moi cette séparation de mon peloton me faisait mal. Rien, plus rien »⁶¹.

⁵⁷ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 14.

⁵⁸ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 166.

⁵⁹ *Ibid*, p. 167.

⁶⁰ *Ibid*, p. 171-172.

⁶¹ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 188.

Sur le champ de bataille, la mort paraît omniprésente. La mort par brûlure lors d'un bombardement ou par une attaque au lance-flamme offre un spectacle visuel intenable, particulièrement lorsque des unités blindées sont atteintes. Les hommes tentent tant bien que mal de sortir de leur char en flammes : « Quel terrible spectacle de voir les croupiers sortir par les tourelles comme des rats, les vêtements en feu. D'autres brûlent vivants dans des positions grotesques »⁶². La mort par balle s'avère, quant à elle, foudroyante : « Une balle en plein front, Y'a même pas su ce qui lui arrivait, le pauvre diable », dit Lanoue en parlant du capitaine Beauvais dans *Les Canadiens errants*⁶³. L'environnement du champ de bataille peut aussi causer des blessures ou entraîner la mort. Alors qu'il combat à Walcheren, Forbes peine à se résigner à abandonner un camarade blessé :

Il souffre beaucoup et je n'ai pas de morphine. Je songe que la marée montante viendra le chercher. Un autre blessé, un Allemand, gémit dans les joncs; il bouge et me tend la main. Je tire de toutes mes forces et je ne réussis qu'à le remonter de quelques pouces. Il est enfoncé dans la boue. Quel atroce destin.⁶⁴

Certaines situations entraînant la mort sont par ailleurs attribuables au hasard : être au mauvais endroit au mauvais moment. À Walcheren, Forbes se souvient d'un soldat anglais : « les obus fumigènes arrivent au-dessus de nous et laissent tomber les *cannisters*. Par malheur, un de ces contenants tombe dans notre trou et frappe la tête d'un soldat anglais, lui ouvrant le crâne. Horrible spectacle »⁶⁵. D'autres façons de mourir s'avèrent absurdes, comme celle du soldat Baril, du Régiment de Maisonneuve, qui, entendant un char allemand approcher de sa position, s'est précipité dans la cave d'une maison. Dans sa course, il est tombé sur sa mitrailleuse Sten qui lui a transpercé l'abdomen⁶⁶.

⁶² *Ibid*, p. 143.

⁶³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 102.

⁶⁴ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 181.

⁶⁵ *Ibid*, p. 182.

⁶⁶ Cet incident, survenu dans la nuit du 4 au 5 avril 1945, est raconté dans Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 218.

En plein combat, les blessés sont souvent abandonnés à leur sort, faute de pouvoir être secourus immédiatement. Cela a notamment été le cas pendant l'assaut de l'île de Walcheren : « Un par un, les gars tombent, les blessés demandent de l'aide ou connaissent déjà leur sort, ils attendent patiemment sans dire un mot, le regard vide, grelottant sous la fièvre qui les envahit. Et on les laisse là, espérant que les brancardiers les trouveront »⁶⁷. Tout au plus, on leur administre de la morphine contenue dans leur casque de combat. Le narrateur des *Canadiens errants* donne l'impression de ce que ces blessés devaient ressentir en se référant à Lanoue, le personnage principal du roman, et aussi peut-être à l'expérience de l'auteur, blessé à trois reprises durant la campagne :

Que de choses tourbillonnaient dans la tête d'un garçon de vingt ans qui voyait venir la mort! Il avait déjà fait le sacrifice de sa vie, moralement, et le sacrifice moral était grand; mais il n'avait pas connu toute cette force de vie en lui. Il la sentait maintenant dans toute sa plénitude parce qu'elle coulait hors de lui peu à peu. Et il eut devant la mort la révélation qu'il était incroyablement jeune [...] parce qu'il n'avait pas commencé à vivre.⁶⁸

D'autres blessés sont secourus par les brancardiers et amenés vers le poste médical. En plus de recevoir les traitements appropriés, on remplit une fiche individuelle pour chacun des blessés. L'aumônier Marchand indique que :

ces renseignements étaient conservés dans le journal médical régimentaire. Quand le blessé, conscient ou non, quittait le poste médical, on lui épinglait une étiquette qui indiquait sa blessure exacte, les soins qui lui avaient été prodigués, les calmants donnés. Ensuite on le dirigeait vers l'ambulance de campagne; pour nous [Régiment de Maisonneuve], c'était la 18^e ambulance. Sur l'étiquette, il y avait une partie religieuse : *RC* pour catholique, *P* pour protestant, *Unc.* pour onction, *Com.* pour communion. Et je signalais ma partie. J'avais l'impression d'un paquet qu'on met à la poste, souvent pour une destination inconnue.⁶⁹

⁶⁷ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 169.

⁶⁸ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 76.

⁶⁹ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 101.

Heureusement, certaines blessures, en apparence très graves s'avèrent finalement bénignes, comme le montre cet extrait : « j'examine la blessure de Talbot : il a un petit éclat d'acier logé dans la colonne à la hauteur des reins. [...] Je remarque une chose étrange : il y a une certaine insensibilité autour de la blessure. Sans lui dire, j'arrache le shrapnel et lui montre. Il n'avait rien ressenti »⁷⁰. D'autres blessures, séquelles de la guerre, ressortent une fois de retour au pays : « J'avais remarqué depuis quelques temps que mon ouïe avait perdu de son acuité, écrit Charly Forbes. Je percevais difficilement les sons aigus métalliques et plus particulièrement les voix féminines. Je les entendais, mais je ne les comprenais pas »⁷¹.

Armement, mort et blessures habitent le champ de bataille. Celui-ci est représenté dans le roman *Neuf jours de haine* comme la «cinquième dimension» où tous avancent dans un « envoûtement collectif ». L'affrontement qui s'y déroule provoque l'étourdissement, le vertige et laisse peu d'espoir d'y survivre⁷². Dans l'ivresse de la bataille, tout est cauchemar, hasard et vitesse. Certains ont envie de vivre et se sentent forts, malgré l'isolement. D'autres perdent leurs repères : la faculté de penser disparaît, la vie devient un halètement, un instant rapetissé⁷³. Les soldats présentent des réactions diverses : certains deviennent crispés, d'autres sont décontenancés, attristés, inquiets, apeurés ou ils affichent un air dubitatif devant la puissance du feu. Dans *Neuf jours de haine* toujours, la bataille est représentée comme un moment de crise, une parenthèse lors de laquelle les hommes se pervertissent jusqu'à ressentir le goût de tuer : «Tu es ivre. La guerre te rend fou. Mais ne crains rien. [...] La crise passera »⁷⁴. Elle est le lieu où l'instinct et les réflexes acquis à l'entraînement dominant. Certains auteurs insistent sur la violence qu'ils ont infligée ou que des camarades ont imposé à l'ennemi. Le capitaine Pierre Sévigny admet avoir tué un Allemand, après avoir assisté à Venoix à un meurtre gratuit après avoir été ciblé par un tireur embusqué. En tournant son

⁷⁰ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 183.

⁷¹ *Ibid*, p. 204.

⁷² Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p. 33.

⁷³ *Ibid*, p. 26.

⁷⁴ *Ibid*, p.108.

arme en direction du tireur, il éprouve « la joie sauvage de voir tomber une forme humaine. [...] J'allai voir au pied de l'arbre. Un cadavre allemand criblé de balles y gisait »⁷⁵. Charly Forbes admet aussi avoir tué, notamment sur la butte de Quilly, en Normandie :

À l'extrémité d'un mur de pierre, je tombe face à face avec deux Allemands qui semblent aussi surpris que moi. Ils sont à 20 pieds. J'épaule et tue le premier; le deuxième court, épouvanté. Je vide mon chargeur et le rate. [...] Ma première grande victoire! J'étais maintenant consacré au feu et au sang de la guerre : j'avais vécu le Saint Chrême des combattants. J'avais combattu, j'avais tué et j'avais vaincu. Quelle merde! À 22 ans!⁷⁶.

Ces scènes décrivent des meurtres commis sur le champ de bataille. Pourtant, dans son étude portant sur les soldats de la Grande Guerre, l'historien Frédéric Rousseau écrit : « l'acte de tuer est si contraire aux normes culturelles occidentales que très peu de témoins se vantent d'avoir tué en personne, en conscience et *de visu*, un autre homme »⁷⁷. Ainsi, Sévigny et Forbes notamment assument pleinement cette transgression.

Les auteurs représentent souvent le champ de bataille avec des termes couvrant le champ lexical de l'enfer : l'abondance d'expressions comme « fournaise », « enfer épouvantable », « feu », « bruit infernal », « quel enfer », « il fait noir comme en enfer », etc. constitue en fait un euphémisme pour décrire cet endroit où règnent le chaos, le désordre, l'abandon, la destruction, le cauchemar et la menace de mort que représentent les mines, les mitrailleuses, les canons, les mortiers et les bombardements aériens. Les combats se déroulent sur les chemins bordés par des milliers de haies ou des champs de blé. Ils ont aussi lieu dans des villes, des villages, rue par rue, maison par maison. Dans ce paysage, les soldats se heurtent aux obstacles naturels, au spectacle des ruines et de destruction, mais surtout, ils rencontrent l'ennemi allemand dont la résistance acharnée par moments a suscité l'étonnement et la crainte.

⁷⁵ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁶ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 145.

⁷⁷ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, *op. cit.*, p. 175.

3.2. La représentation de l'ennemi

Toute guerre est violence subie et infligée par et contre des ennemis. Le terme même d'ennemi a pris de l'extension au cours du XX^e siècle. Servant d'abord à désigner ceux contre qui combat le soldat, le terme s'est étendu à l'ensemble de leur population. La figure de l'ennemi s'est ainsi élargie à tous ceux de l'autre camp, armés ou non, militaires ou civils, hommes ou femmes. Les Allemands constituent le groupe armé ennemi représenté dans les textes.

Les auteurs s'attardent au comportement de l'ennemi allemand dans la bataille. Lorsqu'il est question de traiter de la représentation de l'ennemi, le *je* et le *nous* s'opposent clairement aux pronoms *il*, *ils* et *eux* réservés à l'ennemi souvent surnommé « le Boche », le « Fraus » ou le « Jerrie ». Cette relation antagoniste est typique du récit de guerre traditionnel. L'ennemi allemand est présenté selon deux sous-groupes assez distincts. Les soldats des unités régulières de la Wehrmacht composent un premier groupe. Pour compenser les pertes enregistrées sur le front de l'Est, l'état-major allemand avait conscrit dans ces unités des soldats de toutes les nationalités provenant des pays envahis. On y trouvait des Polonais, des Russes, des Bulgares, des Belges et même des Français. Jacques Gouin commente les effectifs de la Wehrmacht en octobre 1944 : « J'ai visité hier [...] une cage de prisonniers; c'était pitoyable; des jeunes et des presque vieillards à barbe longue, en haillons : c'est l'image actuelle de la fameuse Wehrmacht »⁷⁸. Pour Pierre Sévigny, ces « Allemands, en garnison dans ses petits villages [de Normandie] [...] servaient leur pays sans enthousiasme. Rongés par l'ennui de la vie de caserne, ils se montraient corrects envers la population civile »⁷⁹. Même opinion chez le narrateur de *Neuf jours de haine* : ce sont « des hommes ordinaires. Rien de plus ordinaire sans l'étrangeté de l'uniforme vert. Des vaincus »⁸⁰. Richard et Sévigny représentent ces conscrits comme étant des victimes du nazisme combattant contre leur gré, sans trop d'acharnement et se rendant aux Alliés par milliers.

⁷⁸ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 253 (lettre du 26/10/44).

⁷⁹ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 97.

⁸⁰ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 25.

Les SS composent le second groupe. Les auteurs opposent souvent les Canadiens, troupes composées de volontaires « qui font leur devoir et savent mourir quand il le faut⁸¹ » aux SS, présentés comme des militaires fanatiques et idéalistes. À cause de ce fanatisme justement, les SS sont perçus comme une force extrêmement menaçante prêts à lutter avec l'acharnement du désespoir à mesure que la campagne progresse. Pour Pierre Sévigny, seule la présence de SS appartenant à une division *Panzer* « laisse prévoir que le combat sera rude »⁸². Plusieurs auteurs soulignent le jeune âge des combattants. Le premier ennemi allemand que rencontre Charly Forbes est un SS de la *Hitlerjugend* (Jeunesses hitlériennes) à peine âgé de 18 ans »⁸³. Le narrateur des *Canadiens errants* souligne aussi la jeunesse de certains SS : « Les deux Allemands qui avaient tué Lanthier et Dubuc se rendirent aussitôt après. L'un était un gamin de seize ans à peine, appartenant au corps des *Hitlerjugend* »⁸⁴. Jacques Gouin éprouve un sentiment de pitié à l'égard de ces jeunes : « Malgré moi, même en me battant contre eux je ne puis les haïr, c'est plus fort que moi; surtout quand je vois ces jeunes enfants de seize ans, qui ne savent certainement pas pourquoi ils se font tailler en pièces, mais seulement pour obéir à un mégalomane comme Hitler »⁸⁵. Même son de cloche chez Gérard Marchand qui décrit un Allemand de 20 ans blessé par balle aperçu dans la région d'Authie : « Sur le dos, il se lève le bras et murmure *Heil Hitler*. J'admire son courage et j'ai pitié de son fanatisme »⁸⁶. Sévigny souligne également le fanatisme de ces jeunes troupes :

Plus que jamais, je constate le fanatisme incroyable des Nazis. Toutes ces troupes de choc sont très jeunes. Un blessé, près de moi, a l'air d'un enfant. Je lis dans son livre de solde sa date de naissance : avril 1931. Et nous sommes en août 1944! Ce petit a treize

⁸¹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 148.

⁸² Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 77.

⁸³ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 143.

⁸⁴ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 157.

⁸⁵ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 218-219 (lettre du 20/08/44).

⁸⁶ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 50-51.

ans. Quelle horreur! Et ce qui me bouleverse plus que tout, c'est de voir mourir ces hommes au cri de HEIL HITLER.⁸⁷

Les auteurs ont raison d'insister sur la jeunesse des troupes SS déployées en Normandie. Philippe Masson, spécialiste l'Armée allemande, rappelle que « la détermination, l'ardeur combative sont essentiellement le fait des jeunes allemands, de ceux qui ont accompli le service d'honneur rétabli depuis 1935 et qui constituent les effectifs des divisions blindées et motorisées ou des formations de parachutistes »⁸⁸. Ces jeunes hommes s'avèrent de coriaces adversaires, notamment contre le régiment des Black Watch, près du village de Saint-André-sur-Orne : « Les SS contre-attaquent quinze minutes après et donnent une démonstration de leur incroyable professionnalisme. Des 620 hommes, une centaine en sortent indemnes »⁸⁹, rappelle Charly Forbes. Ces farouches adversaires massacrent sans pitié et tout aussi indifféremment civils, prisonniers ou soldats combattants »⁹⁰. Sévigny relève leur côté sournois :

À Roulers, les SS commirent une abominable trahison. Des patriotes belges avaient prévenu les Polonais de se méfier avant d'entrer dans la ville où un fort contingent de troupes allemandes était résolu à résister dans l'église fortifiée. Les Polonais qui avaient cerné l'édifice se préparaient à attaquer quand les Allemands hissèrent des drapeaux blancs. Leur commandant donna l'ordre aux Allemands de mettre bas les armes et de sortir. La porte s'ouvrit aussitôt et bon nombre de soldats apparurent, les mains croisées au-dessus de la tête, s'avançant vers les Polonais. Sans méfiance, ceux-ci descendirent de leurs chars pour aller à la rencontre des Boches. Soudain, les Allemands se jetèrent tous à plat ventre en même temps et plusieurs mitrailleuses cachées dans les embrasures des fenêtres ouvrirent le feu, tuant bon nombre de Polonais. [...] Les Allemands répétèrent d'ailleurs assez souvent cette manœuvre aux dépens des troupes canadiennes.⁹¹

⁸⁷ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 85.

⁸⁸ Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale, Stratégies, moyens, controverses*, 2^e éd. rev. et augm. Paris, Tallandier, 2003, p. 406.

⁸⁹ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 140.

⁹⁰ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 53-54.

⁹¹ *Ibid.*, p. 107.

Même blessés, les SS, ces « démons noirs, verts et rouges »⁹², appellent à la méfiance se rappelle Pierre Sévigny: « Je vois deux Allemands blessés au milieu de la route. [...] Un des blessés lance une grenade qu'il tenait cachée. L'explosion tue le Polonais et blesse l'autre. [...] J'avais cru rêver et pourtant j'avais appris depuis quelques temps à connaître le fanatisme et la fourberie des troupes ennemies »⁹³. Ils n'abandonnent pas facilement la bataille en dépit des morts et des blessés dans leurs rangs, notamment lors de l'assaut de l'île de Walcheren : « Comme il aurait été glorieux pour nous et facile pour eux s'ils avaient décidé de se rendre. Au contraire. Ils abandonnent leurs blessés et leurs morts et retournent dans leurs positions »⁹⁴.

Mais l'avance alliée après la fermeture de la poche de Falaise fait peu à peu naître le désespoir dans les rangs allemands. Ce désespoir s'accompagne d'actes de pillage, à Boulogne notamment : « Avant de capituler, les Allemands avaient pillé toutes les caves et des civils me racontèrent les scènes d'orgies effroyables auxquelles se livrèrent les troupes durant les dernières heures de leur résistance »⁹⁵. Seul moment de répit, Noël 1944-1945 : « Charmant pour une fois, les Allemands n'entreprirent heureusement pas pour le lendemain une attaque qui leur aurait peut-être permis de goûter aux restes de notre festin. Sans doute avaient-ils, de leur côté, savouré les mêmes joies qui imposent ensuite quelque repos »⁹⁶.

Comme on le constate, les soldats des unités régulières de la Wehrmacht sont représentés comme des soldats peu combattifs, résignés et souvent heureux d'être faits prisonniers, estime le narrateur des *Canadiens errants* : « Quant aux autres captifs, ils causaient avec chaleur; et échangeaient des poignées de main. Ils se félicitaient de s'en être tirés à si bon compte. Les Allemands capturés par des Canadiens étaient ordinairement ainsi⁹⁷. À l'opposé, les SS sont

⁹² Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 48.

⁹³ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 78.

⁹⁴ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 181.

⁹⁵ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 110.

⁹⁶ *Ibid*, p. 125.

⁹⁷ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 102.

décrits comme des surhommes arrogants, fourbes, fanatiques, brutaux et sanguinaires pour lesquels la force prime sur le droit, souligne le narrateur des *Canadiens errants* :

[Lanoue] savait qu'il avait à faire avec des SS. Il n'y avait pas de quartier à attendre d'eux. Ils ne respectaient rien, n'avaient aucun scrupule à fusiller leurs prisonniers. C'étaient des chacals qui revenaient sur un champ de bataille pour achever les blessés ; une de leurs tactiques consistait même à disposer un traquenard explosif sous un cadavre, pour tuer le premier ennemi qui le retournerait.⁹⁸

La représentation des soldats des troupes régulières de la Wehrmacht et des troupes SS paraît conforme à la réalité. Philippe Masson rappelle en effet qu'avec :

le développement du conflit, la césure persiste. Deux armées coexistent, en quelque sorte. Une armée offensive, jeune, dynamique, débordant de confiance, affirmant sa foi dans les vertus du national-socialisme, communiant dans le culte de la patrie, et une armée composée d'unités statiques, affectées à des secteurs d'occupation ou de défense, composées d'hommes mûrs, d'un enthousiasme modéré.⁹⁹

Jusqu'à la fin, des milliers de volontaires SS ont éprouvé une confiance absolue en Adolf Hitler. Imprégnés de l'idéologie nationale-socialiste, ils ont cru en la réussite du Führer : « Nous nous battons pour Adolf Hitler parce qu'il est le chef de l'Allemagne, nous sommes des patriotes », dit un commandant allemand fait prisonnier par le peloton de Richard Lanoue, dans *Les Canadiens errants*¹⁰⁰. Pour l'aumônier Marchand, la pensée même du Führer constitue un prétexte pour stimuler la combativité des hommes du Maisonneuve :

Dans mes entretiens et mes rencontres, je m'applique à motiver les soldats dans leur vie militaire. Je discute de phrases pigées dans le livre *Hitler m'a dit*. Des exemples? J'ai trouvé les extraits suivants dans mes notes : *Dans mes bourgs de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impétueuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je le veux (p. 278). Nous devons être*

⁹⁸ *Ibid*, p. 74.

⁹⁹ Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale, op. cit.*, p. 407-408.

¹⁰⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants, op. cit.*, p. 148.

cruels, nous devons l'être avec une conscience tranquille (p. 33). Nous sommes des barbares, et nous voulons être des barbares. C'est un titre d'honneur (p. 100). L'Allemagne ne sera véritablement l'Allemagne, que lorsqu'elle sera l'Europe. Tant que nous ne dominerons pas l'Europe, nous ne ferons que végéter. L'Allemagne, c'est l'Europe (p. 43). Il faudra instituer une technique de dépeuplement. Vous me demandez ce que signifie « développement » et si j'ai l'intention de supprimer les nations entières. Eh bien oui, c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons le devoir de l'être aussi. (p. 159).¹⁰¹

Pierre Sévigny présente Hitler comme un homme hystérique sur lequel la réalité n'avait aucune prise. De son point de vue, en août 1944, les formations allemandes « étaient encore sous la domination d'Adolf Hitler, à demi-fou peut-être, mais toujours tout-puissant »¹⁰². Pour Sévigny, Hitler était plus qu'un chef : « c'était un symbole, une religion. Au seul nom du Führer, tout un peuple souffrait »¹⁰³. À Clèves, par exemple, trônait dans les maisons le portrait du Führer, « inventeur de la race supérieure, génie diabolique, contemplant l'infâme pillage dont il était le responsable »¹⁰⁴. Pierre Vallée livre ses impressions sur les Allemands sans manifester de haine ou de rancœur à leur égard. Le peuple allemand n'a pas souhaité la guerre, selon lui, seuls Hitler et ses sbires les y ont poussé : « Le nazisme s'est emparé du pouvoir en Allemagne dans une période de bouleversement et de dépression nationale. Le peuple n'a fait qu'accepter ce qu'il croyait devoir lui donner du travail, du pain. Il a été dupé, trompé »¹⁰⁵. Même opinion chez Jacques Gouin qui attribue à Hitler la responsabilité de la guerre : « C'est lui, le seul, l'unique responsable de tout le malheur du monde entier [...]. Ce n'est que par un entêtement imbécile qu'Hitler continue cette lutte inégale »¹⁰⁶. Pierre Sévigny éprouve du regret face au désastre qu'il constate lors de son passage en Allemagne, désastre qu'il attribue aux vellétés d'Hitler :

¹⁰¹ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 22.

¹⁰² Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 17.

¹⁰³ *Ibid*, p. 53-54.

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 157.

¹⁰⁵ Pierre Vallée, *Prisonnier à l'oflag 79*, Éditions de l'homme, Montréal, 1964, p. 111-112.

¹⁰⁶ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 219 et 281 (lettres du 20/08/44 et du 18/02/45).

Spectacle d'épouvante, spectacle de mort, de souffrance, de catastrophe et d'infinie désolation. [...] Et je pensais à la littérature et à la philosophie allemande, aux larges ondes musicales de Wagner, à toute cette civilisation qui finissait lamentablement dans une catastrophe. Tragédie d'un peuple fanatisé par un demi-fou cherchant la gloire dans les conquêtes, chantant la douleur, la mort et finalement accablé, irrémédiablement écrasé par cette guerre-éclair dont, cinq ans plus tôt, il s'était proclamé l'inventeur et l'apôtre.¹⁰⁷

On retrouve une idée semblable dans une lettre de Jacques Gouin écrite le 10 avril 1945 :

Le peuple allemand est réduit à l'état de chien battu. Une nation jadis si grande, si laborieuse, voit devant elle, des générations condamnées au malheur en naissant. Je ne sais plus que penser d'une telle catastrophe s'abattant sur un peuple, qui ne peut être entièrement responsable des crimes commis par son élite.¹⁰⁸

Marchand et Gouin évoquent aussi le suicide du Führer. Marchand décrit la réaction du civil allemand qui le côtoie lorsqu'ils apprennent la nouvelle : « Le cultivateur allemand s'approche aussitôt. Sur son visage, un air de satisfaction et de joie. Parce que, nous dit-il, Hitler a tenu à sa promesse de mourir à Berlin, s'il le faut »¹⁰⁹. Sévigny s'attarde également à la mort du Führer :

Sa mystérieuse disparition rehausse encore son prestige. Même les moins ardents font rarement retomber sur lui les responsabilités des malheurs de l'Allemagne. Les Boches détestent Himmler, Ribbentrop et les autres chefs nazis, mais Hitler reste pour eux le demi-dieu, le surhomme dont on chantera encore la gloire dans cent ans. Ce mythe présente un grand danger chez ce peuple passionnément épris du culte des héros, Hitler trouvera des imitateurs qui voudront continuer sa légende.¹¹⁰

Comme le démontrent ces passages, les auteurs séparent nettement la propagande nazie et le culte du chef de la « grande » civilisation allemande. Par ailleurs, Hitler est diabolisé. Il est présenté comme un fanatique et furieux, ayant entraîné son peuple dans la catastrophe.

¹⁰⁷ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 156-157.

¹⁰⁸ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 290 (lettre du 10/04/45).

¹⁰⁹ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 229.

¹¹⁰ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, op. cit., p. 162.

Son suicide soulage le peuple enfin libéré de son joug. Les formules utilisées par les auteurs s'avèrent sombres toutes assez stéréotypées. Elles visent entre autres à dévaloriser le dictateur en soulignant son côté diabolique. Dans le cas de la représentation d'Adolf Hitler, on peut croire que ce que les auteurs ont lu, vu et entendu après la guerre a pu contaminer leur discours.

3.3. Conclusion

Alors que le duel rapproché entre deux adversaires clairement identifiés a longtemps constitué la représentation mythique du combat et du soldat héroïque, les deux guerres mondiales ont généré une violence déployée sur le champ de bataille qui a été essentiellement dépersonnalisée et anonyme sur le champ de bataille ouest-européen : les hommes s'agressent à distance grâce à la portée des armes et vivent recroquevillés sur eux-mêmes à cause du haut niveau de dangerosité; on ignore qui l'on tue, on ne sait pas qui nous tue : « On eût dit que l'Ennemi, cette présence presque toujours invisible et mystérieuse dans la guerre moderne – où sont les batailles rangées d'antan! – n'était pas réveillé », souligne le narrateur des *Canadiens errants*¹¹¹. Avec les longs combats comme ceux s'étant déroulés en Normandie durant l'été 1944, il devient difficile de discerner les gestes issus de l'entraînement et ceux redevables aux plus élémentaires réflexes de protection face au danger : « On imite les autres, les autres nous imitent. Les habitudes acquises aux exercices dirigent d'elles-mêmes. Ainsi les fusils et mitrailleuses sont haussés à deux mains au niveau des épaules pour ne pas en mouiller le métal »¹¹².

La guerre incarne la forme extrême de la violence. Processus dépassant chaque individu, la violence demeure avant tout une expérience du corps, corps qui inflige la violence et qui la subit aussi. La violence peut aussi être subie sans que le corps ne soit blessé lorsque le soldat vit immergé dans un univers d'explosions, de destructions, de bruits assourdissants et de

¹¹¹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 98.

¹¹² Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 12.

chocs de toutes sortes. De ce point de vue, les deux guerres mondiales marquent un tournant dans les pratiques de violence et de destruction à grande échelle. La Seconde Guerre mondiale a inauguré un « nouvel âge de la guerre, guerre technologique, guerre à distance, prônant le principe des destructions massives avec, pour cible, les populations civiles, tels les bombardements stratégiques et les armes nucléaires »¹¹³. Conflit absolu ayant provoqué entre 16 et 17 millions de morts chez les combattants (42 042 au Canada) et autour de 22 millions chez les civils¹¹⁴, elle a aussi été histoire de déplacements, de déportations et de massacres à grande échelle de populations affamées, avec ou sans visée exterminatrice. D'où la représentation généralement admise d'une hécatombe encore plus importante que la Grande Guerre. Il s'avère ainsi pertinent de rappeler combien la libération de la France, souvent présentée comme une fête lors des commémorations, s'est avant tout accompagnée de destructions et d'épreuves douloureuses pour la population normande.

Toute guerre se fait contre un ennemi. De façon générale, la représentation de l'ennemi allemand contenue dans les récits et les romans de guerre s'accorde plutôt bien avec la réalité décrite dans l'historiographie canadienne : ce dernier a fait globalement preuve de savoir-faire dans la conduite des combats, il s'est montré courageux, tenace et habile. Il a parfois fait preuve de fanatisme et, à l'occasion, il a été brutal et voyou, pour reprendre les qualificatifs employés par C.P. Stacey dans son *Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Seconde Guerre mondiale*.

Certes, l'ennemi a épousé toute cette gamme de comportements. La représentation de l'ennemi commune aux auteurs des textes étudiés et à l'historiographie constitue cependant,

¹¹³ Annette Becker et Henry Rousso, « D'une guerre l'autre », in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre 1914-1945*, op. cit. p. 15.

¹¹⁴ Chiffres indicatifs fournis par Stéphane Audoin-Rouzeau dans « Massacres, Le corps et la guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 283. John Keegan avance plutôt le chiffre de 50 millions de morts au total. Voir, *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 1990, cité par Pieter Lagrou, « Les guerres, les morts et le deuil : bilan chiffré de la Seconde Guerre mondiale », in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre 1914-1945*, op.cit., p. 315.

de notre point de vue, une simplification de la réalité. Cette simplification se fonde sur des stéréotypes menant à la généralisation des comportements observés sur le champ de bataille, stéréotypes à partir desquels les auteurs ont peut-être pu justifier leur participation au conflit. Expliquons-nous. Pour que la guerre soit justifiée, il importe, rappelle Paul Fussell, que le camp des Alliés soit présenté comme celui des justes et des bons alors que les ennemis sont présentés selon leurs caractéristiques nationales. En étudiant la propagande américaine entre 1939 et 1945, Fussell montre la subdivision des ennemis de l'Amérique le long d'une échelle courage/poltronie. Les Japonais occupent l'extrémité du courage, alors que les Italiens se trouvent à l'autre extrémité. Les Allemands, quant à eux, se situent au milieu¹¹⁵. La propagande les présente comme étant :

des humains pervertis : froids, schématiques, pédantesques, sans imagination et profondément sinistres. [...] Leur sens instinctif de la discipline était particulièrement dangereux et leur excellente technologie donnait à leur cruauté une efficacité unique. [...] En temps normal, la caractéristique la plus fréquemment attribuée aux Allemands, la minutie, aurait constitué un compliment, mais pendant la guerre, c'était un vice moral qui impliquait l'inhumanité mécanique, la monotonie et la rigidité.¹¹⁶

Bien que les qualificatifs employés par les auteurs s'accordent avec la réalité du champ de bataille, la représentation de l'ennemi véhiculée dans les textes accorde une place certaine aux lieux communs, aux clichés. En effet, une fois la distinction opérée entre les soldats de la Wehrmacht et les SS, ce que la propagande américaine n'a pas fait, les textes présentent ces derniers comme ayant été des êtres sinistres, dangereux et cruels. Cette abondance de termes péjoratifs débouche sur une vision simplifiée de la réalité. On peut ainsi se demander si, dans le chaos des combats, les soldats de chaque groupe ont toujours agi conformément aux caractéristiques qui leur étaient attribuées. Les stéréotypes servant à présenter l'ennemi ont pour effet d'uniformiser les comportements de courage, de cruauté, de fourberie ou de lâcheté, comportement essentiellement négatif aussitôt attribué à un groupe précis. Cela crée évidemment une image déformée des hommes qui menaient les combats, combats par ailleurs

¹¹⁵ Paul Fussell, *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit. p. 146.

¹¹⁶ *Ibid*, p. 151-152.

présentés comme un tout apparemment cohérent où chacun adopte le comportement propre au groupe auquel il appartient.

On pourrait penser que ces stéréotypes possèdent une vertu justificative pour les auteurs. En effet, les clichés présentant les SS et leur chef Adolf Hitler contiennent un jugement péremptoire : il fallait mener la guerre contre eux et ce qu'ils représentaient, c'est-à-dire le nazisme. Les stéréotypes véhiculés sur les SS permettent en quelque sorte de justifier la participation des auteurs à la guerre (dans le cas des romans de guerre, celle des personnages) et de défendre l'action qui consistait à les combattre. Du point de vue des auteurs, il fallait en effet combattre ce mal, cette haine venue d'Europe, incarné dans les vils SS.

CHAPITRE IV

VIE QUOTIDIENNE ET PSYCHOLOGIE DU COMBATTANT

Dans ce chapitre, nous explorons la vie quotidienne du soldat telle que présentée dans les récits, les romans et les lettres de combattants. Plus particulièrement, on se penchera sur l'itinéraire type du fantassin canadien-français, depuis le Canada jusqu'au théâtre d'opérations en France. Les textes traitent aussi de son équipement, son alimentation et de l'influence de la topographie du champ de bataille et du climat sur les hommes. On se penche ensuite sur la psychologie du soldat au front, en insistant sur les attaques sensorielles auxquelles il est soumis lors des combats, sur la peur et sur les séquelles psychologiques de la guerre. Enfin, nous abordons succinctement trois éléments incontournables pour tenir face à la violence du champ de bataille, c'est-à-dire le moral, l'esprit de corps et la religion.

4.1. La vie quotidienne durant la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest

Depuis la province de Québec, les soldats se rendent en train à Halifax, point de départ de la traversée vers l'Europe. Des milliers d'hommes traversent l'océan alors que sévit la bataille de l'Atlantique qui oppose les *U-Boote* et les avions de type *Kondor* à la Marine royale canadienne, au Corps royal d'aviation canadien et à la *Royal Navy* britannique. La traversée s'avère risquée, car les convois alliés, accompagnés de corvettes et de torpilleurs, sont plus lents que les sous-marins allemands. Ces derniers les attaquent sans relâche entre l'automne 1940 et le début de 1943. Le passage vers l'Angleterre s'effectue par convois de dizaines, voire de centaines, de navires. La majesté de l'océan impressionne le soldat Émilien Dufresne pour qui la traversée effectuée en janvier 1942 marque son premier voyage en mer. À l'instar de beaucoup de ses semblables, le mal de mer interrompt ses rêveries, dès le second

jour de la traversée : « Le paradis se transforme en enfer, je suis blanc, je suis vert. Tout tourne et bascule dans ma tête, mais surtout dans mon ventre. Je suis incapable de résister à l'appel incessant des toilettes. Mes entrailles se traînent à mes pieds. Je me demande sur quelle galère je me suis embarqué »¹.

Des paquebots comme le *Queen Mary* et le *Queen Elizabeth* sont réquisitionnés pour le transport massif des troupes. À eux seuls, ces navires transportent plus d'un million d'hommes durant la guerre². Plus de 15 000 hommes prennent place à bord à chaque traversée au lieu des 2500 en temps de paix :

Les cabines comportent 6 à 8 couchettes superposées. Salons, fumoirs, salles de jeux ont été transformés en dortoirs ou en cafétérias, susceptibles de délivrer deux repas par jour et par passager. Compte tenu d'un important matériel, l'accès au pont est rigoureusement réglementé, voire rendu impossible. Seul grand avantage des grands *liners*, les traversées sont rapides, de l'ordre de six jours, et sûres.³

Depuis les ports de débarquement en Angleterre, les trajets directs vers le front sont rares, le fantassin Dufresne, tout comme l'aumônier Gérard Marchand, se rend donc au camp canadien d'instruction militaire de Whitley. Pour les Canadiens français, les mois, voire les années, précédant les combats se résument à des déplacements répétés sur le sol anglais et à l'entraînement militaire. Le parcours d'Émilien Dufresne en Angleterre est typique du soldat québécois francophone qui y est cantonné. Incorporé au Régiment de la Chaudière, Dufresne garde les côtes anglaises : « Nous demeurons à Pevensy-Bay dans des maisons louées par le gouvernement canadien. Nous sommes de six à dix gars, selon la grandeur de la maison, deux par chambre, partageant une salle de bain [...] »⁴. Dufresne souffre de l'éloignement et il doit s'adapter à sa nouvelle vie en sol étranger:

¹ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 44.

² Philippe Masson, *L'Homme en guerre, De la Marne à Sarajevo*, Monaco, Éditions Le Rocher, 1997, p. 43.

³ *Ibid*, p. 43.

⁴ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, *op. cit.*, p. 47.

Je me sens un peu dépaysé. Je suis persuadé de ne connaître personne [...]. L'entraînement militaire continue. Maintenant la guerre se pavane sournoisement parmi nous. De l'extérieur je dois m'adapter à un environnement totalement différent, souvent hostile. Ce territoire m'est inconnu, la mentalité et la langue des gens d'ici, bien qu'elles soient voisines, sont encore à apprivoiser.⁵

La vie routinière s'installe. Dufresne réussit un cours de conduite et devient l'intendant du major Guy Savoie du Régiment de la Chaudière: « Je le conduis partout où les affaires l'appellent, c'est également moi qui lave son linge, qui presse ses habits et lustre ses bottes, enfin je dois m'arranger pour qu'il soit toujours impeccable »⁶. Après la mort de Savoie, Dufresne poursuit l'entraînement toujours plus rude et exigeant. L'extrait suivant témoigne de l'effet de l'instruction militaire sur l'esprit des soldats :

Nous passons nos journées à ramper et à tirer dans le but de nous habituer à toutes sortes de terrains et de situations. Pendant deux semaines, on rampe, tire avec des mitrailleuses, des mortiers, des grenades, sous la pluie ou baignés de soleil, la nature n'a plus aucune importance. Nous devons toujours nous imaginer être en danger de mort. Nous devons nous voir devant des gars entraînés à tuer et prêts à être tués. Nous devons absolument nous croire dangereux et, plus encore, il faut le devenir. Tout cet acharnement à l'entraînement nous laisse en contact avec les raisons profondes de cette haine et le monde devient un gros réservoir d'ennemis sanguinaires, préparés à nous tomber dessus.⁷

Durant les mois précédant le débarquement, l'entraînement s'avère plus astreignant et répétitif. Il s'agit de faire acquérir aux hommes l'expertise dans le maniement des armes, de leur apprendre les déplacements en groupes de combats et d'exercer leurs yeux de soldats devant les avantages et les désavantages tactiques du terrain :

Je dois scruter les terrains, remarquer le moindre objet; l'emplacement de chaque arbre et de chaque pierre doit être retenu. Il y a aussi les mines, dangereuses, mangeuses

⁵ *Ibid*, p. 48-49.

⁶ *Ibid*, p. 49.

⁷ *Ibid*, p. 52-54.

d'hommes, que j'apprends à surveiller à chacun de mes pas. Je dois être vigilant, attentif à tout ce qui est perceptible et plus encore.⁸

L'entraînement s'avère utile une fois sur le champ de bataille, écrit le lieutenant Jacques Gouin du 4^e Régiment d'artillerie moyenne, le 13 juillet 1944, alors qu'il se trouve à Rots, près de Caen : « Nous ne trouvons pas beaucoup de différence avec les manœuvres ordinaires que nous faisons en Angleterre depuis près de deux ans; c'est ici que nous nous rendons compte de l'utilité de l'entraînement qui nous paraissait si monotone autrefois »⁹.

Les soldats atteignent les zones de combat après un arrêt assez long en Angleterre afin d'y poursuivre l'entraînement. Certains en profitent aussi pour s'adonner au tourisme : « La banlieue anglaise m'apparaît bien entretenue, propre et coquette », aux dires d'Émilien Dufresne¹⁰. Dans une note en marge du récit des *Canadiens errants*, Jean Vaillancourt estime que : « La généreuse hospitalité des Anglais, eux-mêmes si éprouvés, fut à cette époque le seul soutien véritable du moral des troupes canadiennes »¹¹.

Après le 6 juin 1944, le transport de l'Angleterre vers la France, s'effectue à bord de *Liberty ship*, ces cargos, de construction américaine surtout, ayant pour but de ravitailler en hommes et en matériel les forces alliées arrivées sur le sol européen. L'aumônier Marchand se trouvait sur l'un d'entre eux. Pour passer le temps, écrit-il, les hommes s'adonnent aux cartes et aux jeux de dés¹².

⁸ *Ibid*, p. 54.

⁹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, p. 199 (lettre du 13/07/44).

¹⁰ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, *op. cit.*, p. 49.

¹¹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, p. 113.

¹² Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire (1944-45)*, Montréal, Les Presses Libres, 1980, p. 38.

Tout au long de la campagne, le fantassin transporte son équipement lors des déplacements en véhicule, en train ou à pieds. Ce passage du roman *Les Canadiens errants* décrit assez justement l'équipement du fantassin canadien-français en campagne :

Les équipements trop complets étaient lourds à porter. La chaleur grandissante [en Normandie] semblait y couler du plomb, les courroies rongeaient les épaules mouillées de sueur. Les carabines suspendues à l'épaule droite par la bretelle, que tendait le pouce, étaient pointées vers les nuages. Les pelles et les pioches de terrassiers, accrochées aux sacs à dos, produisaient ce cliquetis qui est le son propre aux régiments canadiens. Les casques d'acier tout ronds, enveloppés de filets de camouflage verts que gonflaient les paquets de pansements, étaient durement enfoncés sur les crânes, et les mentonnières tendues semblaient pétrifier les mâchoires de tous ces garçons dont certains n'avaient pas vingt ans.¹³

Le fantassin porte l'uniforme ordinaire en serge de laine kaki et le casque d'acier de type Mark II de forme plus ronde et au bord plus plat que son prédécesseur de la guerre 14-18. Un camouflage en treillis, en pièces cousues de jute ou en branchages recouvre le casque. La pioche demeure un article important pour la survie du fantassin, mais elle s'avère peu pratique. Composée d'une tête amovible en acier et d'un manche en bois, la pioche se fixe à l'arrière du paquetage standard. À cause de sa petite taille, elle se montre souvent inefficace pour creuser des trous, si bien que la plupart des soldats la délaissent pour la pelle. En 14-18, le fusil s'était prouvé le meilleur ami du fantassin. Cette fois-ci, c'est la pelle, souligne le narrateur du roman *Neuf jours de haine*¹⁴.

Le fantassin dispose également d'armes à feu. Richard Lanoue, le personnage principal des *Canadiens errants*, occupe la fonction de *Bren gunner* du peloton 4 de la compagnie B du Régiment du St-Laurent, un bataillon fictif. « On lui avait confié depuis deux ans la charge de la mitrailleuse légère jusqu'à ce que mort s'en suive, disaient les copains pour l'encourager »¹⁵. La mitrailleuse Bren .303 Mk II était « la meilleure amie du fantassin. Cette

¹³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 17.

¹⁴ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, Montréal, Éditions de l'Arbre, [1948], rééd. Bibliothèque Québécoise, 1999, p. 30.

¹⁵ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 17.

phrase mille fois entendue lors de l'entraînement revient à l'esprit de Lanoue alors qu'il se trouve sous le feu ennemi »¹⁶. La Bren était reconnue pour sa fiabilité, sa simplicité et sa précision. Pouvant aussi être montée sur des chars, elle possédait un calibre de 7.7 mm, mesurait 115 cm, pesait environ 10 kg et fournissait une cadence de tir de 500 coups/minutes. Pour Noiraud, personnage de *Neuf jours de haine*, la mitrailleuse incarne un « trophée » nécessaire au maintien de son statut de héros aux yeux de Kouska, un autre personnage du roman. Le fait d'enlever au soldat sa mitrailleuse revient à lui enlever une partie de son corps, car « se la faire voler, c'est subir une amputation »¹⁷ qui provoque l'anxiété à l'approche de l'attaque.

Le fantassin doit aussi transporter d'autres objets : munitions, gourde, gamelle, articles personnels, toile de sol, cape anti-gaz (une sorte de poncho imperméable sensé protéger contre les gaz irritants), un masque à gaz (inutile, car les gaz n'ont pas été utilisés lors de cette campagne) et une boussole dans des sacs accrochés à son paquetage. Celui-ci est maintenu par un système de boucles et de harnais portés en sautoir et fixés à la ceinture. Il arrive aussi au fantassin de transporter un PIAT, une arme antichar mesurant 99 cm et pesant 14.5 kg¹⁸. Tous ces articles d'une utilité parfois douteuse alourdissent le fantassin et réduisent sa mobilité, ce qui comporte évidemment des dangers tactiques¹⁹. Lorsque la situation le permet, les sacs suivent les soldats à bord de camions ou de bren carrier no 2 Mk I. Ce véhicule britannique était très apprécié pour sa mobilité et sa vitesse. Il était utilisé pour le soutien de l'infanterie et la reconnaissance.

En campagne, les repas sont présentés sous forme de ration de type C et K bénéficiant d'une standardisation à l'américaine. Les repas sont souvent tributaires du hasard, des mouvements et des attaques. Le déjeuner se compose par exemple de gruau, de bacon, de

¹⁶ *Ibid*, p. 22.

¹⁷ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p.126.

¹⁸ Mentionné notamment dans Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 166.

¹⁹ <www.junobeach.org/f/4/can-tac-inf-kit-f.htm> (vérification: 30 novembre 2006).

biscuits secs réunis sur un carré de margarine, de thé brûlant, sucré et lacté. Qu'en est-il du goût? « De la nourriture en conserve. Ça goûte le fer-blanc et l'acide borique »²⁰. Au menu du dîner et du souper, on retrouve parfois de la salade aux légumes, de la confiture, et des galettes. Voici un exemple de repas servi en août 1944, dans la région de Clair-Tizon :

À 17 h, le camion du quartier-maître arrive avec des rations fraîches et chaudes. Une soupe au *barley*, du pain blanc, du beurre. Des tranches de *roastbeef* d'un demi-pouce d'épais avec des patates *en masse*, arrosées de sauce brune à la farine. Des gallons de thé et une double ration de rhum. Des cigarettes et le courrier du Canada.²¹

Chaque soldat dispose d'un havresac contenant des carreaux concentrés d'avoine roulée qu'il faut cuire à partir des instructions fournies dans la boîte, du fromage, du thé, une gamelle, une tasse, des pastilles combustibles pour faire bouillir de l'eau et quelques cigarettes²². Le havresac contient aussi des biscuits durs (*hard tacks*), visiblement peu appréciés par les militaires, en tout cas par Xavier Gagnon, un personnage des *Canadiens errants* : « J'chauffe mon poêle avec des *hard tacks*. Ça brûle câlicement mieux que ça se mange, ces cochonneries-là »²³. Les officiers se ravitaillent dans les *mess*, un endroit séparé des soldats. La localisation du *mess* varie selon le lieu et la situation des combats, tantôt dans un camion, avec vaisselle et nappe, écrit Jacques Gouin²⁴, tantôt dans une maison française, un manoir du XV^e siècle, une école abandonnée, un magasin, une ferme ou un presbytère²⁵.

La topographie exerce une influence considérable sur le soldat tout au long de la campagne. Cet élément naturel laisse souvent une impression indélébile à cause des surprises

²⁰ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 74.

²¹ Charly Forbes, *Fantassin, Pour mon pays, la gloire et ... des prunes*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 147.

²² Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 33-34.

²³ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 82.

²⁴ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 198 (lettre du 12/07/44).

²⁵ *Ibid*, p. 210, 221, 226, 235, 289 et 301.

souvent désagréables qu'il a causées. L'incipit de *Neuf jours de haine* offre un portrait percutant du débarquement de Normandie. La mer houleuse cause des vomissements aux soldats ballottés dans les barges de débarquement²⁶. Après la mer et la plage, le sol et la végétation procurent au fantassin de nouvelles difficultés. Le sol est constellé de cratères d'obus. Ces cratères constituent souvent le seul abri pour les soldats. Artilleurs et fantassins entretiennent un lien intime avec le sol. Pour le soldat, creuser la terre c'est creuser sa propre fosse : « Nanger appelle cela descendre dans l'interdit. Sade, chercher des couleurs. Martedale pêcher des perles. Kouska, opérer le mal d'Europe »²⁷. Les arbres et la végétation représentent tantôt des endroits sûrs, tantôt ils peuvent abriter des tireurs embusqués. Les arbres ne sont pas épargnés par la violence des combats. Ils sont pourfendus, déchiquetés, hachés par les balles et les obus. Leurs branches nuisent aux soldats. La guerre des haies en Normandie se déroule dans un bocage propice au traquenard et aux embuscades. Le paysage normand n'est pourtant pas sans rappeler celui du Québec, écrit Jacques Gouin qui parcourt la Normandie non sans émotion : « La campagne française ressemble beaucoup à nos paysages canadiens. Le paysan français, de même, rappelle beaucoup l'habitant de chez nous. Il ne faut pas s'imaginer que la France, ce n'est que Paris »²⁸.

Durant la campagne, les combattants rencontrent des conditions climatiques souvent peu invitantes. Jacques Gouin aborde souvent la question du climat dans ses lettres. En Normandie, « il fait une chaleur torride comme à Montréal en été », confie-t-il à son épouse²⁹. Même opinion chez le narrateur des *Canadiens errants* : « L'ardeur de l'été sur ce continent demeurerait une surprise pour les envahisseurs venus d'outre-Manche »³⁰. Par contre, en Belgique, en septembre, « l'automne se fait sentir et il pleut assez souvent, ce qui rend les

²⁶ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p. 7.

²⁷ *Ibid*, p. 82.

²⁸ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 203 (lettre du 17/07/44).

²⁹ *Ibid*, p. 201.

³⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 15.

opérations plutôt désagréables »³¹. En octobre, la situation ne s'améliore guère : « L'hiver commence à se faire sentir désagréablement, surtout dans un pays humide que [la Belgique]. Il pleut souvent, et mon admiration est sans bornes pour nos pauvres canonniers qui pataugent dans la boue jour et nuit »³². Charly Forbes se souvient de la route vers Anvers et de l'état des troupes :

Nous approchons de la Belgique. L'ennemi a définitivement lâché. Il tentera vainement de retarder l'énorme vague alliée qui déferle maintenant à la grandeur de l'Europe. Il organise ici et là des poches de résistance qui seront simplement oubliées sur place ou attaquées selon leur importance stratégique. [...] Les chars de reconnaissance, qui cherchent à entrer en contact avec l'ennemi à travers les champs de mines et les terres basses inondées, ne suffisent plus à la tâche. La guerre a changé d'aspect. La poursuite exigera de nous encore plus d'efforts physiques. La poussière des routes, les mines, les patrouilles, les nuits sans sommeil, les avances à pieds, les raids. Dans cette guerre de mouvements, les cuisines ont peine à suivre. Les soldats ont le ventre vide. Depuis le 6 juillet, la 2^e division n'a eu aucun repos suffisant pour refaire ses forces. Les renforts n'arrivent plus du Canada [...] Nous sommes épuisés.³³

Forbes a raison, la guerre a changé d'aspect. C'est ce que soutient aussi Serge Jaumain dans sa communication au colloque *La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités* tenu en 1994 :

La bataille autour du village de Moerkerke constitue un tournant dans l'offensive des Canadiens. Depuis leur percée en Normandie, ces derniers avaient pratiqué une guerre de mouvement qui leur avait permis d'avancer très vite, grâce notamment à la supériorité de leurs blindés. Devant le petit village flamand, la rapide progression prend fin et commence une sorte de guerre de position au cours de laquelle les Allemands peuvent tirer parti de la géographie de la région (digues et champs inondés).³⁴

³¹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 230 (lettre du 08/09/44).

³² *Ibid*, p. 252 (lettre du 22/10/44).

³³ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 155.

³⁴ Serge Jaumain, « La présence des soldats canadiens en Belgique (1944-1945) », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beaugard et Marcel Bellavance (dir.). « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 89.

L'hiver passé sur la Meuse (automne 1944, début 1945) a laissé un souvenir particulièrement pénible à cause du froid et des intempéries. Pour Jacques Gouin, « tout devrait me conduire au pessimisme, au découragement. L'hiver qui avance, menaçant la marche victorieuse de nos armées; une pluie persistante, un ciel bas, des routes boueuses, des maisons dévastées et le spectre de la guerre toujours aussi hideux »³⁵. Voilà le décor montré aux Canadiens. « Les nuits sont froides, écrit Charly Forbes. En octobre, les pluies poussées par les vents du nord nous pénètrent jusqu'aux os. L'humidité a imprégné notre linge. Les maisons en ruine nous offrent aucun confort. Il n'y a pas de bois pour faire un bon feu. Mais que veut dire un feu en première ligne? »³⁶.

Le froid mordant et la pluie s'infiltrèrent partout. La pluie inonde les abris, transperce les vêtements et fait rouiller la tête de culasse des fusils, rendant parfois leur mécanisme inutilisable. Elle ride la peau et plisse les orteils dans les bottes. Sa chute incessante provoque découragement, tristesse et désir de fuir devant l'ennemi. La région du Beveland-Sud semble particulièrement hostile, écrit Charly Forbes :

Autre terrain, autre guerre. Les polders, la guerre dans l'eau et sur les digues. Une grande partie du Beveland est inondée. [...] Ici et là, les moulins à vent, qui servent à contrôler l'irrigation, ne fonctionnent plus. Poste favorable à l'observation, ils sont des cibles faciles pour les chars. On les évite. Pourtant, contre les éléments, ils sont les seuls endroits à nous offrir un peu de protection.³⁷

Dans cette région que la 5^e brigade doit nettoyer, chaque pouce de terrain est capturé par les fantassins dans l'eau, le froid et la boue épaisse et collante qui paralyse tous les mouvements : « Je suis en Hollande, écrit Jacques Gouin le 26 octobre 1944. Mon impression n'est guère enthousiaste : de la boue, encore de la boue et toujours de la boue! »³⁸.

³⁵ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 258 (lettre du 17/11/44).

³⁶ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 168.

³⁷ *Ibid*, p. 169.

³⁸ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 253 (lettre du 26/10/44).

Aux rigueurs du paysage et du climat, s'ajoute l'absence de soins corporels. Odeurs, saletés du corps et vermine assaillent le soldat. Les pieds font particulièrement souffrir. Charly Forbes se rappelle qu'en août 1944 :

Nous n'avions pas pris de bain depuis le milieu de juillet. Les poux, les *scabies*, la gale s'étaient installés malgré nos habits de combat enduits de désinfectants. Les ampoules aux pieds... les échauffements... le pied d'athlète... les ongles d'orteils, pourris dans des chaussons qui tombaient en lambeaux, puaien la charogne. La barbe hirsute et nos têtes rasées à quatre centimètres nous donnaient des airs de condamnés à mort.³⁹

La fatigue du corps, due à l'irrégularité du sommeil et des repas, accompagne cette absence d'hygiène : « nous dormons aussitôt que nous le pouvons, ne sachant pas le moment où il faudra être debout des nuits entières », note Jacques Gouin⁴⁰.

4.2. Les attaques sensorielles

Les traumatismes psychiques engendrés par la guerre sont étudiés depuis le début du XIX^e siècle. Ils ont porté différents noms depuis : « nostalgie », « vent du boulet », « commotion », « fatigue de guerre », « *krieghysterie* », etc. Dans le cas de la Seconde Guerre mondiale, le terme « fatigue de guerre » (*battle fatigue*) était utilisé. La quasi-totalité des soldats exposés à des situations émotionnellement éprouvantes tels le spectacle de cadavres ou de destructions ou placés devant le fait de devoir tuer en ont souffert⁴¹.

Le soldat est soumis à la rigueur matérielle de la vie au front et il subit souvent les privations de nourriture et de sommeil. Mais plus que tout, ses sens sont soumis aux attaques liées au contexte de combat. Le 19 août 1944, Jacques Gouin écrit à ce sujet : « J'ai tant vu de désordre, de ruines, de tristesse, que mes pensées sont teintées d'amertume malgré

³⁹ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 168.

⁴⁰ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 201 (lettre du 16/07/44).

⁴¹ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres, Le corps et la guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 299 et Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 195.

moi »⁴². Le combat entraîne en effet les soldats dans un monde renversé où les sens, l'ouïe et la vue surtout, sont mis à rude épreuve.

Les auteurs portent une attention particulière à l'univers sonore. Les bruits marquent l'esprit. Le cri des blessés glace le sang, comme à Walcheren où « des blessés se débattent dans l'eau, leurs cris de désespoir déchirent le cœur »⁴³ ou dans un passage des *Canadiens errants* dans lequel Lanoue assiste à l'amputation du pied d'un soldat, puis à sa lente agonie⁴⁴.

Par ailleurs, lors d'opérations d'envergure comme celle du débarquement, le bruit du champ de bataille envahit l'espace :

Ça martèle. Ça bûche. Ça cogne. Vrombissements des moteurs des milliers de barges d'atterrissage. Un millier. Oui, un millier. Vrombissements de centaines d'avions. Cent. Deux cents. Cinq cents. Les hélices bourdonnent en haut et en bas. En bas et en haut. Les ailes sifflent comme des sirènes. Les coques fouettent la mer. Les matelots s'agitent. Les moteurs beuglent, mugissent. Les soldats se crispent. Les avions de bombardement, de combat, de reconnaissance, des meutes d'avions, ricanent au-dessus des cuirassés, des croiseurs, des destroyers, des frégates, des corvettes, des barges. Des hordes de navires. Les bombes des avions défoncent les rivages. La garnison ennemie s'affole. Les obus des cuirassés creusent des entonnoirs dans les plages. L'atmosphère gesticule. Du rivage et de la plage surgissent des cônes de terre, de boue, de pierre, de métal. Des cônes dressés sur leur pointe. Et les cônes s'affaissent aussitôt. Les hommes se regardent décontenancés [...]. Le bruit assourdit. Le bruit engourdit les temps. Le bruit heurte.⁴⁵

Le bruit bouleverse l'atmosphère, sème la confusion, guide les soldats. Les bruits doivent parfois être étouffés, au risque d'être repéré. Curieusement, le silence fait mal, car il relève de l'immobilité et confère à l'inaction. L'insoutenable attente offre à l'esprit de divaguer et elle suggère le néant. Sur le champ de bataille où l'on subit et inflige la violence, les quelques

⁴² Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 217-218 (lettre du 19/08/44).

⁴³ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 180.

⁴⁴ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 29.

⁴⁵ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 8-10.

instants de silence que procure l'attente de l'assaut font mal à l'âme et aux tripes, souligne Charly Forbes : « Et le temps passe. De nouveau nous vivons dans le silence. Ce silence qui fait place à l'imagination, à l'anxiété, à l'espoir »⁴⁶.

Les chocs visuels s'avèrent également nombreux et traumatisants, tels la vue de cadavres démembrés et brûlés vifs au milieu d'un paysage ravagé :

Là, un paysan, assis droit comme un piquet, raide mort, qui tient encore entre ses mains calcinées les guides de sa picasse grouillante de vers qui pourrit au soleil. [...] Ici, le cadavre d'un soldat à demi enseveli : les pieds sortent de terre et on a profané son tombeau. On lui a enlevé ses bottes. Ses papiers se promènent au vent autour d'un portefeuille qui traîne près de la fosse. [...] Partout c'est la désolation, la pourriture, la charogne, des véhicules de toutes sortes défaits, brûlés, ayant au volant des squelettes aux yeux troués dont la bouche calcinée s'est immobilisée dans une crispation, un éclat de douleur ou de rire satanique.⁴⁷

Outre sa violence visuelle, le fait d'apercevoir des cadavres ainsi que des blessés laisse présager un avenir possible pour son propre corps. Cette vision s'avère déchirante, puisqu'on se voit dans l'autre :

À chaque explosion d'obus, le corps de l'autre grelotte comme dans l'eau glacée. Sa figure se tire. Sa peau rétrécit. Noiraud essaie de ménager ses regards vers lui. S'il tourne la tête, il doit voir l'autre, le blessé plein de sang. Le choix s'avère difficile. Quoi regarder! Le sang ou la souffrance visible?⁴⁸.

En plus des cadavres et des corps meurtris, le soldat voit des ruines en permanence : Voici un portrait de la Normandie en flammes :

[...] cathédrales mutilées, maisons écrasées, pommiers coupés, champs minés et bouleversés par des trous individuels allemands (15 000 pour la commune de Saint-

⁴⁶ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 180.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 149.

⁴⁸ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p. 28.

Pierre-de-Sémilly). Presque aucune commune normande n'a été épargnée. Les villages ont subi le même sort que ceux qui furent rayés de la carte autour de Verdun : 80 maisons détruites sur 81 au Mesnil-Rouxalin, 1200 sinistrés sur les 1852 habitants de Torigny-sur-Vire; sur 2504 logements du canton de Bourguébus, 67 seulement sont intacts. Saint-Lô détruite à 95%, ne verra la fin de sa reconstruction que dans les derniers jours de 1989.⁴⁹

Dans *Neuf jours de haine*, la Normandie est représentée comme un désert de métal⁵⁰ où les routes sont jonchées de véhicules, de canons, de mitrailleuses, de casques, de tanks et de prisonniers allemands⁵¹. Dans les villages détruits, les maisons restées debout s'avèrent dangereuses, car elles sont possiblement minées. Les églises et les abbayes ne sont que monceaux de ruines. Ces endroits attirent pourtant les soldats à cause de leur valeur stratégique, certes, mais aussi parce que ces bâtiments recèlent parfois des trésors, comme des vivres, du vin, du cidre et du calvados ainsi que des objets pouvant potentiellement devenir des souvenirs comme des cartes postales, des livres ou des épaulettes, des boutons de tunique ou des casques allemands, note Jacques Gouin⁵². Le spectacle visuel de ces ruines devient familier à la longue : « Je ne puis me faire une idée juste de la Hollande. La bataille a été trop dure ici et les villes et les villages sont rasés, mentionne Gouin, le 30 octobre 1944. C'est la même impression que lorsque nous étions en Normandie »⁵³. Le scénario de destruction se répète en Allemagne, écrit-il le 18 février 1945 alors que le 4^e Régiment d'artillerie se trouve dans la région de Clèves :

Jusqu'ici, je n'ai vu que des ruines indescriptibles : pas une maison qui ne soit démolie par une bombe ou un obus; les meubles, les vêtements, la vaisselle, les pianos, les livres, tout, enfin tout est dans un chaos qu'il est impossible de décrire. [...] C'est un amas de décombres, de fer tordu, de pianos éventrés, de vêtements éparpillés jusque dans la rue, enfin c'est une scène lamentable à voir. Et à travers ce tableau, tu peux voir les civils,

⁴⁹ Serge Laroche, « Les Français et les soldats canadiens en France, 1944 », in « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *op. cit.* p. 83.

⁵⁰ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p. 47.

⁵¹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 228 (lettre du 05/09/44).

⁵² *Ibid*, p. 201 et 205 (lettres du 16/07/44 et du 20/07/44).

⁵³ *Ibid*, p. 256 (lettre du 30/10/44).

l'air hagard, allant je ne sais où. J'ai déjà vu cette scène plus triste encore, à Caen, en France, en Belgique, et en Hollande. Ici, c'est encore plus lugubre, car il nous est impossible de sympathiser avec les civils. Il faut fermer les yeux sur ces horreurs.⁵⁴

Par contre, le contact direct avec les cadavres de camarades morts subitement au combat ou de leur corps blessé constitue une épreuve émotionnellement éprouvante pour Charly Forbes :

Nous ramassons les restes putrides de nos camarades au-dessus desquels tourbillonnent des nuages de mouches. En enlevant les plaques d'identité des cadavres, les vers blancs collent à nos mains. Nous préparons une fosse commune et transportons les morceaux de nos camarades en les piquant du bout de nos baïonnettes.⁵⁵

Peu après un bombardement, Lanoue, le personnage principal des *Canadiens errants*, se trouve confronté à la présence d'un camarade blessé sur son propre corps:

C'était Garneau. Le sergent avait été projeté sur lui tout à l'heure. Peut-être même devait-il la vie à cette cuirasse de chair. L'un des pieds d'un p'tit gars était complètement déchiqueté, presque détaché de la jambe. Sa pauvre figure était méconnaissable. Deux trous rouges remplaçaient la bouche et le nez. Les yeux, pourtant, vivaient encore, et les jambes étaient agitées par des crispations.⁵⁶

L'expérience du contact avec les morts ou les blessés s'avère marquante, précise le psychiatre Louis Crocq. Le spectacle de la mort d'autrui, camarade, combattant anonyme du même camp, ennemi, civil, agit en effet comme un facteur traumatogène primordial. Qu'il s'agisse de la mort présente, en train de s'effectuer (un camarade qui était en vie reçoit une balle ou un éclat et il devient un mort) ou de la mort réalisée (il ne reste qu'un cadavre), le spectacle de la mort donne réalité et présence à ce qui se cantonnait jusqu'alors dans le

⁵⁴ *Ibid*, p. 281-282 (lettre du 18/02/45).

⁵⁵ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 150.

⁵⁶ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 26.

registre d'un imaginaire édulcoré. Il présentifie et concrétise le dangereux fantasme de destruction et de néant⁵⁷.

En plus de l'ouïe, de la vue et du toucher, l'odorat se trouve également agressé. Durant les traversées par bateau, les corps vivent en état de promiscuité, faute d'espace sur les navires. Repoussante pour les uns, les odeurs corporelles plaisent à d'autres, tel le narrateur de *Neuf jours de haine* : « la senteur est sensuelle. Ça sent la crinière de lion et les cheveux mouillés »⁵⁸. Sur le champ de bataille, les odeurs attisent parfois l'ardeur combattante : « À 135 degrés, un char d'assaut penché brûle. Une fumée noire s'en exhale. La brise amène l'odeur de l'incendie. Ça sent le pétrole, le fer chaud, les cheveux grillés. Ça donne des désirs de prendre l'abri bétonné d'assaut. De venger la perte »⁵⁹.

L'air porte la poussière de maisons pulvérisées par les bombes et les obus ainsi que les effluves de fumée, de chair carbonisée et celle de la putréfaction des cadavres en décomposition. Comme le souligne le narrateur des *Canadiens errants* :

L'odeur était exquise et abominable. Elle régnait comme une sorte d'entité imprégnant un nuage poudreux qu'entretenait sur les chemins le roulage incessant de l'armée. Cette entité pestilente attaquait les narines, envahissait les vêtements, dénaturait le goût des vivres, troublait les hommes jusque dans leur sommeil : on eût dit l'âme même de la Mort.⁶⁰

La puanteur empêche la respiration et « jette une poire d'angoisse dans l'estomac », précise le narrateur de *Neuf jours de haine*⁶¹. Les odeurs imprègnent aussi les souvenirs de Charly Forbes. En évoquant la région de Vaucelles, il écrit : « Partout, des fusils traînent; ici

⁵⁷ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 198.

⁵⁸ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 89.

⁵⁹ *Ibid*, p. 17.

⁶⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 11.

⁶¹ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, op. cit., p. 82.

et là des harnais déchirés, des carcasses de chars brûlés, des canons tordus, de la charogne empeste les environs, l'air sent la poudre [...] »⁶².

4.3. La peur et les séquelles de la guerre

Les attaques sensorielles génèrent presque toujours un vif sentiment de peur. Celle-ci se manifeste à des degrés divers, avec des nuances et des manifestations variant en fonction de la menace et de l'expérience des soldats. La peur suscite l'appréhension. Elle est ressentie dans l'attente de l'action, à la veille d'une opération importante. Le fantassin Émilien Dufresne décrit ses états d'âme la nuit précédant le débarquement :

Après le souper, je retourne sans répit tout ce que je devrai faire le lendemain matin. Je me couche, mais je suis incapable de m'endormir. J'ai la désagréable impression que mon cerveau va exploser comme toutes ces bombes qui font maintenant partie de ma réalité. De ma triste réalité. Je pense à ma mère... et si tous ses scénarios avaient été prémonitoires? Je pense à ma famille, à mon père qui avait de bonnes raisons finalement de ne pas avoir été enchanté de la décision de m'enrôler. Je pense à mon passé... Aurais-je un avenir? Qu'est-ce qui va se passer demain? Je me sens comme devant un abîme, le néant s'impose jusqu'à effleurer ma conscience. Ma vie ne tient-elle qu'à un mince fil? J'essaie de contrôler mon imagination, je tente de ne pas divaguer, mais puis-je faire autrement? Je crois que j'ai peur; pour la première fois depuis mon départ, je sais que j'ai peur. Est-ce possible que je sois né pour vivre si peu de temps?⁶³.

Le moment précédant l'assaut paraît intenable, car l'attente des blessures ou de la mort en soi s'avère plus insupportable que la blessure ou la mort. L'attente constitue un moment d'immobilité, de concentration, de réflexion où l'imagination galope; l'attente est aussi un moment de recueillement, du retour sur soi et de pensée pour l'arrière. Elle devient particulièrement pénible lorsqu'elle se chiffre en heures. Ainsi Pierre Vallée évoquant les instants précédant le débarquement :

⁶² Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 140.

⁶³ Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, op. cit., p. 56-57.

Il y a donc chez nous un malaise très difficile à exprimer... malaise mêlé encore une fois de peur, mais aussi de joie et de hâte... joie de mettre le pied sur la terre ferme, sur ce sol français qui s'avance rapidement vers nous... joie de combattre avec ces forces dites libératrices... heureux de prendre part à ce drame de la libération de la mère-patrie, et à cette invasion qui, nous le savons, demeurera dans l'histoire du monde, un fait d'armes mémorable... hâte que tout soit fini... hâte de voir cette guerre enfin terminée pour retourner vers ceux que nous aimons et vivre dans la paix.⁶⁴

Difficile à définir pour ceux qui l'ont vécue, la peur accompagne tout soldat en situation de combat : « La peur est un sentiment indéfinissable, un réflexe difficile à contrôler. Peu sont en mesure d'affirmer qu'ils n'ont jamais eu peur. [...] Les actes d'héroïsme résultent à peu près toujours d'une réaction nerveuse »⁶⁵, estime Pierre Sévigny. Pour illustrer ce propos, citons le cas du brancardier Charlebois du Régiment de Maisonneuve qui, lors de l'attaque autour du bois de Calcar le 25 février 1945, a fait plusieurs voyages jusque dans le camp ennemi pour chercher les blessés de son bataillon. Gérard Marchand, l'aumônier du régiment, note : « Voyant sa grande nervosité, je lui donne un bon coup de rhum de la Jamaïque. Il est presque tombé sur le champ »⁶⁶. Marchand a suivi le Régiment de Maisonneuve tout au long de la campagne :

Définir la peur n'est pas chose facile. Elle relève souvent de l'instinct et augmente en proportion du danger couru. À la guerre, elle peut faire trembler de tous ses muscles sans que nous y puissions rien. Je me souviens d'une fois où mes deux fesses tremblaient assez que cela m'a porté à rire. J'ai essayé d'arrêter le tremblement avec mes deux mains : elles se sont mises à trembler aussi. Tous les soldats ont été en prise à une forte peur à un moment ou l'autre de leur vie au front. Celui qui le nie ment effrontément.⁶⁷

Celui qui éprouve une peur incontrôlée peut commettre une bétise fatale, comme ce « soldat apeuré [qui] lance une bombe fumigène jaune dans un garage au lieu de l'envoyer

⁶⁴ Pierre Vallée, *Prisonnier à l'oflag 79*, Éditions de l'homme, Montréal, 1964, p. 23.

⁶⁵ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, [1946], Saint-Lambert, Éditions Sedes, 1995, p. 165.

⁶⁶ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 197.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 41.

dans le champ pour signaler notre présence aux aviateurs »⁶⁸. Chez d'autres, la peur va jusqu'à suggérer la blessure. Ainsi ce blessé interpellé par l'aumônier Marchand :

Tu n'as rien, ne m'importe pas, il y a des cas plus pressants. Il se croyait mourant. Mes paroles dures, prononcées avec fermeté le convainquent de la futilité de son effroi. Non seulement je lui remonte le moral, sans le réaliser moi-même, mais il se relève à l'instant, guéri. Il avait simplement eu peur.⁶⁹

Le capitaine Sévigny soutient que l'angoisse du combat s'effaçait dans le feu de l'action : « Avant une attaque, tous mes nerfs se tendaient. L'excitation générale me gagnait; une rage de destruction s'emparait de tout mon être; un désir fou de tuer. Je n'avais pas le temps d'avoir peur »⁷⁰. Plusieurs spécialistes ont souligné combien l'action occupe l'esprit et relègue la peur au second rang⁷¹. L'état de combativité évoqué par Sévigny était pourtant l'apanage d'un faible pourcentage des troupes, particulièrement lorsqu'il s'agissait de mobilisés ou de conscrits. Une enquête effectuée auprès des troupes ayant combattu en Europe de l'Ouest sous les ordres du général américain George S. Patton a en effet révélé des statistiques surprenantes : seulement « 10% des hommes s'étaient battus en toutes circonstances, 20% épisodiquement et que 70% n'avaient pas tiré un seul coup de fusil »⁷². Une grande majorité de soldats demeurent donc discrets pendant un combat, leurs actions se limitant à tenter de survivre au feu et à la peur, sentiment que Pierre Sévigny avoue avoir maintes fois ressenti : « Personnellement, pourquoi le cacher? J'ai passé souvent de biens mauvais moments. Sous le feu, durant les grandes attaques de l'été 1944, j'ai senti ce

⁶⁸ *Ibid*, p. 106.

⁶⁹ *Ibid*, p. 85.

⁷⁰ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 167.

⁷¹ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, p. 155.

⁷² Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale, Stratégies, moyens, controverses*, 2^e éd. rev. et augm. Paris, Tallandier, 2003, p. 402.

serrement de cœur familier à tout soldat, ce tremblement convulsif des membres, cette paralysie de l'esprit devant le danger⁷³.

Cependant, la peur suscitée entre autre par l'intensité du bruit a aussi quelque chose d'enivrant : « Un combat aérien s'engage. C'est vraiment excitant »⁷⁴, écrit l'aumônier Marchand. Outre les bombardements évoqués au chapitre précédent, les patrouilles de reconnaissance, ayant pour mission de recueillir des renseignements sans avoir nécessairement à combattre, constituent un moment de grand stress pour les hommes. De fait, la proximité du danger sur un terrain inconnu et hostile peut générer un vif sentiment de peur, surtout la nuit venue. Armés de grenades, de fusils-mitrailleurs, de quelques chargeurs et de lunettes d'approche, les hommes doivent se camoufler. À n'importe quel moment, l'ennemi peut surgir et la situation tourner au carnage, raconte Charly Forbes évoquant une patrouille effectuée le 15 septembre 1944 dans le village de Spycker, situé dans le Pas-de-Calais en France⁷⁵.

Chez le soldat aguerri, l'expérience des agressions physiques et psychologiques entraîne rapidement une prise de conscience des dangers. Le soldat sait ce qui peut lui arriver. L'innocence et l'insouciance le quittent; il prévoit le pire, souligne Charly Forbes :

La mort de Viger venait de déboulonner mon armure. Pour la première fois depuis que j'étais au front, je prenais conscience de ma vulnérabilité. En Normandie, on répétait : si tu survis trois jours, tu vas survivre trois mois, après, compte tes jours. Une faille terrible venait de s'ouvrir dans mon cœur.⁷⁶

Par contre, il semble qu'il soit possible de gérer la peur. L'aumônier Marchand présente le côté routinier de ce sentiment angoissant :

⁷³ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, *op. cit.*, p. 166.

⁷⁴ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 37.

⁷⁵ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 157-161.

⁷⁶ *Ibid*, p. 163.

On finit par s'habituer quelque peu aux grands dangers, quand on en sort sain et sauf. On s'imagine que cela va continuer ainsi. Toutefois, après une accalmie, on dirait que la peur est plus grande quand un réel danger se présente. Tout de même, on conserve la confiance de s'en sortir encore heureusement. Quand le bruit des avions cesse de nous affoler, on s'occupe des blessés, comme si ce travail était devenu une routine.⁷⁷

Le religieux souligne les transformations survenues dans son rapport à la peur entre le moment de son arrivée en Normandie et celui de son passage vers l'Allemagne en février 1945 :

La peur n'est plus la même qu'en juillet 1944 quand l'instinct de conservation jouait un rôle de premier plan sur les nerfs. J'avais très souvent expérimenté, au cours des combats, que les obus tombaient plus ou moins loin et que le danger était souvent relatif. Il s'agit de se mettre à l'abri et d'attendre la fin de la tempête d'acier. Et compter un peu sur la chance, avoir confiance aussi en une certaine protection mystérieuse. Pour moi, la divine Providence y est pour beaucoup.⁷⁸

Le surplus d'agressions généré par l'exposition prolongée aux situations de combat, avec tout ce que cela suppose comme enjeux vitaux pour l'intégrité physique de la personne et comme expériences sensorielles et émotives, peut faire passer le soldat, même expérimenté, au-delà de son seuil de tolérance psychique. Son comportement risque alors d'être altéré. « C'est une erreur de croire que les soldats sont plus forts et plus braves à mesure que la guerre avance. Ce qu'ils gagnent en technique, en savoir-faire face à l'ennemi, ils le perdent en épuisement nerveux, soutient l'historien Richard Holmes⁷⁹. En effet, la violence, la destruction, le risque de blessure mutilante, la menace de mort, la souffrance et le spectacle de la mort d'autrui constituent autant de ruptures nettes par rapport au mode de vie en temps de paix, surtout chez les militaires non professionnels.

⁷⁷ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 120.

⁷⁸ *Ibid*, p. 192.

⁷⁹ Richard Holmes, *Firing Lines*, Londres, Pimlico, 1985, p. 218, cité dans Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, op. cit., p. 182.

Le psychiatre Louis Crocq indique que des troubles psychiques surviennent fréquemment après une exposition prolongée à la violence et aux dangers soudains et imprévisibles. Chez certains, l'état d'hébétéitude rencontré après un bombardement devient chronique⁸⁰. Pour d'autres, les troubles psychiques prennent par exemple la forme de souvenirs obsédants, de visions hallucinées, de cauchemars, de sursauts, d'accès d'étrangeté et d'angoisse, d'un sentiment d'insécurité ou de lassitude, de peur phobique de tout ce qui évoque la guerre. C'est ce que l'on appelle la « névrose de guerre, séquelle chronique pour ne pas dire interminable des traumatismes psychiques de guerre attenants à toutes les misères et horreurs subies pendant les hostilités ou à l'effroi intense éprouvé lors d'un événement unique, tel que combat rapproché, embuscade, bombardement, arrestation, déportation, torture »⁸¹.

Le témoignage de Charly Forbes s'avère particulièrement précis sur cette question. À la suite d'une exposition prolongée au danger et à la peur, un vif sentiment d'anxiété est apparu chez lui à mesure qu'il prenait conscience du risque d'être blessé ou de mourir. La peur rétrospective en est venue à dominer la simple joie d'en être sorti indemne : « Je deviens de plus en plus conscient de ma vulnérabilité, écrit-il, évoquant son passage en Hollande. Dans mon esprit se loge l'épouvantable angoisse d'une mort inévitable. Je ne crâne plus comme avant. La déprime s'empare de moi, je perds confiance »⁸². Dans cette situation, souligne l'historien Frédéric Rousseau, « la peur de la mort, la peur de la mutilation atroce deviennent obsessionnelles, et sont autant d'indices d'une profonde dépression »⁸³.

Cet état d'épuisement nerveux coexiste souvent avec des cauchemars, des hallucinations et des *flashbacks*. Forbes raconte qu'il se remémorait continuellement et involontairement un blessé allemand aperçu durant l'attaque de Walcheren ainsi qu'un camarade de combat blessé : « Je ne peux m'arracher à l'esprit la vision de ce blessé allemand qui me tend le bras, enseveli dans la boue. Fortier, abandonné, que les Anglais retrouveront plus tard et qui

⁸⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 210-211.

⁸¹ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 10.

⁸² Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 168.

⁸³ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, op. cit., p. 164.

mourra de ses blessures en Angleterre »⁸⁴. Des troubles du sommeil ponctuent aussi l'état du soldat. Forbes évoque une nuit en particulier :

De toute part, j'entends claquer les balles. J'ai beau chercher le sommeil, je reste éveillé. Mon cerveau ne cesse de dérouler devant mes yeux les scènes angoissantes de cette terrible journée. Sons et images, pas un seul détail n'est oublié. Mon cerveau sombre dans la folie. J'hallucine. [...] Enfermé dans une chambre pendant cinq jours, j'ai vécu seul le calvaire de mon corps épuisé et de mes incontrôlables tremblements. J'étais vaincu. Vaincu dans mon esprit, vaincu dans ma résistance physique.⁸⁵

Le soldat peut être victime de visions hallucinées : l'imagination dérape, les sens, trop alertés, envoient des informations embrouillées au cerveau qui peine à les interpréter. Ces hallucinations s'accompagnent parfois de trouble de rétention urinaire et de tremblements incontrôlables. Forbes encore : « J'ai des tremblements involontaires; à demi-endormi, je me réveille en sueur. J'ai uriné sans m'en apercevoir »⁸⁶. Enfin, en terme de troubles psychiques à long terme, on note de fréquents cas d'abus d'alcool ainsi que des difficultés de réadaptation à la vie civile. Jacques Gouin aborde souvent la question de sa vie après la guerre :

Je commence à mesurer toute la gravité sur le *désorientation* que nous éprouvons après quelques années de vie militaire. Il me semble que je serai trop vieux et trop désemparé dans la vie civile, après ce long cauchemar, et cette pensée m'inquiète. Je voudrais étudier encore et je ne puis me décider à quoi que ce soit. L'expérience m'a mûri et changé ma conception des valeurs. Si j'étais sûr d'avoir une situation convenable avec un avenir assuré, ce serait une grande inquiétude de moins pour moi. Je ne suis pas le seul évidemment, à éprouver cette inquiétude. C'est entre vingt et trente ans qu'on prépare et oriente sa vie. J'ai peur qu'il soit difficile de reprendre ce fil brisé à vingt-quatre ans. Quand on parle de génération mutilée par la guerre, ce n'est pas un mot en l'air, c'est réel.⁸⁷

⁸⁴ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 184.

⁸⁵ *Ibid*, p. 183-184.

⁸⁶ *Ibid*, p. 168.

⁸⁷ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 272 (lettre du 18/12/44).

Charly Forbes traite aussi de sa réadaptation à la vie civile après l'expérience militaire : « Pris entre le brouillard des opérations de l'entreprise familiale, mes obligations de mari et les stigmates profondes de la guerre, mes choix sont confus, écrit-il. Mes années de guerre ont faussé mes valeurs. Chef naturel, j'exigeai de ma femme les mêmes sacrifices demandés à mes hommes sur le champ de bataille »⁸⁸.

4.4. Des moyens pour tenir : le moral, l'esprit de corps et la religion

L'expérience de la guerre n'est pas seulement physique, elle met aussi durement à l'épreuve les capacités psychiques d'adaptation et de résistance des individus. L'appréhension du danger n'obéit à aucune règle : on a vu que certains paniquent devant un bombardement alors que d'autres demeurent stoïques. Toutefois, la peur et ses ravages peuvent atteindre tous les combattants, précise Frédéric Rousseau, peu importe le grade, dès que les hommes affrontent les dangers du champ de bataille⁸⁹.

Pour tenir, le moral doit absolument se maintenir. Le moral constitue un aspect central de la vie au front. S'il flanche, les troupes s'essoufflent, les hommes se découragent. Ainsi s'exprime Charly Forbes lorsqu'il relate l'automne hollandais de 1944 :

Je sens bien que le moral tombe. Je deviens conscient que le moral des troupes est bel et bien un principe de guerre, que si la machine a ses limites, l'homme a les siennes encore plus. [...] Je n'avais que de fidèles soldats qui me suivaient dans l'eau et la merde, le cœur écrasé, n'ayant presque plus le goût de vivre.⁹⁰

Malgré l'importance qu'il revêt, le moral demeure pourtant un aspect psychologique relevant d'éléments difficilement quantifiables :

⁸⁸ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 195.

⁸⁹ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, op. cit., p. 163.

⁹⁰ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 168.

[Lanoue] songea à une chose dont lui et ses compagnons avaient beaucoup entendu parler en Angleterre : le moral des troupes. Combien de temps pouvait durer ce qu'on appelait le moral des troupes? Dans quelles conditions pouvait-il tenir aussi longtemps qu'on voulait qu'il tînt, dans quelles circonstances pouvait-il flancher?⁹¹.

Les questions posées par le narrateur des *Canadiens errants* préoccupent officiers et historiens. Dans un article paru dans le *Dictionnaire de la Deuxième Guerre mondiale*, Patrick Facon définit ainsi le moral :

La définition du concept de moral se situe, en fait, à deux niveaux. D'une part, un bon moral implique la satisfaction au sein des groupes primaires (par groupe primaire, on entend l'unité élémentaire de combat —escouade, équipage de char ou d'avion, ou encore équipe d'une pièce d'artillerie— dans laquelle s'intègre l'individu), des besoins affectifs et matériels, indispensables au bon équilibre psychologique et physiologique des individus. D'autre part, la nécessité s'impose aux autorités responsables de la conduite de la guerre de désigner aux groupes primaires des buts à atteindre, et le moral sera d'autant plus haut que ces groupes éprouveront le sentiment de progresser vers les objectifs ainsi définis.⁹²

Le moral est donc soumis à des variations importantes liées à l'effectif, au matériel et à la stratégie militaire. Il peut dynamiser ou réduire la combativité. Le moral concerne d'abord le combat lui-même. Il faut à tout prix amener les hommes à dominer leur angoisse, leur peur, à avoir le réflexe d'utiliser leurs armes, à résister à la pression de l'ennemi ou à monter à l'assaut, explique l'historien Philippe Masson⁹³. Pour ce faire, l'armée crée des facteurs de cohésion prenant la forme de pressions et d'obligations s'appuyant sur un appareil répressif fondé sur la justice et la discipline militaire. Il s'agit de s'assurer, coûte que coûte, que les troupes combattent jusqu'au bout plutôt que de se rendre ou de désertir. C'est ce que démontre Charly Forbes en se référant à la campagne hollandaise : « Le moral a commencé à craquer. Un ordre est lu à haute voix par le commandant de la compagnie : 'Quiconque tournera le dos à l'ennemi sera abattu sur-le-champ'. Quel scandale! Je jure sur la tête de ma

⁹¹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, *op. cit.*, p. 36.

⁹² Patrick Facon, « Moral », in Philippe Masson, *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1980, p. 1283.

⁹³ Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 401-402.

mère que ce que je dis est vrai »⁹⁴. Par ailleurs, comme l'indique Forbes, une baisse du moral survient quand le conflit traîne en longueur, s'il est ponctué de revers, si aucune solution victorieuse ne se dessine, en dépit de pertes importantes : « L'homme cependant, reprend vite ses forces pourvu qu'on lui en donne le temps et qu'on le nourrisse. Il n'y a pas l'espoir d'un répit à brève échéance [...] Il ne me restait que onze hommes. Et toujours pas de renfort, ni repos. Fin octobre, nous étions en ligne depuis le 6 juillet »⁹⁵.

Le moral doit aussi se maintenir lors des pauses et des permissions. « Il s'agit alors d'éviter le découragement dont les causes sont multiples : mal du pays, rupture des affections habituelles, inquiétude sur l'avenir professionnel »⁹⁶. Ces éléments peuvent conduire au spleen. Plusieurs éléments contribuent au maintien du moral hors des moments de combat. La distribution du courrier joue un rôle central dans la lutte contre la fatigue morale causée par l'éloignement et les bouleversements engendrés par la guerre. Le soldat souhaite donner et recevoir des nouvelles de ses proches. La régularité de la distribution du courrier varie selon le moment de la campagne. Quotidienne ou presque en Normandie, elle s'échelonne sur quelques jours en Belgique vue l'avancée rapide des troupes. Le courrier « est plus important pour le moral que les rations, et je n'exagère pas »⁹⁷, écrit Jacques Gouin, car le courrier montre bien la puissance des liens existant entre les combattants et leur famille. Dans une lettre datée du 20, il précise à son épouse que : « l'événement le plus attendu de la journée, c'est le courrier; on attend des lettres toute la journée, et on relit celles que l'on reçoit jusqu'au lendemain quand on en reçoit de nouvelles »⁹⁸. Des colis reçus du Canada s'ajoutent parfois aux lettres. Ceux-ci contiennent par exemple de la nourriture (compote, sirop d'érable, chocolat, saumon et fruits en conserve, lait condensé, gomme à mâcher, etc.), des produits de toilette, des cigarettes, des livres et des revues, voire des appareils photos pour

⁹⁴ Charly Forbes, *Fantassin*, *op. cit.*, p. 168.

⁹⁵ *Ibid*, p. 168.

⁹⁶ Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 402.

⁹⁷ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 198 (lettre du 12/07/44).

⁹⁸ *Ibid*, p. 205 (lettre du 20/07/44).

fixer sur pellicule les moments passés en campagne. Pour les personnages de *Neuf jours de haine*, « On choisit vite entre la vie et le courrier. On veut le courrier »⁹⁹. Pour certains, le courrier permet d'évoquer le logis, les sons, les gens et les odeurs du pays; pour d'autres il est parfois porteur de mauvaises nouvelles (séparation conjugale, décès, etc.). Il constitue aussi le seul rempart contre l'exil prolongé et la hantise des souvenirs passés. Peu importe son contenu, le courrier entretient un lien sacré entre deux mondes, celui du front et celui de l'arrière.

Les permissions jouent aussi un rôle fondamental dans le maintien du moral des troupes. Elles constituent des parenthèses destinées à faire oublier la guerre. Les permissions, considérées comme un droit et non une faveur du point de vue des militaires, doivent être un véritable repos, loin du front, en dehors de la portée des armes ennemies. Elles doivent procurer confort, divertissement et exclure toutes revues de troupes, maniements d'armes et exercices mille fois répétés. Pour les militaires canadiens, il s'avère impossible de revenir au pays. Les permissions se déroulent donc en Angleterre et dans certaines villes continentales nouvellement libérées devenues des centres de permissions comme Gand, Bruges, Bruxelles et Anvers, dont Jacques Gouin donne un aperçu :

Anvers est une belle grande ville, très différente de Bruges. Anvers est un port de mer et par conséquent une ville où il y a beaucoup de cafés, de vaudevilles, d'hôtels et de grands magasins, sans compter les autres endroits que je ne nomme pas et que tu devines... Je me suis promené dans une grande rue qui me rappelait à la fois *Regent Street* à Londres et notre bonne Ste-Catherine à Montréal. [...] J'ai oublié la guerre pendant quelques heures; quel bien ça fait, tu ne sais pas!¹⁰⁰.

Si certains combattants en profitent pour faire la fête, multiplier les rencontres féminines ou se trouver une épouse européenne, d'autres comme Jacques Gouin choisissent de découvrir la culture européenne. Les romans de guerre, espace de création et de fiction,

⁹⁹ Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁰ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 249 (lettre du 19/10/44).

expriment davantage que les récits ou les lettres le côté plus obscur des permissions, lequel a aussi fait partie de la réalité : les femmes faciles, les beuveries, etc.¹⁰¹

Outre la discipline, la distribution régulière du courrier et les permissions, les formes de reconnaissance officielle d'un geste de bravoure tels les ordres du jour, les citations et les décorations jouent un rôle central dans le maintien du moral. Elles peuvent même servir à stimuler l'esprit combattant des recrues : « Celui de vous autres qui irait me faire sauter cette damnée batterie-là, je lui ferais avoir la Médaille militaire! dit le capitaine Dumont à ses hommes dans *Les Canadiens errants*. Où est-ce qu'elle est, la batterie? demanda très sérieusement un jeune conscrit »¹⁰².

Par ailleurs, le confort des cantonnements et des lieux de permission, la qualité de la nourriture, la distribution de tabac et d'alcool (un once de rhum par homme, par jour¹⁰³) jouent aussi un rôle prépondérant dans le maintien du moral, notamment lors de périodes de fêtes, comme celle de Noël. Jacques Gouin décrit les activités prévues pour cette fête célébrée en Hollande en décembre 1944 :

Tout est organisé en vue d'adoucir le plus possible notre exil. Il y aura des dindes, de la boisson, des spectacles, enfin tout pour nous rappeler les Noëls d'autrefois. C'est extraordinaire comme l'Armée canadienne est bien organisée dans le but de satisfaire le bon moral des troupes; nous avons du cinéma et du vaudeville presque continuellement, même aux points les plus avancés du front.¹⁰⁴

Enfin, un dernier élément, mais non le moindre, sert au maintien du moral. Il faut que les armes mises à la disposition des hommes soient de qualité afin de ne pas laisser l'impression aux soldats d'être surclassés par l'armement ennemi¹⁰⁵. En Normandie et en Belgique, la

¹⁰¹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 47, 49, 84.

¹⁰² *Ibid*, p. 165.

¹⁰³ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 255 (lettre du 30/10/44).

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 262 (lettre du 22/11/44).

¹⁰⁵ Philippe Masson, *La Seconde Guerre mondiale...*, op. cit., p. 402.

supériorité de l'aviation alliée, ensuite reconnue par les historiens, est acquise du point de vue de Jacques Gouin : « Chaque jour, j'ai plus confiance car je m'aperçois que c'est la supériorité du matériel qui compte dans cette guerre, et nous l'avons. Les Allemands n'ont plus d'avions pour combattre les essaims de bombardiers qui les massacrent nuit et jour »¹⁰⁶.

Plusieurs facteurs contribuent à la désagrégation du moral. Le baptême du feu pour les hommes nouvellement arrivés au front agit sur leur moral, comme en fait foi ce passage des *Canadiens errants* :

Les jeunes gars, les recrues se faisaient petits au fond de leurs *dug-outs*; il croyait entendre les échos d'une bataille de géants qui se livrait dans la nuit. On les eût payé cher pour sortir sans nécessité. Ils avaient cette impression démoralisante, connue de tant d'autres à leur premier bombardement, que l'infanterie n'est pas à l'échelle de la guerre moderne. Les vieux [...] continuaient de jouer aux cartes. [...] Ils ne comptaient plus les fois où ils avaient vu pire.¹⁰⁷

Pour ceux se trouvant déjà au front, le manque de renfort agit tout autant sur le moral, précise Charly Forbes¹⁰⁸. L'incertitude du lendemain et le mince espoir de sortir indemne des combats minent aussi le moral : « Y'a rien que deux manières d'en sortir, de c'te guerre-là, prédit Xavier Gagnon dans *Les Canadiens errants* : sur une civière attachée sur un jeep qui s'pousse vers l'arrière à quarante milles à l'heure, ou ben dans un trou, su' le bord d'la route, avec deux pieds de terre par-dessus toé, ta carabine plantée dedans par la baïonnette et ton steel helmet accroché après »¹⁰⁹. On rencontrait un écho semblable chez les fantassins américains de la campagne : « Nobody gets out of a rifle company. It's a door that only opens

¹⁰⁶ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 240 (lettre du 22/11/44).

¹⁰⁷ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 69.

¹⁰⁸ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 155 et 164.

¹⁰⁹ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 82-83.

one way, in. You leave when they carry you out, if you're unlucky, dead, or if you're lucky, wounded. But nobody just walk away. That is the unwritten law »¹¹⁰.

L'épuisement physique et mental, les dures conditions de vie, l'inconfort causé par la chaleur ou le froid, le manque de nourriture, d'eau et de soins médicaux ainsi que la frustration sexuelle constituent d'autres facteurs affectant le moral. Mais surtout, « il n'y a rien de pire que l'inaction au front, c'est le grand facteur qui puisse détruire le moral des troupes complètement », écrit Jacques Gouin, le 7 décembre 1944, alors que les troupes canadiennes s'apprêtent à passer l'hiver sur la Meuse¹¹¹. Les soldats jouent aux cartes ou au bridge pour passer le temps. Les officiers multiplient les initiatives pour distraire les hommes et maintenir le moral en attendant le combat : « À cet effet, précise Gouin, il faut les envoyer au cinéma, en congé; il faut leur procurer des endroits pour qu'ils puissent prendre un bain, etc. Tous ces détails qui tombent tous rôtis dans le bec des soldats veulent souvent dire de longues heures de travail pour les officiers »¹¹².

Une fois la guerre terminée en Europe, l'armée canadienne doit veiller au rapatriement des hommes selon une procédure bien établie présentée dans le journal *Maple Leaf*. Son principe général se fonde sur le principe du « premier enrôlé, premier démobilisé ». On distribue aux soldats un questionnaire destiné à révéler la préférence de chacun. Trois choix sont offerts : le service volontaire dans l'armée d'occupation ou dans les forces du Pacifique ou la libération¹¹³. Ceux qui choisissent la libération sont rapatriés graduellement selon les contingences militaires du moment et de leurs années de service; ceux qui sont mariés, comme Jacques Gouin, ont 20% des points en plus de ceux obtenus par les années de service. La nécessité d'occuper les hommes, impatients de revenir au pays, devient prioritaire, car la

¹¹⁰ Paul Fussell, *The Boys' Crusade, The American Infantry In Northwestern Europe (1944-1945)*, New York, Modern Library, 2003, p. 96.

¹¹¹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois, op. cit.*, p. 268 (lettre du 07/12/44).

¹¹² *Ibid*, p. 271 (lettre du 15/12/44).

¹¹³ C. P. Stacey, *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960, p. 653.

cessation des hostilités devait nécessairement entraîner un certain relâchement de la discipline et de l'esprit de corps. Afin d'enrayer cette tendance, le général Crerar, commandant en chef de la Première armée canadienne, demande aux officiers de chaque unité et sous-unité :

d'organiser les périodes d'instruction et de récréation [...] lorsque la chose est possible et d'encourager fortement les joutes de toutes sortes entre les différentes formations. En général, les périodes d'instruction obligatoires étaient réservées à la matinée, ce qui laissait l'après-midi libre pour les genres d'activités facultatifs.¹¹⁴

Les sports comme la balle molle, le volley-ball, le tennis et la natation sont au programme, précise Jacques Gouin. Des spectacles sont aussi offerts. Pour plusieurs militaires, les soirées sont libres ainsi que les samedis après-midi et dimanches¹¹⁵.

Outre le maintien du moral, l'esprit de corps constitue un autre moyen de tenir. En effet, la proximité de la mort et le partage des risques en temps de combat favorisent l'entraide et la coopération entre les hommes. La solidarité des pelotons, la qualité du commandement et la camaraderie qui unit les hommes composent l'essentiel de l'esprit de corps. Il est clair que la solidarité entre camarades a été, au cours des deux guerres mondiales, un facteur essentiel de cohésion et de nivellement social. Les études sur les phénomènes du moral aboutissent à la même conclusion : le combattant a trouvé dans le groupe primaire ses principales raisons de tenir¹¹⁶. Ainsi l'illustre ce passage des *Canadiens errants* :

Ils étaient quatre vieux hommes de la compagnie. Ils étaient, malgré les différences d'âge, unis par la solidarité des compagnons de misère et de devoir. [...] Ils s'étaient envoyé promener aux quatre coins de l'enfer, usant et abusant des apostrophes d'origine injurieuse qui n'avaient plus de sens, dans leur bouche, que les jurons explosifs empruntés au vocabulaire liturgique. Les mois accumulés de vie au front et les dangers partagés, puis les grades, qui donnaient la responsabilité d'hommes, les

¹¹⁴ *Ibid*, p. 652.

¹¹⁵ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 314 (lettre du 17/05/45).

¹¹⁶ Patrick Facon, « Moral », *op. cit.*, p. 1285.

avaient marqués ; ils parlaient moins maintenant et pensaient davantage. Tous les bons soldats juraient au front, mais ces quatre-là ne s'injuriaient plus.¹¹⁷

Charly Forbes aborde aussi l'esprit de corps. En Belgique : « Il me restait une quinzaine d'hommes et je m'accrochais à eux comme on s'accroche à un chapelet. C'étaient des soldats de la première heure. Aguerris, nous étions devenus une équipe. [...] Je sentais bien que, sans eux, je ne valais rien, et il en était de même pour eux »¹¹⁸.

Les faits d'armes constituent un excellent moyen de cimenter l'esprit de corps. Dans deux lettres écrites en août 1944, peu de temps après la fermeture de la poche de Falaise, Jacques Gouin exprime avec bonheur son sentiment d'appartenance au 4^e Régiment d'artillerie moyenne :

Je suis fier d'appartenir au 4^e Med. Nous avons accompli un travail étonnant. [...] Notre capitaine Sévigny s'est distingué d'une façon extraordinaire et héroïque, alors qu'il dirigeait le feu du régiment sur les tanks ennemis; il attend une décoration bientôt. Notre régiment est à l'honneur et son nom est fait.¹¹⁹

La petite histoire retiendra que Gouin recevait les ordres de Sévigny lors de la bataille de la Côte 262 (Maczuga) à Coudehard-Mont-Ormel, en Normandie pour laquelle ce dernier a reçu la Croix d'Argent de l'Ordre Militaire Polonais *Virtuti Militari*, l'équivalent de la Croix Victoria britannique. L'esprit de corps survit au temps, estime le narrateur des *Canadiens errants* :

L'union morale des soldats surgissait d'une nécessité pragmatique. Elle se bâclait sous formes de pactes utilitaires, à l'ombre du péril commun. Mais quand le péril était passé et la nécessité disparue, il était rare qu'il n'en restât pas quelque chose. On risquait sa vie

¹¹⁷ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 71.

¹¹⁸ Charly Forbes, *Fantassin*, op. cit., p. 163-164.

¹¹⁹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, op. cit., p. 221 et 223 (lettre du 24/08/44).

ensemble; ou consécutivement en attendant son tour, ce qui revenait au même; on la risquait parfois pour l'autre.¹²⁰

Un autre moyen de survivre pour l'homme en guerre est de voir dans certains gestes, paroles et objets une promesse de victoire sur la mort ou à tout le moins une assurance contre le malheur. Entrent ici en scène les superstitions et les croyances comme moyens de tolérer l'insupportable. La religion apparaît comme une façon de satisfaire le besoin de réconfort et d'espoir ressenti par le soldat au front, estime Gérard Marchand, aumônier du Régiment de Maisonneuve :

[...] quand le danger et la mort nous guettent à tout instant, la solidarité, la fraternité et une profonde sympathie nous pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme. La foi et l'espérance nous enveloppent malgré nous. Ceux qui ont déjà cru et qui pensent ne plus avoir la foi sont mis à l'épreuve en face de situations réelles comme celles que nous rencontrons à la guerre. À ce moment-là, on ne peut faire autrement que de réfléchir sérieusement.¹²¹

Lors des deux guerres mondiales, périodes de profonde angoisse, on a observé de multiples signes d'une plus grande religiosité chez les combattants. Cette poussée de la ferveur religieuse en temps de guerre s'avère difficilement quantifiable. L'aumônier Marchand l'estime en tout cas sincère et massive. Il écrit : « C'est extraordinaire de pouvoir, en de telles circonstances, réunir facilement à l'église et faire prier tout le monde préoccupé par la guerre! Les soldats semblent heureux de me rencontrer et d'entendre parler de l'Église et de Dieu »¹²².

Chez certains soldats, la proximité du danger appelle à une nouvelle conversion. Ainsi cette confidence d'un soldat ayant demandé à l'aumônier Marchand de célébrer une messe le 3 juillet 1944, quelques jours avant l'arrivée du bataillon en Normandie : il « m'a révélé qu'il

¹²⁰ Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, op. cit., p. 192.

¹²¹ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, op. cit., p. 196.

¹²² *Ibid*, p. 170-172.

avait été servant de messe dans sa paroisse, mais que dans la suite, il avait abandonné toute pratique religieuse. 'C'est ma mère qui va être contente quand elle apprendra mon retour à la religion' »¹²³. Et ce clin d'oeil de Jacques Gouin à son épouse : « Je suis devenu plus fervent depuis quelques mois, et je cause souvent avec le padre; je sais que cela te causera une grande joie »¹²⁴.

Au front, l'aumônier militaire multiplie les communions et les offices. Ces derniers sont suivis par nombre de soldats. L'aumônier distribue l'absolution individuelle ou collective dans les heures précédant une opération d'envergure. La messe, souvent célébrée à l'extérieur sur un autel portatif transporté par camion¹²⁵, constitue une parenthèse de calme, de paix et de recueillement au milieu du chaos des combats. L'absolution permet de remettre sa vie entre les mains d'une autorité supérieure. Chez certains combattants, la prière soulage la conscience et développe un sentiment de protection. Elle aide surtout à surpasser l'angoisse¹²⁶, le dédain de la putréfaction¹²⁷ ou à surmonter la peur de la mort à la suite d'une blessure, comme on l'a signalé au chapitre précédent en citant l'exemple de Pierre Sévigny, blessé près de Clèves. Dans *Neuf jours de haine*, la prière est cependant représentée comme une action essentiellement négative. Elle est interprétée comme un appel au secours ou une forme de soumission qui affaiblit celui qui s'y adonne. La prière fait perdre le contact avec la réalité des combats où le meilleur moyen de survie demeure l'attaque. Pour Noiraud, personnage du roman, tout militaire qui prie, surtout s'il occupe un poste de commandement, perd sa confiance car celui-ci se trouve en état de défense plutôt que d'attaque, ce qui réduit ses possibilités de survie et celle de ceux se trouvant sous son commandement.

¹²³ *Ibid*, p. 36.

¹²⁴ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p. 218 (lettre du 19/08/44).

¹²⁵ Gérard Marchand, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire*, *op. cit.*, p. 121.

¹²⁶ *Ibid*, p. 47.

¹²⁷ *Ibid*, p. 50.

Le travail de l'aumônier au front n'est pas de tout repos. Avant toute chose, il doit volontairement consentir à braver les dangers, à supporter les souffrances des soldats. Cet engagement, ce sacrifice, a certainement donné l'exemple d'une foi catholique forte et engagée. Cela ne rend pas sa tâche plus aisée :

Un régiment sur la ligne de feu, c'est comme une paroisse ambulante, ou encore comme une grande famille qui connaît des jours heureux et des heures de malheur. Quand ça va mal, les soldats ont besoin de solidarité, de se serrer les coudes. Le rôle du « padre », comme on le nomme, c'est celui du prêtre, mais surtout de l'homme au service de tous, l'homme à tout faire, religieusement et socialement. C'est pourquoi on l'appelle « père » ou « padre » [...]. Le « padre » doit connaître tous ses soldats et ceux-ci doivent le distinguer des autres. Ses contacts embrassent tous les aspects de la vie militaire.¹²⁸

Le grand défi de l'aumônier demeure celui d'approcher les hommes en distribuant des petites douceurs et en formulant des paroles réconfortantes. L'aumônier demeure en effet celui qui écoute, console, conseille et encourage¹²⁹. L'aumônier est habilité à parler de la mort, à lui donner un sens en rendant hommage aux disparus lors des messes. Il assure aussi le lien entre ces victimes des combats et leur famille restée au pays :

À la première occasion, j'écrivais à l'adresse trouvée dans les poches du soldat tué et je donnais en détail ce que je savais de la mort du disparu. Souvent, on m'écrivait pour plus de renseignements. Je comprends l'angoisse des parents. Cela compliquait tout de même ma correspondance déjà si chargée. Mais c'est une question d'honneur pour moi.¹³⁰

L'aumônier s'occupe aussi des blessés et il administre les derniers sacrements. Enfin, mentionnons pour l'anecdote que l'aumônier canadien a également eu pour tâche de décourager les soldats désirant se marier outre-mer¹³¹.

¹²⁸ *Ibid*, p. 80.

¹²⁹ *Ibid*, p. 71.

¹³⁰ *Ibid*, p. 92.

¹³¹ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, *op. cit.*, p. 228.

4. 5. Conclusion

En plus de fournir nombres d'éléments en ce qui a trait à la violence de guerre et à la représentation de l'ennemi, les lettres, les récits et les romans de guerre constituent une mine de renseignements portant sur la vie quotidienne des hommes au front, notamment en ce qui a trait à leur équipement et à leur alimentation. En les lisant, on constate que la topographie et les conditions climatiques ont constitué de véritables ennemis. La pluie, la neige, le froid, la chaleur, la boue, le sol et la végétation ont en effet, grandement marqué les souvenirs des auteurs.

En plus d'endurer les caprices de la nature, les combattants ont subi un grand nombre d'attaques sensorielles : les sens se sont imprégnés des affres des combats. Ces derniers ont marqué le corps et l'esprit des auteurs. Au premier chef, l'ouïe et la vue semblent avoir été les sens les plus impliqués dans la perception du champ de bataille. Il ne faut cependant pas omettre le toucher, celui des cadavres notamment, ainsi que l'odorat qui saisissait les effluves des corps et des éléments du terrain sur lequel se déroulaient les combats.

Ces multiples attaques sensorielles ont généré chez la plupart des auteurs ainsi que chez la majorité des hommes exposés au feu un vif sentiment de peur plus ou moins contrôlable avec l'expérience. Mais surtout, l'exposition prolongée aux dangers et à la peur a généré chez plusieurs des séquelles psychologiques telles l'épuisement nerveux, les cauchemars répétitifs, les hallucinations, les *flashbacks*, voire la dépression et l'alcoolisme.

Le moral, l'esprit de corps et la religion constituaient des moyens de tenir face à la violence, aux privations et à l'incertitude du lendemain. Par la contrainte issue de la discipline militaire, mais aussi par des moyens plus positifs comme le courrier et les permissions, les hommes pouvaient maintenir le moral. Différents facteurs comme le baptême du feu, le manque de renfort, l'incertitude du lendemain, l'épuisement physique et moral ainsi que l'attente du retour une fois la guerre achevée pouvaient miner le moral des hommes.

L'esprit de corps, véritable ciment entre les hommes, est maintes fois évoqué dans les ouvrages étudiés. Il illustre le fait que le peloton, la compagnie et le régiment constituent une sorte de famille dans laquelle chacun se reconnaît en tant qu'acteur et victime d'une tragédie commune. L'historien Frédéric Rousseau estime que les sentiments à l'égard de l'unité et des frères d'armes contribuent à façonner une image de la guerre qui n'est pas exclusivement négative, car ils contribuent à rendre la vie de guerre moins insupportable. L'esprit de corps donne la force et un sens aux combats. Il fournit l'énergie vitale à l'individu oppressé, le sauve de la solitude devant l'épreuve et crée une exigence face à la communauté combattante. L'esprit de corps impose certes des sacrifices à l'individu, mais lui procure en retour des compensations telles le soutien, le secours et la fraternité. De fait, les camarades représentent l'essentiel de l'univers du soldat en situation d'insécurité et sa principale raison de poursuivre le combat. Comme le suggère Frédéric Rousseau, non sans soulever la polémique, le sentiment national ne compterait peut-être pas beaucoup dans le consentement à combattre de l'homme sous le feu. L'orgueil, l'opinion des copains ainsi que le sentiment d'appartenance à l'unité a certainement constitué une part du fondement de la combativité du soldat québécois francophone et de son consentement à livrer bataille loin de chez lui, dans une guerre impopulaire dans sa province natale. Ce conflit lui était certes imposé sur les champs de bataille outre-mer, mais, faut-il encore le rappeler, il y a volontairement participé.

Finalement, la religion répond au besoin de réconfort et d'espoir pour l'homme soumis aux horreurs de la guerre, à la peur, à l'incertitude et à l'angoisse de la mort ou de la blessure mutilante. Au cours des deux guerres mondiales, l'historienne Annette Becker soutient que « les combattants ont connu un véritable retour à la foi, amalgame indéfini allant d'un catholicisme doloriste aux croyances les plus diverses »¹³². Frédéric Rousseau pose pertinemment la question de l'assiduité aux choses de la religion : correspond-t-elle à un véritable réveil religieux? Pour répondre, « il faudrait des statistiques impossibles à dresser et d'ailleurs peu utiles, pour connaître avec précision ce mouvement de retour », soutient

¹³² Annette Becker, « Les dévotions des soldats catholiques pendant la Grande Guerre », in Nadine-Josette Chaline (dir.), *Chrétiens dans la Première guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993, p. 16, cité dans Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, op. cit., p. 218.

l'historien¹³³. Cela dit, l'importance accordée à la religion chez les soldats a montré la nécessité du travail de l'aumônier. De façon générale, les gestes et les paroles de ce dernier ont certainement contribué au maintien du moral des troupes. Cette contribution au plan humain, l'armée s'avérait certainement incapable de la fournir.

¹³³ *Ibid*, p. 214.

CONCLUSION

La réflexion stratégique occupe une large part de l'histoire militaire traditionnelle. Cette histoire s'attarde surtout aux grandes batailles décrites à l'échelle des mouvements de bataillons et des opérations d'envergure. Comment alors peut-on appréhender la violence du champ de bataille, les représentations des combattants et leur quotidienneté? Bref, comment saisir la guerre vue d'en bas, à ras du sol, au plus juste de ce que cette expérience a pu être? Et de quelles sources l'historien dispose-t-il?

La littérature et le témoignage de guerre offrent des avenues particulièrement riches de ce point de vue, comme le démontrent les travaux de Jean Norton Cru publiés dans les années trente et ceux, plus récents, de la jeune génération d'historiens français de la Grande Guerre. Le présent mémoire entendait interroger huit témoignages parmi les récits, les romans et les lettres de guerre de combattants québécois francophones ayant participé à la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest, une vaste opération militaire de 333 jours qui mena à la défaite du III^e Reich et à l'éradication du nazisme.

Encore faut-il rappeler quelques repères concernant les ouvrages retenus dans le cadre de cette étude, repères qui les apparentent à la grande tradition des récits de guerre modernes. Ils ont tous été écrits par des hommes n'ayant pas de grade supérieur à celui de capitaine. En promouvant un univers déshumanisé dans lequel le soldat vit dans un monde chaotique et renversé empreint de destruction, d'agressions, de désordre, de violence subie et, parfois, imposée, ces textes présentent une certaine unité thématique et un ensemble de représentations parfois homogènes, parfois hétérogènes et multiformes. De fait, à l'instar des témoignages des soldats de la Grande Guerre par exemple, ils présentent la guerre vue de l'intérieur, en illustrant la violence déployée sur le champ de bataille, l'inévitable et combien terrifiant contact avec l'ennemi, la dure réalité de la vie quotidienne au front, la peur, la mort, les blessures, le moral, la religion et l'indispensable esprit de corps qui cimente les hommes de la troupe.

Fruit d'une écriture essentiellement subjective, ces textes interrogent la guerre, ce vaste phénomène historique et politique ayant pour conséquence la mise en œuvre de la violence qui engendre la ruine et la mort. Cette guerre fait de l'homme un combattant, donc un meurtrier potentiel. Les huit textes renseignent non seulement sur le phénomène guerrier, mais aussi, et surtout, sur l'expérience qu'en ont eu les auteurs. Écrits d'une plume hyperréaliste, ils dépeignent des images de violence qui font souvent du lecteur un témoin horrifié. Ils montrent des hommes jetés dans des combats qui souvent les dépassent et qui les transforment tantôt en victimes, tantôt en bourreaux. Ils rendent sensible et émouvante la souffrance des hommes aux prises avec une violence qui les transforme. Bref, les ouvrages étudiés en ces pages tentent de relater la guerre au plus juste, du point de vue des acteurs directs évoluant sur le champ de bataille. Cela pose évidemment la question de leur crédibilité. Nous l'avons vu, l'intérêt qu'on leur porte réside non pas dans leur rigueur historique et leur précision chronologique, mais plutôt dans le discours qu'ils véhiculent, dans les représentations qu'ils mettent à jour. Ici, l'événement militaire est à chercher dans les descriptions parfois sanglantes et les anecdotes plutôt que dans les grands mouvements de troupes!

Les récits, lettres et romans de guerre étudiés, tout comme la littérature produite par les soldats de la Grande Guerre, réfutent pour la plupart la sanctification des morts et l'héroïsme soi-disant illimité des combattants souvent mis de l'avant dans les commémorations contemporaines. Ils ne traitent pas de hauts faits d'armes de héros, sans peur et sans reproche. Le sacrifice du volontaire, au nom d'un idéal unissant la nation entière mis de l'avant par le culte du soldat mort au champ d'honneur, mis en lumière par George Mosse¹ trouve peu d'écho dans les huit témoignages, sauf peut-être dans celui de Pierre Sévigny qui insiste à plus d'une reprise sur le caractère héroïque des hommes auprès desquels il a combattu. Celui-ci ne gomme jamais la peur et les souffrances qu'il a lui-même ressenties.

Contrairement à certains auteurs-combattants de la Grande Guerre, aucun de nos auteurs n'a recouru au mythe occidental de la guerre ainsi défini par Jean Norton Cru dans *Témoins* :

¹ George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999.

L'homme s'est toujours glorifié de faire la guerre, il a embelli l'acte de bataille, il a dépeint avec magnificence les charges des cavaliers, les corps à corps des soldats à pied; il a attribué au combattant des sentiments surhumains : le courage bouillant, l'ardeur pour la lutte, l'impatience d'en venir aux mains, le mépris de la blessure et de la mort, le sacrifice joyeux de sa vie, l'amour de la gloire. Les siècles, les millénaires ont ancré la réalité de cette conception dans l'esprit des citoyens qui n'ont pas combattu².

Ce mythe sert à justifier et à donner un sens supérieur à l'engagement des combattants et au sacrifice des camarades. Il évoque non pas l'horreur de la guerre, mais sa grandeur, non son absurdité tragique, mais son sens supérieur³. Ce mythe souligne la valeur du combat et du sacrifice, contribuant à transformer un passé douloureux en quelque chose d'acceptable, de réconfortant et d'apaisant. Le mythe en vient donc à transformer la réalité quotidienne du champ de bataille en un tout doté d'un sens presque sacré.

Il est intéressant de s'attarder au sens que les auteurs donnent à leur participation volontaire à la Seconde Guerre mondiale, un événement-clé du XX^e siècle dont le souvenir a marqué la mémoire collective québécoise francophone au même titre, mais à un degré différent, la société allemande, française, russe, italienne, japonaise ou américaine. Ce conflit, tout comme les guerres en général, a occupé une place essentiellement négative dans la mémoire collective québécoise francophone. Les textes présentent un monde renversé situé à mille lieues du discours anticonscriptionniste défendu par les nationalistes canadiens-français pour justifier la non-participation des nôtres au conflit. En ce sens, on pourrait avancer que les témoignages et la littérature de guerre constituent une sorte de contre-discours auquel on s'est encore peu intéressé.

Les auteurs se sont forgés dans la guerre dont ils ont choisi de perpétuer le souvenir par l'écriture. Leur participation pleinement assumée à un événement cruel et insensé de leur point de vue était volontaire, tout comme elle l'a été pour près de 90 000 Québécois

² Jean Norton Cru, *Témoins, Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, 2^e éd., Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 1.

³ *ibid*, p. 10-12.

francophones qui ont choisi de combattre outre-mer. Ainsi s'exprime Jacques Gouin dans une lettre écrite le 18 juillet 1944 : « La guerre, c'est une maudite folie, mais apparemment l'histoire en est pleine, et c'est un besoin des hommes que nul progrès n'enrayera. J'espère que je pourrai finir mes jours en paix après ce cauchemar »⁴. Cette guerre a éclipsé et dépassé en gravité tous les problèmes internes de la province de Québec, poursuit Gouin, qui ne peut accepter le discours anticonscriptionniste et fait preuve d'une conscience universelle. : « La guerre, c'est terrible, il faut être sur les lieux pour s'en rendre compte. [...] Ceux qui se plaignent de quoi que ce soit au Canada, mériteraient de goûter à cet enfer qu'endurent les civils en Europe. De voir tant d'innocents souffrir ainsi, c'est quasiment incompréhensible »⁵.
Du point de vue de Gouin :

Les problèmes internes de notre province sont des enfantillages, que malheureusement, certains prennent au sérieux, et l'univers entier a d'autres responsabilités plus graves sur les épaules. En Europe, on ne sait même pas ce qu'est un Canadien français ; on sait ce qu'est un Canadien tout court [...]. Pourquoi donc gaspiller son temps à des niaiseries, quand il y a d'autres choses plus pressantes à régler ?⁶.

On peut ou non être d'accord avec le point de vue de Gouin qui a peut-être ici tendance à simplifier ou du moins à minimiser la situation politique du Québec pendant la guerre. Pour certains auteurs, la guerre a constitué une expérience somme toute bénéfique pour l'individu qui a appris à se débrouiller seul devant l'adversité. Gouin encore :

L'armée a finalement dompté tous mes penchants vers la tristesse, en développant une confiance en moi que je n'avais jamais eue auparavant. La vie militaire est semée de contrariétés, de désappointements, de tourments physiques et moraux, causés le plus souvent par les intempéries et la peur, pure et simple; mais toutes ces misères conjuguées ensemble sont une école incomparable d'énergie, de domination de soi-même et de résignation. La guerre n'est certes pas souhaitable, après ce que j'en ai vu, mais par contre, ce n'est pas une si méchante chose pour les enfants gâtés comme moi⁷.

⁴ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, p. 208 (lettre du 25/08/44).

⁵ *Ibid*, p. 254 (lettre du 30/10/44).

⁶ *Ibid*, p. 299 (lettre du 24/04/45).

Pierre Sévigny, Gérard Marchand et Jacques Gouin insistent sur la nécessité de combattre le nazisme, c'est-à-dire le Mal absolu. Sans aller jusqu'à véhiculer le mythe occidental de la guerre décrit plus haut, ces auteurs, qui soulignent à maintes reprises la peur qu'ils ont éprouvée, expliquent que l'expérience de la guerre répondait à une exigence morale. Pierre Sévigny écrit : « À cette période d'exaltation succéda un immense calme causé par la certitude que lutter contre une doctrine engendrant des actes aussi monstrueux était véritablement participer à une nouvelle croisade »⁸. Même idée avancée par Jacques Gouin :

Je dois ajouter en toute sincérité, que le sentiment de participer à une espèce de croisade contre l'hitlérisme ne fut pas tout à fait étranger à ma décision [de m'enrôler]. Pour ma part, je le répète, le sentiment de combattre une espèce de nouveau fléau de Dieu, c'est-à-dire l'hitlérisme, joua un rôle de premier plan dans ma décision [de participer à la guerre]⁹.

Plutôt que de partager ce sentiment de participer à une croisade, certains auteurs, par l'entremise de leurs personnages romanesques, soutiennent que la guerre a constitué un sacrifice inutile. Pour Lanoue, « héros » du roman *Les Canadiens errants*, qui finit dans les bras d'une prostituée ainsi que pour ceux du roman *Neuf jours de haine*, la guerre s'est avéré une expérience vaine appelée à sombrer dans l'oubli. On retrouve un sentiment semblable chez Charly Forbes, cinquante ans après les événements, alors qu'il relate son passage en Hollande peu de temps avant sa blessure subie à Groesbeek. Pour lui, la guerre a été une expérience usante et absurde :

La guerre est une folie inexplicable, le fruit de la démence : les villes en ruine; les frères belges et hollandais, divisés entre royalistes et national-socialistes, se couillaient, se vendaient, se tuaient. J'étais écoeuré. « Truth, Duty, Valour, des mots pour quoi et pour qui ? Y a-t-il de la « Valour » à tuer ? Est-ce un devoir de tuer ? Est-ce un acte de

⁷ *Ibid*, p. 283 (lettre du 23/03/45).

⁸ Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, [1946], Saint-Lambert, Éditions Sedes, 1995, p. 45.

⁹ Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois*, *op. cit.*, p.11 et 13.

bravoure que de détruire et de tuer ? Y a-t-il une définition de la victoire ? J'ai perdu le goût de me battre. Je n'ai plus l'étincelle des premiers jours. Plus rien ne va¹⁰.

Par ailleurs, certains textes constituent un espace de critique face aux autorités politiques canadiennes, par exemple. Bien que nous ayons choisi de ne pas développer cette question, il paraît intéressant de souligner ce passage écrit par Charly Forbes lorsqu'il relate son passage à Falaise :

Soixante-quinze mille hommes sont dans les « Westipouffes » et sont retenus par les politiques vicieuses de Mackenzie King. Pendant ce temps, nous nous battons avec la moitié de nos effectifs. Et pourtant... Et pourtant... le courageux Canada avait déclaré la guerre à l'Allemagne. [...] Quelle farce! Quelle hypocrisie! Quelle fourberie infâme!¹¹.

Enfin, il faut mentionner que des silences, voire des tabous, parsèment les récits, les lettres et les deux romans de guerres du corpus. Ceux-ci demeurent extrêmement pudiques sur la question des frustrations, des obsessions et des fantasmes sexuels en temps de guerre, sur celle de la place des femmes dans l'armée ou encore sur le retour au pays et à la vie civile (sauf Vaillancourt et Forbes). Bien que les romans abordent la question de la folie, aucun texte aborde spécifiquement la question du suicide de soldats au front et celle de la consommation abusive d'alcool sur le champ de bataille, consommation destinée à tromper la peur, la fatigue, le froid et la faim ou à simplement oublier lors des permissions. Par ailleurs, seul le récit de Charly Forbes aborde concrètement les formes généralement peu avouées de la somatisation de la peur (sécrétions urinaires, diarrhée, etc.). Il faut considérer ici la « pulsion de silence »¹² décrite par Paul Fussell. Les éléments que nous venons de mentionner ont pu constituer un lieu d'occultation, un tabou, une source de culpabilité, soutient Fussell. L'historien Frédéric Rousseau a observé un silence semblable dans les écrits de soldats de la

¹⁰ Charly Forbes, *Fantassin, Pour mon pays, la gloire et ... des prunes*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 184-185.

¹¹ *Ibid*, p. 148.

¹² Paul Fussell, *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1992, p. 186.

Grande Guerre concernant particulièrement les effets de la peur sur la vessie et les intestins, silence qu'il explique ainsi : « Dans ce monde masculin où le sens de l'honneur est constamment alerté, ou le regard de l'autre est tout, ces troubles sont particulièrement mal vécus. Par pudeur, les combattants témoignent peu sur ce type de problèmes »¹³.

Ce mémoire souhaite apporter une modeste contribution à l'histoire de la participation des volontaires québécois francophones à la Seconde Guerre mondiale dont le souvenir demeure encore vif, plus de soixante ans après son dénouement. Faut-il rappeler que la présente étude ne tend pas vers l'exhaustivité. D'autres écrits de combattants, tels ceux d'Italie, de Dieppe ou de Hong Kong, demeurent inexplorés. Il faudrait d'ailleurs recenser l'ensemble des récits et des mémoires écrits par des combattants québécois francophones couvrant les théâtres d'opérations où ces derniers ont combattu. À ceux publiés par des maisons d'édition, on pourrait ajouter ceux publiés à compte d'auteur. Par contre, ces derniers s'avèrent plus difficiles à trouver lorsqu'un exemplaire n'a pas été déposé à la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ). Une fois les ouvrages recensés, on pourrait par exemple comparer le discours des auteurs en fonction des théâtres d'opérations quant à la question de la violence de guerre, de l'ennemi et de la vie quotidienne. Il faudrait aussi s'attarder spécifiquement aux différences entre le discours véhiculé dans les romans de guerre, espace de création littéraire, et celui tenu dans les récits et des mémoires de militaires dans lesquels le narrateur s'apparente clairement à l'auteur.

Les historiens devraient donc continuer de trouver et les maisons d'édition de publier des témoignages inédits restés dans les coffres des familles, des archives et des caves de musées militaires. Le patrimoine mémoriel et historique du Québec s'enrichirait, tout comme son histoire militaire, une histoire qui commence à peine à s'écrire dans le cas des deux guerres mondiales au Québec. D'ailleurs, des avenues intéressantes ont récemment été explorées à la suite de la publication d'une floraison d'études traitant du front intérieur au Québec et au Canada durant la Grande Guerre et le conflit 39-45. Un ouvrage comme celui de Jonathan Vance récemment traduit en français sous le titre *Mourir en héros, Mémoire et mythe de la*

¹³ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, p. 160.

*Première guerre mondiale*¹⁴, offre des pistes de réflexions intéressantes autour de la représentation du soldat dans la société canadienne, bien qu'il ne traite pas spécifiquement du champ de bataille tel que nous l'avons abordé en ces pages. Il reste donc encore du travail de recherche et d'analyse à accomplir pour approfondir nos connaissances relatives aux combattants québécois francophones de la Seconde Guerre mondiale.

¹⁴ Jonathan Vance, *Mourir en héros, Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, traduit de l'anglais par Pierre Desrosiers, Outremont, Athéna éditions, 2007.

ANNEXE

Les événements de la campagne de libération de l'Europe de l'Ouest représentés dans les huit ouvrages de combattants

France : la bataille de Normandie et le nord-ouest de la France (juin-septembre 1944)

| Événement | Date | Titre de l'ouvrage | Régiment de l'auteur | Pages |
|---|--------------------|--|---|---|
| Débarquement | 6 juin | <i>Calepin d'espoir</i> <i>Neuf jours de haine</i> <i>Prisonnier à l'Oflag 79</i> | Rég. de la Chaudière Black Watch Rég. de la Chaudière | 55-66 7-40 19-27 |
| Bataille de la tête de pont | 7-30 juin | <i>Neuf jours de haine</i> | Black Watch | 41-78 |
| Bataille de Carpiquet | 4-8 juillet | | | |
| Opération <i>Sharnwood</i> : prise de Caen | 8-9 juillet | <i>Face à l'ennemi</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 33-38 198-201 |
| Opération <i>Atlantic</i> et opération <i>Spring</i> : Louvigny, Fleury-sur-Orne, St-André, Vaucelles, May-sur-Orne, etc. | 17 juillet-7 août | <i>Face à l'ennemi</i> <i>Fantassin pour mon pays...</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> <i>Neuf jours de haine</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> <i>Les Canadiens errants</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Maisonneuve Maisonneuve Black Watch 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Régiment du Saint-Laurent (fictif) | 40-62 139-141 58-88 79-123 202-213 15-41 |
| Opération <i>Totalize</i> et Opération <i>Tractable</i> : la route vers Falaise | 7-16 août | <i>Face à l'ennemi</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> <i>Fantassin pour mon pays...</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Maisonneuve Maisonneuve | 62-72 213-220 141-152 91-109 |
| Fermeture de la brèche de Falaise (Côte 262) | 18-22 août | <i>Face à l'ennemi</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 72-92 |
| Avancée jusqu'à la Somme | Fin août-septembre | <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> <i>Fantassin pour mon pays...</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> <i>Neuf jours de haine</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Maisonneuve Maisonneuve Black Watch | 220-228 153-161 114-134 125-160 |

Belgique : la poursuite de l'ennemi allemand (septembre-octobre 1944)

| Événement | Date | Titre de l'ouvrage | Régiment de l'auteur | Pages |
|---|--------------------------------------|---|--|--------------------|
| Poussée jusqu'à Anvers et nettoyage de la côte et des ports | septembre | <i>Fantassin pour mon pays ... Le Régiment de Maisonneuve ...</i> | Maisonneuve Maisonneuve | 163-164 139-144 |
| Opération <i>Astoria</i> : prise du Havre | | | | |
| Opération <i>Wellhit</i> : prise de Boulogne | 17-22 septembre | <i>Face à l'ennemi Lettres de guerre d'un Québécois</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 109-110 234-238 |
| Opération <i>Undergo</i> : prise de Calais | 25 septembre-1 ^{er} octobre | <i>Face à l'ennemi Lettres de guerre d'un Québécois</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 110-112 238-239 |

Pays-Bas : la bataille de l'Escaut et l'hiver sur la Meuse (septembre 1944-février 1945)

| | | | | |
|--|----------------------------------|--|--|--|
| Bataille de l'Escaut | septembre-novembre | <i>Face à l'ennemi Lettres de guerre d'un Québécois</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 118-125 239-264 |
| Opération <i>Vitality</i> : nettoyage du Beveland-Sud | 24 octobre-31 octobre | <i>Fantassin pour mon pays ... Le Régiment de Maisonneuve ...</i> | Maisonneuve Maisonneuve | 164-171 151-161 |
| Assaut de l'île de Walcheren opération <i>Infatuat</i> | 31 octobre-8 novembre | <i>Neuf jours de haine Fantassin pour mon pays ... Le Régiment de Maisonneuve ...</i> | Black Watch Maisonneuve Maisonneuve | 171-212 173-182 163-164 |
| Hiver sur la Meuse | 9 novembre 1944 – 7 février 1945 | <i>Face à l'ennemi Lettres de guerre d'un Québécois Neuf jours de haine Le Régiment de Maisonneuve ...</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Black Watch Maisonneuve | 125-134 257-278 215-292 169-185 |

En route vers l'Allemagne : la bataille de la Rhénanie et la route vers la victoire (février-mai 1945)

| Événement | Date | Titre de l'ouvrage | Régiment de l'auteur | Pages |
|---|--------------------|---|---|---|
| Opération <i>Véritable</i> : entre la Meuse et le Rhin | 8-21 février | <i>Face à l'ennemi</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> <i>Les Canadiens errants</i> | 4 ^e Rég. d'artillerie moy. 4 ^e Rég. d'artillerie moy. Maisonneuve Régiment du Saint-Laurent (fictif) | 155-162 278-282 189-194 45-197 |
| Opération <i>Blockbuster</i> : forêt de la Hochwald | 22 février-10 mars | <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> | Maisonneuve | 195-209 |
| Passage du Rhin et avancée vers la mer du Nord via les Pays-Bas | 23 mars-22 avril | <i>Neuf jours de haine</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> | Black Watch Maisonneuve 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 293-335 215-227 283-298 |
| L'avancée à travers l'Allemagne | fin avril -8 mai | <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> <i>Lettres de guerre d'un Québécois</i> | Maisonneuve 4 ^e Rég. d'artillerie moy. | 227-235 299-305 |
| Occupation de l'Allemagne | Après le 8 mai | <i>Neuf jours de haine</i> <i>Le Régiment de Maisonneuve...</i> | Black Watch Maisonneuve | 337-398 239-242 |

BIBLIOGRAPHIE

I. Instruments de travail

Bernier, Serge, « Se hâter lentement, L'historiographie militaire canadienne (1988-1999) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8 nos 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 11-24.

Drolet, Gilbert, « La littérature de guerre du Canada français », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 334-340.

Gagnon, Jean-Pierre, « Les historiens canadiens-français et la participation canadienne-française à la Deuxième Guerre mondiale », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 25-42.

-----, « Dix ans de recherche, Dix ans de travail en histoire militaire ! Que peut-on dire de ces dix ans ? », in Robert Comeau, Serge Bernier *et al.* (textes réunis par), *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec, Actes du 10^e colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeur, coll. « Histoire politique », 2005, p. 7-20.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs québécois de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, 1364 p.

Lamonde, Yvan, *Je me souviens, La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, IQRC, 1983, coll. « Instrument de travail », no 9, 275 p.

II. Sources

Dufresne, Émilien, *Calepin d'espoir*, Sillery, Septentrion, 2003, 135 p.

Forbes, Charly, *Fantassin, Pour mon pays, la gloire et ... des prunes*, Sillery, Septentrion, 1994, 451 p.

Gouin, Jacques, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 341 p.

Marchand, Gérard, *Le Régiment Maisonneuve vers la victoire (1944-45)*, Montréal, Les Presses Libres, 1980, 266 p.

Richard, Jean-Jules, *Neuf jours de haine*, Montréal, Éditions de l'Arbre, [1948], Bibliothèque Québécoise, 1999, 400 p.

Sévigny, Pierre, *Face à l'ennemi*, [1946], Saint-Lambert, Éditions Sedes, 1995, 184 p.

Vaillancourt, Jean, *Les Canadiens errants*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, 250 p.

Vallée, Pierre, *Prisonnier à l'oflag 79*, Éditions de l'homme, Montréal, 1964, 123 p.

III. Études sur les sources

Boivin, Aurélien, « Prisonnier à l'oflag 79 », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome IV, Montréal, Fides, 1983, p. 789-790.

Bourque, P.-A., « Neuf jours de haine », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 671-672.

Drolet, Gilbert, *The National Identities In Canada's English And French War Novels (1935-1965)*, Thèse de doctorat en lettres, Université de Montréal, 1970, 333 f.

Ducrocq-Poirier, Madeleine, « Deux portes... une adresse », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 283.

Lord, Michel, « Les Canadiens errants », in Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1983, p. 175.

Nardout-Lafarge, Élisabeth, « Stratégies d'une mise à distance, La Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, no 2, 1991, p. 43-60.

-----, « Mal d'Europe, mauvais règne et cratères de l'histoire », in Paul Bleton (dir.), *Hostilités. Guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 261-277.

Richard, Béatrice, « Grandeur et misère de la littérature de guerre québécoise, Trois vétérans, leurs romans et la critique », in Robert Comeau (dir.), *Le Canada français et les conflits contemporains, Actes du colloque tenu le 27 août 1995 à l'UQAM, Cahiers d'Histoire Politique*, no 2, 1995, p. 61-70.

-----, *La mémoire de Dieppe, Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB, 2002, 205 p.

Viau, Robert, *Le mal d'Europe, La littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, Beauport, MNH, 2002, 190 p.

IV. Ouvrages portant sur l'histoire et la mémoire

Combe, Sonia, « Témoins et historiens, Pour une réconciliation », in Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire, Décade de Cerisy*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 19-31.

Dumoulin, Olivier, *Le rôle social de l'historien, De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003, 343 p.

Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, [1925], Paris, Albin Michel, 1994, 295 p.

Jeanneney, Jean-Noël, *Le passé dans le prétoire, L'historien, le juge et le journaliste*, Paris, Seuil, 1998, 165 p.

Lamarre, Jean, *Les Canadiens français et la Guerre de Sécession*, Montréal, Vlb, 2006, 180 p.

Lavertu, Yves, *L'affaire Bernonville, le Québec face à Pétain et à la collaboration (1948-1953)*, Montréal, Vlb éditeur, 1994, 217 p.

Leduc, Jean, *Les historiens et le temps, Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Seuil, coll. « Point Seuil Histoire », 1999, 328 p.

Noiriel, Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2005, 475 p.

Nora, Pierre, « Mémoire collective », in Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, 1978, 425 p.

Ricoeur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 675 p.

Rouso, Henry, *La hantise du passé*, Paris, Seuil, 1998, 143 p.

-----, *Vichy, L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2001, 746 p.

Tadié, Jean-Yves et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, 355 p.

V. Études sur les témoignages et la littérature de guerre

Audoin-Rouzeau, Stéphane, *14-18 À travers leurs journaux, Les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986, 223 p.

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*. 2^e éd. rev. et augm., Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 1996, 381 p.

Norton Cru, Jean, *Témoins, Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, [1929], Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, 727 p.

-----, *Du témoignage*, [1930], Paris, Allia, 1997, 153 p.

Prost, Antoine et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2004, 340 p.

Rousseau, Frédéric, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, 412 p.

-----, *Le procès des témoins de la Grande Guerre, L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, 323 p.

Trevisan, Carine, « Jean Norton Cru, « Anatomie du témoignage », in Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire, Décade de Cerisy*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 47-65.

Wieviorka, Annette, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1999, 185 p.

VI. Travaux sur la culture et la violence de guerre

Audoin-Rouzeau, Stéphane et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (dir.), *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Éditions Complexe/IHTP-CNRS, 2003, 348 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, 1342 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Massacres, Le corps et la guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, tome 3, Paris, Seuil, 2006, p. 281-320.

Becker, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre: Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presse de la FNSP, 1977, 637 p.

Bartov, Omer, *L'Armée d'Hitler, La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999, 317 p.

Beevor, Antony, *Stalingrad*, Paris, Éditions de Fallois, 1999, 598 p.

Capdevilla, Luc et Danièle Voldman, *Nos morts, Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Plon, 2002, 282 p.

Corvisier, André, *La guerre, Essais historiques*, [1995], Paris, Perrin, 2005, 429 p.

Crocq, Louis, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999, 422 p.

-----, « Et puis, c'est vous qui montez à l'assaut, Entretiens » (propos recueillis par Bruno Cabanes), *L'Histoire*, no 267 (juillet/août 2002), p. 68-69.

Davis Hanson, Victor, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1999, 298 p.

-----, *Carnage et culture, Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002, 600 p.

Facon, Patrick, « Moral », in Philippe Masson, *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1980, p. 1283-1289.

Friedrich, Jörg, *L'incendie, L'Allemagne sous les bombes (1940-1945)*, Paris, Éditions de Fallois, 2004, 542 p.

Fussell, Paul, *À la guerre, Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1992, 415 p.

Holmes, Richard, *Firing Lines*, Londres, Pimlico, 1985, 224 p.

Keegan, John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Presses Pocket, 1993, 324 p.

Masson, Philippe, *L'Homme en guerre, De la Marne à Sarajevo*, Monaco, Éditions Le Rocher, 1997, 382 p.

Mosse, George, *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999, 291 p.

Poirrier, Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2004, 435 p.

Prost, Antoine, *Les Anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 3 vol., 1977.

Vance, Jonathan, *Mourir en héros, Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, traduit de l'anglais par Pierre Desrosiers, Outremont, Athéna éditions, 2007.

VII. Histoire militaire (généralités)

Beauregard, Claude, *Guerre et censure au Canada (1939-1945)*, Sillery, Septentrion, 1998, 196 p.

Bernier, Serge, « Participation des Canadiens français aux combats : évaluation et tentative de quantification », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 15-24.

-----, *Le patrimoine militaire canadien, D'hier à aujourd'hui (1872-2000)*, Montréal, Art Global, 2000, 251 p.

Gravel, Jean-Yves, « Le Québec militaire (1939-1945) », in *Le Québec et la guerre*, Montréal, Boréal, coll. « Études d'histoire du Québec », no 7, 1974, p. 78-108.

Kantin, Georges et Gilles Manceron, *Les échos de la mémoire, Tabous et enseignement de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Le Monde-Éditions, 1991, 393 p.

Keegan, John, *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 1990, 599 p.

Legrand, Jacques et Catherine Legrand (dir.), *Chronique de la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, Éditions Chronique/Dargaud, 2000, 792 p.

Masson, Philippe, *L'Homme en guerre, De la Marne à Sarajevo*, Monaco, Éditions Le Rocher, 1997, 382 p.

-----, *La Seconde Guerre mondiale, Stratégies, moyens, controverses*, 2^e éd. rev. et augm. Paris, Tallandier, 2003, 796 p.

Morton, Desmond, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991)*, Sillery, Septentrion, 1992, 415 p.

Rumilly, Robert, *Histoire de la province de Québec*, tome XLI, Montréal, Fides, 1969, 317 p.

VIII. Campagne de libération de l'Europe de l'Ouest

Bernier, Serge, *Le Royal 22^e régiment (1914-1999)*, Montréal, Art global, 1999, 455 p.

- Brosseau, Louis, *Le cinéma d'une guerre oubliée*, Montréal, Vlb éditeur, 1998, 205 p.
- Castonguay, Jacques, Armand Ross et Michel Litalien, *Le régiment de la Chaudière (1869-2004)*, Lévis, Le Régiment de la Chaudière, 2005, 729 p.
- Comité d'officiers du Royal 22^e Régiment, *Histoire du Royal 22^e Régiment*, Québec, Éditions du Pélican, 1964, 414 p.
- Copp, Terry, *Fields Of Fire, The Canadians In Normandy*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, 344 p.
- Fusiliers Mont-Royal, *Cent ans d'histoire d'un régiment canadien-français (1869-1969)*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 416 p.
- Fussell, Paul, *The Boys' Crusade, The American Infantry In Northwestern Europe (1944-1945)*, New York, Modern Library, 2003, 184 p.
- Giesler, Patricia, *Souvenirs de vaillance, La participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale*, Ottawa, Affaires des Anciens combattants, 1981, 47 p.
- Goodspeed, D. J., *Les Forces armées du Canada (1867-1967)*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1967, 289 p.
- Gouin, Jacques, *Par la bouche de nos canons, Histoire du 4^e régiment d'artillerie moyenne/4th Canadian Medium Regt (1941-1945)*, Hull, Gasparo, 1970, 248 p.
- , *Bon cœur et bons bras, Histoire du Régiment de Maisonneuve (1880-1980)*, Montréal, Cercle des officiers de Régiment de Maisonneuve, 1980, 298 p.
- Granatstein, J. L. et Desmond Morton, *A Nation Forged In Fire, Canadians And The Second World War*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1989, 287 p.
- , *Bloody Victory, Canadians And The D-Day Campaign*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1994, 240 p.
- Jarymowycz, Roman Johann, « Le général Guy Simonds, commandant et héros tragique », in Bernd Horn et Stephen Harris (dir.), *Chefs guerriers, Perspectives concernant les militaires canadiens de haut niveau*, Toronto, Dundurn Press, 2002, p. 122-161.
- Jaumain, Serge, « La présence des soldats canadiens en Belgique », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 86-99.

Laroche, Serge, « Les Français et les soldats canadiens en France, 1944 », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 73-85.

McAndrew, Bill, Donald E. Graves et Michael Whitby, *Normandie 1944, L'été canadien*, Montréal, Art Global, 1994, 162 p.

McAndrew, Bill, Bill Rawling et Michael J. Whitby, *La libération, Les Canadiens en Europe*, Montréal, Art Global, 1995, 170 p.

Munn, Edwige, « Les troupes d'occupation canadiennes en Allemagne (juillet 1945-juin 1946) », in Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 47-55.

Neveu, Bruno, *Perceptions et représentations de la participation des Canadiens aux campagnes militaires de 1944 et 1945 dans la presse régionale normande*, mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQAM, 2002, 155 f.

Oliver, Dean F., « À l'ombre du corps d'armée, historiographie, les qualités de général et Harry Crerar », in Bernd Horn et Stephen Harris (dir.), *Chefs guerriers, Perspectives concernant les militaires canadiens de haut niveau*, Toronto, Dundurn Press, 2002, p. 103-120.

Pariseau Jean et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, 2 vol., Ottawa, Service historique de la Défense nationale, 1987.

Roy, R. H., *Débarquement et offensive des Canadiens en Normandie*, Saint-Laurent, Éditions du Trécaré, 1986, 471 p.

Saint-Pierre, Marjolaine, *Léo Gariépy, un héros récupéré célébré en France, ignoré ici*, Varennes, Éditions de Varennes, 1993, 145 p.

Stacey, C. P., *La campagne de la victoire, Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe (1944-1945)*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1960, 837 p.

-----, *Introduction à l'étude de l'histoire militaire à l'intention des étudiants canadiens*, Ottawa, Direction de l'instruction militaire, 1964, 166 p.

Vennat, Pierre, *Les héros oubliés, L'histoire inédite des militaires canadiens-français de la Deuxième Guerre mondiale*, tome 3, *Du jour J à la démobilisation*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999, 549 p.

IX. Webographie

Armes et armement de la campagne
www.dday-overlord.com

Centre Juno Beach
www.junobeach.org/

Fonds Jacques Gouin
www.uottawa.ca/academic/crcf/fonds/P26.html

Historial de la Grande Guerre de Péronne
www.historial.org/fr/home_b.htm

Ministère des Anciens Combattants du Canada
www.vac-acc.gc.ca/clients_f/sub.cfm?source=history/secondwar

Musée canadien de la Guerre
www.museedelaguerre.ca/cwm/chrono/1931d_day_f.html

Radio-Canada
http://archives.cbc.ca/IDC-0-17-1250-693310/politique_economie/souvenir_seigny/

Dernière vérification systématique des hyperliens : 24 mars 2007.